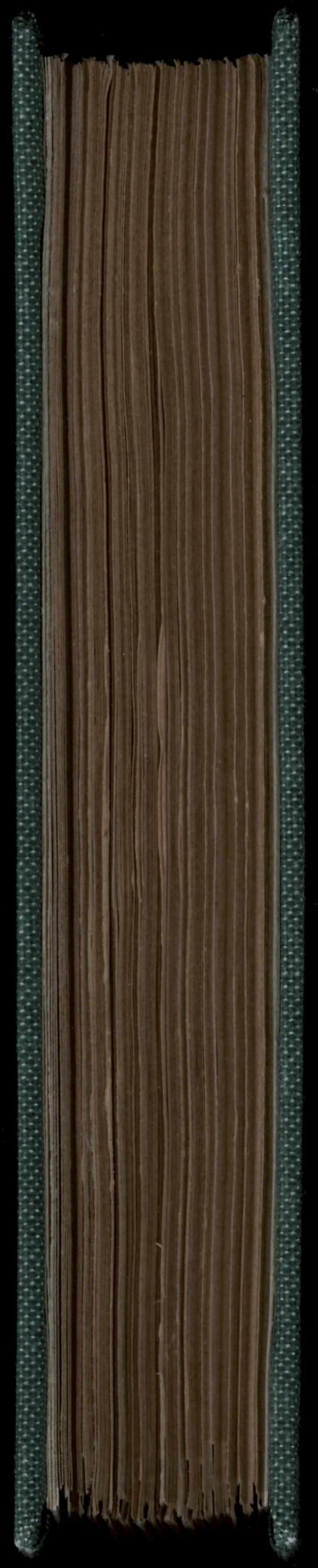
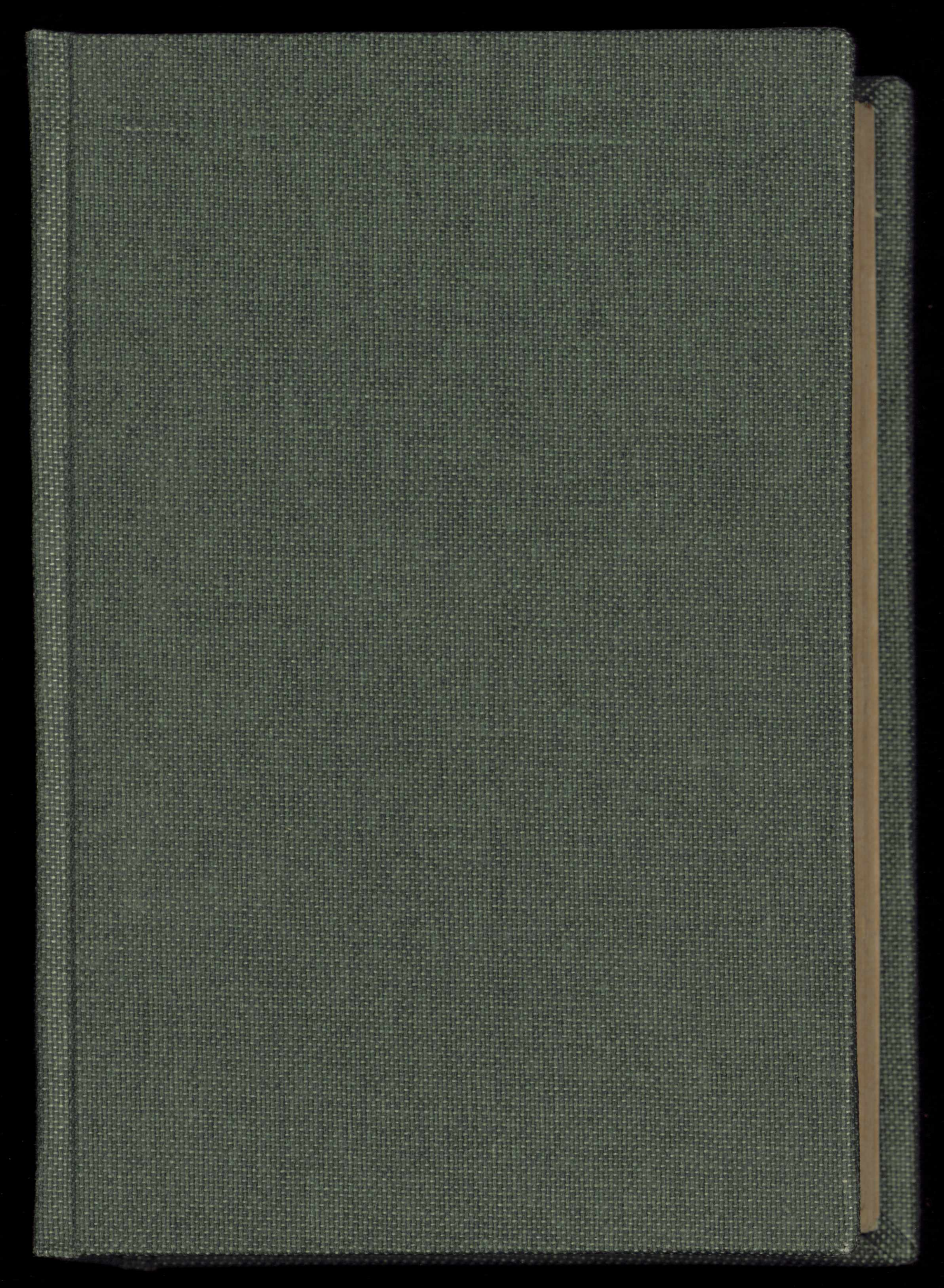
A. BESANT

—

LES MAITRES
ET L'ŒUVRE
THÉOSOPHIQUE





BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

Les Maîtres
et
l'Œuvre théosophique

(Conférences de Londres 1907)

PAR

Annie Besant

Traduit de l'Anglais par ÉMILE MARCAULT

PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10,

1910

Les Maîtres

et

l'Œuvre théosophique



La Bibliothèque théosophique se compose d'ouvrages publiés par les soins du ***Comité de Publications théosophiques***, 59, Avenue de la Bourdonnais, Paris.

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

Les Maîtres
et
l'Œuvre théosophique

(Conférences de Londres 1907)

PAR

Annie Besant



Traduit de l'Anglais par ÉMILE MARCAULT

PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10,

1910

CONFÉRENCES DE LONDRES

(1907)

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Les conférences qui forment le présent volume sont littéralement traduites de l'Anglais. Nous n'avons pas essayé de transformer en un livre « écrit » les comptes rendus sténographiques de ces conférences improvisées, dont Mme Annie Besant a autorisé, sans les corriger, la traduction. C'eût été, semble-t-il, risquer d'enlever à cette pensée vivante sa force évocatrice, que de l'entraver d'un inutile appareil verbal. Il eût été facile de faire œuvre littéraire, de resserrer autour des idées la texture un peu lâche du réseau des mots. C'eût été rendre plus opaque qu'il ne convient le voile du langage et commettre un véritable contresens. Il est clair que le style de Mme Annie Besant, à mesure qu'il devient le véhicule d'une pensée

plus puissante, évolue vers une simplicité de plus en plus vigoureuse et souple. Si nous avons parfois atténué quelques licences échappées à l'improvisation, et d'ailleurs aisément supportées par la langue anglaise, lorsqu'elles auraient pu heurter le génie plus formaliste de notre langue, du moins nous sommes-nous attaché à rendre la facilité voulue, l'éloquence dédaigneuse de la forme oratoire, la force inspiratrice, du discours de Mme Annie Besant. Nous avons tâché surtout à ne point fermer les mailles au travers desquelles on peut voir le corps lumineux et vibrant de la pensée et du cœur de la Présidente de la Société Théosophique.

Puisse cette traduction aider à propager en France la bienfaisante influence de « l'une des plus grandes forces morales du temps présent », ainsi qu'on a si justement nommé Mme Annie Besant, et contribuer à hâter la réalisation des splendides promesses qu'elle apporte à l'espérance du monde !

ÉMILE MARCAULT.

PREMIÈRE PARTIE

Psychisme et Spiritualité
Le Rôle des Maîtres dans les Religions
Théosophie et Société Théosophique

Trois conférences publiques prononcées au
« Smaller Queen's Hall »
de Londres, les 16, 23, et 30 juin 1907.

PSYCHISME ET SPIRITUALITÉ

Notre sujet ce soir tient en deux mots : psychisme, spiritualité. Je veux vous exposer les notions distinguées par ces deux mots, parce qu'ils sont l'objet d'une grande confusion, dans la conversation et la littérature courantes, et que cette confusion engendre de pernicieux effets. On pense à l'un et l'on nomme l'autre, et ainsi l'on perpétue une erreur constante et l'on induit en erreur ceux qui nous écoutent. Je veux ce soir tracer une distinction nette et intelligible entre le psychisme et la spiritualité ; expliquer si possible, avec une grande clarté, ce que chacun signifie ; et ainsi, ayant parfaitement compris la nature de ces deux choses, chacun pourra choisir librement celle des deux qu'il désire éveiller, ou développer en soi. Car si, désirant développer la nature spirituelle, on met en œuvre les moyens spécialement adaptés au développement de la nature psychique, on se prépare un désappointement, peut-être

un danger ; d'autre part si, désirant développer la nature psychique, on s'imagine pouvoir y atteindre en développant ses énergies spirituelles, on marche également à un désappointement, bien que seulement temporaire dans ce second cas. Mais, tandis qu'il est faux que le grand psychique soit nécessairement un être spirituel, il est vrai que toute personne de haute spiritualité est inévitablement un psychique. Toutes les forces de la Nature se subordonnent à l'Esprit ; et il en résulte que lorsqu'un homme a vraiment réalisé l'épanouissement de sa nature spirituelle, il n'est rien dans le monde inférieur qui ne s'ouvre à lui et n'obéisse à sa volonté. De ce point de vue donc, l'homme qui suit le sentier de la spiritualité ne sera pas en fin de compte désappointé s'il croit chercher le développement psychique, mais le fait seul de le rechercher lui sera, sur le sentier de la spiritualité, une inévitable barrière. Je reviendrai bientôt sur ce point, et vous montrerai dans quel sens, et pourquoi, il est vrai que l'éveil des pouvoirs psychiques peut faire obstacle au développement des pouvoirs spirituels.

Pour distinguer nettement les deux termes, j'en donnerai d'abord une brève définition. Ces

définitions se déploieront nécessairement au cours de cette conférence, mais je veux, pour rendre la définition claire et brève, l'exposer en une seule phrase. La spiritualité, c'est la réalisation consciente de l'Unité; le psychisme c'est la manifestation des énergies de la conscience dans la matière organisée. Chacun des mots de cette définition a sa valeur propre. Nous sommes beaucoup trop enclins, dans notre pensée et notre conversation journalières, à restreindre les mots psychique et psychisme, d'une façon entièrement injustifiée. L'acception populaire de ce terme est illégitime ; il sert généralement parmi nous à désigner les manifestations anormales des énergies de la conscience, sur le plan physique, astral, mental, ou bouddhique. Peu importe le monde où nous nous trouvons, la matière où agit notre conscience; dès qu'elle utilise pour son expression la matière organisée, ce sont là des manifestations psychiques, légitimement comprises dans le terme « psychique ». Peut-être vous étonnerez-vous de mon insistance sur ce point. Vous la comprendrez immédiatement si je vous rappelle qu'à moins de conserver dans l'esprit cette exacte et juste définition, nous élèverons une barrière entre la manifestation

de la conscience sur ce plan physique d'une part, et dans le corps physique qui lui correspond, et d'autre part sur les plans astral et mental, et dans les corps astral et mental, et toute notre étude en sera faussée. Il faut vraiment qu'on vous ramène à ce que vous connaissez de la conscience sur le plan physique, avant que vous puissiez suivre exactement sa manifestation sur le plan astral et le plan mental. Si vous voulez isoler des manifestations d'ordre identique, parce que différentes en degré, selon la subtilité de la matière qu'elles utilisent, vous n'aurez jamais de ce que vous nommez psychisme (les manifestations astrales et mentales dans les corps subtils) qu'une vue artificielle et ignorante. Si, d'autre part, vous vous rendez compte que la conscience est une, que sa manifestation sur un plan quelconque est conditionnée par la matière de ce plan, qu'en essence elle est une, et ne varie qu'en degré selon le plus ou moins de résistance que lui oppose la matière des plans, alors vous ne serez plus conduits à des conceptions exagérées de ce qu'on se plaît tant à nommer le psychisme. Vous ne le décrierez point, comme trop de gens le font avec légèreté, parce que vous saurez qu'en le décriant ainsi, vous portez

condamnation sur toutes les manifestations intellectuelles, absurdité dont bien peu voudront se rendre coupables. Si vous concevez les manifestations de l'intelligence dans ce monde physique comme des choses admirables, dignes d'être à jamais encouragées, soutenues, développées, alors la similitude logique du raisonnement vous amènera à comprendre que les manifestations de la même conscience dans une matière plus subtile, astrale ou mentale, sont également dignes, et ne le sont pas davantage, de développement et d'estime. Vous ne vous trouverez pas placés dans cette situation illogique et absurde de déclarer qu'il est bon de cultiver la conscience du plan physique, et dangereux de cultiver la conscience des plans astral et mental. Vous comprendrez que tout psychisme est du même ordre, que sur chaque plan le développement du psychisme suit ses propres lois ; mais qu'il est absurde d'admirer l'action de la conscience sur le plan inférieur, et de s'en éloigner comme d'une chose redoutable, démoniaque, presque, quand elle se manifeste sur un plan supérieur au plan physique.

C'est cette rationnelle notion de bon sens que je voudrais vous communiquer ce soir, et

vous arracher à cette région de mystère, de merveilleux, d'étonnement et de crainte qui pour tant de gens entoure le psychisme. Je voudrais vous faire comprendre que vous êtes des centres de conscience en voie de développement, que vous faites éclore vos énergies sur des plans successifs, selon l'organisation et la subtilité des corps où fonctionne votre conscience ; et que si vous vouliez seulement conserver votre bon sens et votre raison, ne pas vous permettre l'effroi de l'inhabituel, vous pourriez alors suivre le sentier psychique dans le monde astral ou mental, aussi résolument et avec une aussi complète immunité d'hystérie que lorsque vous suivez ce même sentier psychique dans le monde physique. C'est là l'idée générale, et c'est évidemment le sens où, somme toute, ce mot est souvent accepté ici-bas. Lorsque vous parlez de « psychologie », vous ne désignez pas seulement l'action de la conscience dans un corps astral ou mental ; vous entendez la conscience humaine totale, l'activité de l'esprit, partout où l'esprit a une activité ; c'est tout cela que vous comprenez sous ce terme de « psychologie ». Pourquoi donc, si vous changez sa forme, le restreindriez-vous, comme si ce qui est l'esprit sur un plan n'était pas aussi

l'esprit sur tous les plans où cet esprit peut fonctionner?

Considérons maintenant pour un instant l'action de l'esprit sur le plan physique ; elle est bien connue. Il est pourtant à cet égard un point important à relever. La science matérialiste du siècle dernier tenait cette opinion très largement répandue parmi les savants, que la pensée n'est autre chose que le résultat de certains modes de vibrations dans certains ordres de matières. Il est inutile d'insister sur ce point. Mais vous savez qu'en Angleterre, et plus spécialement en France et en Allemagne, on a cherché à prouver, par des travaux très étendus, que la pensée n'est qu'un produit de la substance nerveuse. Vous trouverez rarement, je crois même jamais, aujourd'hui, un savant qui veuille se rallier à cette opinion. Les survivants de cette école peuvent le faire, mais ils ne sont que des survivants. La masse des psychologues contemporains admet de nos jours que les manifestations de l'esprit ne peuvent plus être regardées comme étant produites par des vibrations dans le cerveau physique, qu'au moins il nous faut dépasser ces limitations, si l'on envisage les résultats de l'étude de la conscience telle qu'elle est aujourd'hui entreprise par les sa-

vants. Ils ne veulent plus regarder la pensée comme un produit de la matière. Ils ne consentent certes pas à aller aussi loin que je me propose de le faire, et à affirmer que l'organisme pensant est le produit de la pensée, l'antithèse même, vous le reconnaissez, de l'autre conception, mais nécessaire pour la compréhension du développement des énergies conscientes dans la matière. La biologie ordinaire admet que la fonction apparaît avant l'organe. Je me trouve ici sur un solide terrain scientifique. Il est reconnu que l'exercice de la fonction construit graduellement l'organe. Toutes les recherches entreprises sur les formes organisées les plus simples tendent à le prouver. Il est aussi reconnu que quand l'exercice de la fonction a édifié un organisme à la forme très simple, l'exercice de cette fonction perfectionne lentement cet organe précédemment construit. Jusqu'ici, nous marchons de pair avec la science ordinaire. Je crois ne pas exagérer en disant qu'un grand nombre des psychologues les plus savants de nos jours s'accordent en tous cas pour admettre que le cerveau de l'adulte est en très grande partie le résultat de l'exercice de la pensée des premières années de la vie. Je ne pense pas qu'ils iraient jusqu'à dire que

la pensée l'a littéralement produit. Et pourtant, si j'en juge par bien des affirmations récentes, ils admettraient volontiers que par une réflexion intense, nous pouvons améliorer notre appareil pensant. C'est une raison de penser avec intensité, dans le but de penser mieux. Et plus intense est la pensée, plus l'instrument de la pensée se perfectionne.

Dans le second point de mon exposé, je ne saurais persuader à la science ordinaire, si élastique soit-elle, de me suivre ou de me fournir une base d'étude ; car je veux montrer que votre conscience, agissant sur le plan supérieur à celui sur lequel l'organe de la conscience se construit, est vraiment l'artisan de cet organisme. En termes concrets, votre cerveau physique est édifié du plan astral, et c'est votre conscience fonctionnant dans une matière plus subtile que la matière physique, qui édifie dans les limites imposées par Karma, le cerveau de l'enfant en formation. C'est là une loi générale de l'évolution normale et saine et vous verrez plus loin l'importance de cette loi. Chacun de nos corps, physique, astral, mental, bouddhique, est toujours construit par la conscience en activité sur le plan immédiatement supérieur. Le plan ou monde

supérieur, est un monde beaucoup plus voisin de vous que vous ne l'êtes ici les uns des autres, et n'est point par delà les étoiles, au fond d'immenses espaces. Il vous pénètre dans tous les points de votre être. Il n'est supérieur qu'au sens où les solides, liquides et gaz de votre corps se succèdent dans le corps, non éloignés les uns des autres, mais présents dans le même lieu. L'action est ainsi la plus étroite et la plus intime. Ceux d'entre vous qui ont étudié la littérature théosophique se rappelleront que H. P. B. a dit que nous tous avions notre activité dans la conscience astrale. Et vous verrez, après un instant de réflexion, que votre activité n'est pas dans la conscience physique, au sens littéral du terme. Que connaissez-vous au juste de la conscience qui agit dans les divers tissus et cellules de votre corps physique ? Pratiquement rien, sauf lorsque vous êtes malades. C'est seulement quand le corps se désorganise que vous devenez conscients de cette activité. Normalement, le mouvement de votre sang, la croissance, par assimilation, de vos muscles et de vos nerfs, la vie de vos cellules, l'action défensive de certaines des cellules vivantes de votre organisme, les « dévoreurs » comme on les appelle, s'accomplissent

hors de votre conscience, sans que vous y pensiez ou y donniez un instant d'attention volontaire. Chez l'Homme Parfait, la conscience de tout cela est constamment présente, mais il en va différemment chez nous, qui sommes imparfaits. Nous ne sommes pas encore suffisamment vitalisés et développés pour exercer notre conscience totale, avec la pleine connaissance de toutes ses activités. Nous n'en pouvons exercer qu'une très faible partie, et c'est pourquoi nous avons abandonné la conscience qui soutient l'activité du corps physique, pour nous concentrer sur un monde supérieur, et utiliser le système nerveux comme l'appareil de notre pensée. La loi est donc en tous points constante. Si vous voulez organiser et édifier votre corps astral, vous ne pouvez le faire que du plan mental. Il vous faut élever votre pensée à une puissance supérieure par la concentration, par la méditation régulière, par une pression volontaire exercée sur la conscience, avant que vous puissiez l'amener à cette puissance qui lui permettra d'organiser votre corps astral comme elle a déjà organisé votre corps physique. C'est la raison pour laquelle la méditation est nécessaire dans toutes ces choses ; parce que, sans la puissance créatrice de la

pensée, nous ne pouvons organiser le corps dans ce monde qui suit immédiatement le monde physique.

Et maintenant, admettons que notre conscience en activité dans le cerveau physique, instrument dont nous avons l'entière maîtrise, est continuellement à l'œuvre pour entrer en contact avec le monde externe, se sert du cerveau comme d'un instrument dont elle peut jouer et rapporte continuellement de mondes supérieurs des impressions qu'elle transmet au plan physique avec plus ou moins de perfection ; point n'est besoin de nous arrêter à la pensée ordinaire : Considérons une pensée moins commune, où la portion subtile du cerveau, sa matière éthérique, se trouve plus fortement vitalisée, plus spécialement mise en activité. Les pouvoirs de l'imagination, sa force créatrice, les facultés artistiques, toutes créatrices de leur nature, mettent plus particulièrement en activité les éthers du cerveau, et par leur activité, font agir la matière cérébrale inférieure et plus grossière. Or, la pensée, issue de la conscience, traverse successivement les divers véhicules pour trouver ici sa claire expression. Mais n'avez-vous pas de nombreuses impressions mentales qui ne sont pas claires, ni définies, et qui cependant vous

affectent profondément, et dont vous êtes certains ? Elles sont très diverses, et vous parviennent de bien des façons. L'important pour vous actuellement est simplement ceci : qu'étant environnés des mondes astral et mental, vous recevez d'eux des impressions incessantes, qui causent d'incessantes modifications dans votre conscience. Si votre corps astral était complètement organisé comme votre corps physique, les impressions reçues seraient nettes et claires comme celles du monde physique. Si votre corps mental était bien organisé, les impressions de ce plan, qui est le plan céleste, seraient aussi nettes et claires que celles du plan physique. Mais parce que ni le corps astral ni le corps mental ne sont, au degré actuel de l'évolution, suffisamment organisés, les impressions qu'ils reçoivent et qui amènent des modifications dans la conscience, sont vagues et imprécises ; c'est elles qu'on nomme généralement « psychiques ». Une Société de Recherches Psychiques comme la vôtre ne s'occupe pas des phénomènes ordinaires de la pensée, mais de ceux qui sont extraordinaires ; et tous ces phénomènes qu'elle baptise de noms étranges sont tous des activités de la conscience dans des gaines ou corps qu'elle n'a pas encore appris à dominer, qu'elle n'a pas

encore suffisamment organisés en vue de ses desseins. Lentement et graduellement ils s'organisent, ayant pour principe la pensée énergique pour le corps astral, et l'exercice de la raison pure pour le corps mental. Considérons à cet égard s'il est une autre méthode pour amener à l'activité le corps astral et le corps mental. Car vous avez pu remarquer que j'ai employé le mot évolution « normale », l'évolution régulière suivant les lois de l'évolution naturelle, comme désignant toujours une action venue d'en haut. Mais il est possible de la stimuler d'en bas. Vous pouvez tout au moins stimuler le corps astral depuis le plan physique, mais c'est aux dépens d'une plus haute évolution ultérieure ; cette possibilité s'explique aisément. Dans le corps astral se trouvent tous vos centres sensoriels. Vous savez qu'après la mort les désirs d'un homme sont les mêmes qu'il éprouvait durant sa vie physique. Vous savez que dans les rêves, vos désirs ressemblent à ceux que vous éprouvez à l'état de veille. Le centre de toutes vos forces psychiques, de vos énergies conscientes est dans le corps astral, et si (surtout au moyen des sens, dont chacun a son centre propre dans le corps astral) vous exercez une pression sur les sens physiques ici-

bas, vous obtiendrez une action sur le plan astral, mais une action morbide, parce que irrégulière, parce qu'elle s'efforce sans respecter le sens de l'évolution, de créer d'en bas et non d'en haut. Néanmoins, vous pouvez obtenir quelques résultats, et dans les deux fameuses méthodes hindoues pour le développement des pouvoirs de la conscience, et l'éclosion de la conscience elle-même, c'est là un fait reconnu; vous trouvez la Râja Yoga et la Hatha Yoga, la Yoga Royale et la Yoga de l'Effort. La Yoga de l'Effort est la Hatha Yoga; elle se pratique par des moyens physiques et produit des effets physiques. On stimule l'œil de diverses manières, et cet effort exercé sur l'œil physique doit amener une certaine sorte restreinte de clairvoyance. Vous pouvez y parvenir de cette manière en regardant fixement dans un cristal ou par d'autres moyens analogues. Ces pratiques excitent bien le centre de la vision physique, mais non celui de la vision astrale; c'est pourquoi elles ne peuvent mener très loin. Il est possible d'arriver à un certain degré de clairvoyance par ces méthodes, mais vous ne faites qu'exalter votre vision physique, et son organe, l'œil. La vraie vision astrale est une chose entièrement différente. Elle est l'activité d'un

centre particulier du corps astral. C'est du corps mental qu'elle doit être développée, comme la vision physique l'a été de l'astral. Le centre de cette vision sera dans le corps mental et non dans l'astral; son organe seul sera dans le corps astral.

La méthode de la Yoga Râja ou Royale, est toujours par la pensée; concentrer, méditer, contempler, penser; par ce moyen, vous développerez inévitablement d'une façon saine, normale, naturelle, les pouvoirs de la vision dans le monde astral, comme au cours de l'évolution passée, ont été développés les pouvoirs de la vision dans le monde physique. Et si vous comprenez que votre conscience est une, qu'elle édifie ses corps en vue d'une plus pleine et complète expression d'elle-même; que vous êtes ici pour devenir les maîtres de la matière et non ses esclaves, et employer tous les organes matériels pour acquérir la connaissance des mondes matériels correspondants et non pour en être aveuglés; puisque notre ascension évolutive doit être ici-bas très longue, alors vous reconnaîtrez que ce développement naturel des pouvoirs du corps astral est inévitable au cours de l'évolution, et que vous ne pouvez autre chose que l'accélérer, si vous suivez la voie

que la Nature a tracée. Puisque la Nature doit développer lentement dans chaque être humain le pouvoir d'utiliser le corps astral aussi librement que vous employez aujourd'hui le corps physique, vous pouvez de même hâter pour vous-mêmes la venue de ce moment en comprenant la puissance de la pensée et en l'appliquant à l'objet que vous désirez réaliser. Il est bien des façons d'y parvenir, et bien des règles à apprendre pour diriger vos efforts. Ces règles peuvent se ramener à deux : la pensée claire et énergique, et d'autre part la discipline des corps que vous essayez d'organiser; aussi bien, ajouterai-je, que du corps qui leur est inférieur dans l'évolution. Telles sont les deux grandes lois d'une évolution saine de ces pouvoirs appelés psychiques, et que j'appelle les pouvoirs de la conscience sur le plan astral et le plan mental. Il faut une discipline des corps, car vous avez à choisir les matériaux qui vous serviront le mieux dans l'œuvre que vous entreprenez, entre les innombrables combinaisons de matière que la Nature vous offre. Vous aurez à choisir les combinaisons qui serviront votre dessein, que vous utiliserez pour la construction des organes des sens sur les plans successifs. Tout aussi réellement que l'ivrogne nuit

à son système nerveux par ses excès, et, en fournissant à son corps physique des matériaux grossiers et nocifs qui lui sont préjudiciables, en fait un instrument moins utile; de même que tout excès, non seulement l'ivrognerie, mais aussi la gourmandise, la débauche, etc., sont fatals au corps physique et en diminuent la valeur comme instrument de la conscience; et de même qu'ici-bas si nous voulons notre conscience pleine et parfaite, il nous faut dominer, discipliner, construire notre corps par la connaissance et la maîtrise de soi; de même aussi tout cela est vrai des plans supérieurs. Un régime aussi est nécessaire dès qu'on entreprend l'organisation de la matière plus subtile du monde astral ou mental, car vous ne pouvez vous construire un corps physique avec les combinaisons les plus grossières de la matière physique, et avoir malgré cela des combinaisons de matière plus subtile sur le plan astral ou mental. Les corps doivent aller de pair. Ils doivent se correspondre et puisqu'on trouve toutes sortes de combinaisons qui se correspondent d'un plan à l'autre, il vous faut choisir vos combinaisons sur le plan physique si vous voulez les choisir aussi sur l'astral et le mental. Vous ne pouvez vous faire un corps

physique grossier, et organiser les corps astral et mental en vue des desseins plus délicats de la conscience; et il vous faut vous y résoudre d'une manière définitive si vous voulez essayer de développer ces pouvoirs supérieurs de la conscience; non seulement parce que si vous groupez ensemble les matériaux grossiers du monde astral, ils vous entraveront dans l'expression supérieure de la conscience, mais aussi parce que la présence en vous de ces combinaisons vous expose à de nombreux dangers sur le plan astral. Plus les éléments de votre corps astral seront purs, plus vous serez à l'abri du péril lors de vos premiers pas sur ce plan. Il est important de mentionner ceci, parce que dans quelques-unes des écoles de pensée qui essayent seulement de développer les pouvoirs du corps astral, vous verrez qu'on suit volontairement d'autres méthodes pour rendre actif le corps astral. Bien des écoles du « Sentier de main gauche » dans l'Inde se servent de spiritueux, de vins, de viandes de toutes sortes dans le but de produire une certaine condition du corps astral; et elles réussissent parce qu'elles attirent ainsi, et pour un temps commandent, les forces élémentales de ces plans inférieurs, les élémentals des mondes infé-

rieurs de l'astral. Vous trouverez ainsi qu'un Hindou, qui connaît un peu ces choses et veut les employer pour ses fins égoïstes, se servira de ces substances, qui sont agréables aux élémentals de ces mondes inférieurs et les attirera autour de lui pour les commander. Il le fait en connaissance de cause, en vue d'un but qu'il désire atteindre. Mais parmi ceux qui pratiquent la Magie Noire d'un ordre supérieur, d'ordre mental, vous constatez un ascétisme aussi sévère et rigide que la plus sévère et rigide discipline de ceux qui visent à un développement de leurs corps supérieurs en vue de fins plus nobles. C'est une erreur de penser que les Frères de l'Ombre sont en général licencieux et indifférents à ce qu'on nomme la moralité. Ils y sont au contraire excessivement sévères. Leurs péchés sont d'ordre mental, non de l'ordre des désirs inférieurs, ou des organes des différents corps qui peuvent les gratifier. Leurs péchés sont ceux plus dangereux des forces mentales détournées dans un but personnel. Mais ils reconnaissent très bien que s'ils veulent des forces mentales et, parmi elles les degrés supérieurs, il leur faut être aussi rigides quant à la discipline de leurs corps inférieurs que pourrait l'être un élève de la

Loge Blanche. Admettons donc que pour un tel développement, est essentiel un régime pour les corps, aussi bien que l'exercice et l'entraînement de l'intellect. Mais ainsi le résultat est certain. Vous ne pouvez fixer à l'avance un temps pour réussir, car tout dépend du point où l'on commence dans cette vie. Dans toutes ces questions, les lois de la Nature n'autorisent pas ce qu'on appelle une croissance miraculeuse, et si vous constatez que des personnes développent très rapidement les pouvoirs psychiques, après avoir pratiqué la méditation pendant seulement quelques mois peut-être, dites-vous que dans une vie antérieure, elles ont déjà cultivé ces pouvoirs, et reprennent aujourd'hui leur place dans une classe plus avancée de l'évolution, et non dans la classe enfantine, comme beaucoup le font dans leur vie actuelle. Il y a donc des différences. Pour les uns, qui débutent, le succès n'est pas probable dans cette incarnation, mais si cela les décourage, on ne peut que leur dire : « Si vous ne commencez pas maintenant, il vous faudra commencer dans votre incarnation prochaine, et de même ensuite. Car on ne saurait violer les lois de la Nature. La Nature ne connaît ni favoritisme ni partialité. Une fois ou l'autre il

vous faudra commencer, et vous réussirez d'autant plus tôt que vous aurez plus tôt commencé. »

Le point capital, en ceci, vous le remarquerez, est l'entraînement, l'organisation des *corps*. Le psychisme en effet implique cela. Il vous faut exercer, purifier, organiser, afin que les pouvoirs de la conscience puissent se manifester. Vous voyez clairement, maintenant, pourquoi, au début, j'insistais sur ce fait que toutes ces manifestations sont de même nature, en sorte que si l'on vous dit : « Un tel est un psychique », comme si c'était là condamner cette personne ; ou bien : « Un tel n'est qu'un clairvoyant », comme si la possession de la clairvoyance était un désavantage plutôt qu'un avantage, alors la réponse qui convient est celle-ci : « Êtes-vous prêt à aller jusqu'au bout de votre pensée ? » Beaucoup d'Hindous le font (c'est le point auquel j'avais annoncé que je reviendrais) ; ils disent que les Siddhis, les pouvoirs de la conscience manifestée sur les plans inférieurs, sont des obstacles à la vie spirituelle. Et en un sens cela est vrai. La vie spirituelle est dirigée vers l'intérieur, tous les pouvoirs psychiques vers l'extérieur. C'est le même Soi dans les deux cas : le Soi se repliant

intérieurement sur Lui-même, ou s'extériorisant vers le monde des objets. Mais cela ne fait pas l'ombre d'une différence qu'il s'extériorise vers les objets du monde physique ou astral ou mental : tout cela est la conscience objective et conséquemment l'opposé de la conscience spirituelle. Mais l'Hindou ne recule pas devant cette conséquence comme le fait ordinairement l'Occidental. Il est parfaitement logique. Il dit : « C'est vrai, les énergies de l'intellect, appliquées aux objets du monde, sont un obstacle à la vie spirituelle. Nous ne désirons pas cela, et ne voulons pas y penser. Nous abandonnons tous les objets du plan physique quand nous cherchons le Soi. » — Si donc vous êtes prêts à dire cela, alors détournez-vous résolument du psychisme, mais n'ayez pas l'illogisme d'encourager l'activité intellectuelle sur le plan physique tandis que vous répudiez sur les autres plans ce que vous nommez psychisme, car cela est pure folie. S'il vaut mieux ici-bas être aveugle qu'y voir clair, et les Hindous vous diront cela souvent, parce qu'ainsi seront écartés tous les objets du plan physique, qui sont autant de distractions, si vous êtes prêts à accepter cela et à dire : « Oui, je préfère la cécité », alors vous pouvez logique-

ment continuer à répudier la vision du plan astral. Mais si vous appréciez la vision physique, pourquoi refuser une valeur à la vision astrale aussi, qui n'en est qu'un degré supérieur ? et à la vision mentale aussi, qui n'en est qu'un degré encore plus élevé ? Pourquoi condamner l'astral et le mental et louer le physique ? Pourquoi admirer la puissance de vision du peintre, qui voit plus de nuances que vous n'en pouvez apercevoir, et condamner la vision du clairvoyant, qui voit infiniment plus que le peintre le plus exercé ? Tout cela appartient au monde objectif, tout cela éloigne le Soi de la réalisation de Soi-même, et doit être tenu au même rang ; et il y a quelque étrangeté à voir la même personne exalter le psychique sur le plan physique, et le condamner sur les plans astral et mental.

Mais considérons maintenant la spiritualité, et voyons ce qu'elle signifie. La spiritualité, c'est « l'Un se connaissant Soi-même » ; non pas la déclaration que tous les hommes ne font qu'un, que tous les hommes sont frères ; nous pouvons tous dire cela. Tout homme ayant atteint un certain degré de connaissance intellectuelle reconnaîtra l'unité de l'humanité, et redira, avec l'auteur chrétien, que Dieu a

fait tous les hommes d'un même sang, ce qui n'est d'ailleurs qu'une citation d'un ouvrage dit païen. Cette reconnaissance intellectuelle de l'unité est pratiquement universelle parmi les gens instruits ; mais bien peu sont disposés à faire passer cette admission de l'intelligence dans la vie pratique et la discipline journalière. Or, pour le développement de ce qu'on nomme les facultés psychiques, il est très utile de s'isoler jusqu'à un certain point du monde. Mais pour le développement de la conscience spirituelle, nulle retraite de ce genre n'est nécessaire. En fait, pour la plupart, sauf dans les tout premiers efforts, l'isolement est une erreur; car le monde est l'endroit le meilleur pour le développement du sens de l'unité, et c'est au milieu des hommes et des femmes et des enfants que nous pourrons le mieux éveiller les énergies de la vie spirituelle. La raison en est très simple. Dans le monde inférieur, l'Esprit s'exprime par l'amour, la sympathie ; plus nous pourrons aimer et sympathiser, plus grand sera le développement de la conscience du Soi intérieur. Elle était vraie, cette parole du premier Initié chrétien : « Si un homme n'aime pas son frère qu'il a vu, comment aimera-t-il Dieu qu'il

n'a pas vu ? » Et si la perfection de cette conscience spirituelle est dans cette vision de l'Unité suprême, la conscience qui se connaît identique à Dieu, alors la voie qui mène à sa réalisation totale sera par les réalisations partielles de la sympathie aimante, dont le monde est le meilleur champ d'expérience, et nos frères autour de nous le stimulant naturel. L'amour, le dévouement, voilà les manifestations de l'Esprit sur le plan physique comme aussi la connaissance de la vérité. Car l'Esprit n'est pas unilatéral, mais il est une Trinité et la connaissance lui est aussi nécessaire que l'amour. La valeur spéciale de l'amour réside dans sa vertu unificatrice, et dans ce fait qu'il rend ce que le monde appelle sacrifice naturel et joyeux. Vous l'avez constaté dans votre propre expérience. Dans la mesure précisément où vous aimez, c'est une joie et non une souffrance de renoncer à telle ou telle chose afin que soit accru le bonheur de celui que vous aimez. Ce n'est pas un sacrifice pour une mère de renoncer à un plaisir personnel pour en faire profiter ses enfants. Le bonheur de l'enfant procure une joie plus profonde que le plaisir lui-même ; un bonheur plus doux, plus beau, plus profond résulte du bonheur de ceux

qu'on aime. Et cela agrandit un peu la conscience, et c'est pourquoi la vie de famille est l'une des meilleures écoles pour l'éveil de la spiritualité ; car dans les continuels sacrifices de la vie de famille, nés de l'amour et rendus joyeux par l'affection, le Soi se sent en vérité un Soi plus grand, et parvient à sentir son unité avec ceux quil'entourent immédiatement. Et après la vie de famille, la vie publique, la vie de la communauté, la vie nationale ; ce sont là aussi des écoles pour le développement de la conscience spirituelle. L'homme qui est un bon citoyen dans sa communauté perçoit la vie de la communauté comme sa vie propre et ainsi devient conscient d'un Soi plus grand que le Moi étroit de la famille. Chez l'homme qui aime sa nation, le Soi s'étend jusqu'aux frontières de la nation, et il a conscience d'un Soi plus vaste que le Moi familial ou celui de la communauté intérieure à l'État. Et dans la mesure où l'amour qui s'agrandit ne devient pas superficiel (car un volume d'eau répandu sur une surface de plus en plus grande perd de plus en plus de sa profondeur) dans cette même mesure il s'approche de l'amour spirituel. Trop souvent l'amour devient irréel chez ceux qui essayent d'aimer au loin, alors qu'ils

n'aiment pas leurs proches. Mais si vous évitez la tentation, et vous rappelez que l'Esprit n'a pas de bornes, et que vous pouvez puiser, puiser encore, puiser toujours à l'amour qui est en vous sans jamais voir le fond de la source d'amour ; si vous êtes assez forts pour faire cela, alors l'amour de la famille, de la communauté, de l'État s'étendra jusqu'à l'amour de l'humanité, et vous vous connaîtrez *un* avec tous les hommes, et non plus seulement avec votre famille, ou votre communauté, ou votre nation. Toutes ces affections locales sont des instructeurs qui vous mèneront au plus large amour de l'homme. Mais ne commettez pas l'erreur de croire que vous pouvez atteindre au plus grand sans être passé par le plus étroit ; car le mauvais mari, le mauvais citoyen, le mauvais patriote n'aura jamais un véritable amour pour l'humanité. Il lui faut apprendre l'alphabet avant de pouvoir lire dans ce livre d'amour, épeler les lettres, avant de prononcer les mots. Néanmoins ces stages successifs conduisent tous à la vie spirituelle, et préparent l'homme à la réalisation consciente de l'Esprit. Et si vous voulez vraiment travailler à développer cette vie en vous, exercez-la sur ceux qui vous touchent du plus près en leur don-

nant l'amour et la sympathie sur les voies quotidiennes de la vie. Et non pas seulement à ceux qui vous sont sympathiques, mais aussi à ceux qui vous sont indifférents, à ceux que vous n'aimez pas comme à ceux que vous aimez. Rappelez-vous que vous avez à renverser des barrières, les barrières des corps qui vous séparent des autres Sois de vos frères dans les mondes où vous vivez, et que cette suppression des barrières fait partie du travail nécessaire à l'éclosion de la vie spirituelle. Ce n'est que lorsque les successives barrières seront l'une après l'autre brisées, lorsque l'une après l'autre seront rasées les successives murailles, que la liberté de l'Esprit pourra se manifester sur tous les plans et dans tous les mondes. L'Esprit est à jamais libre de sa nature et de sa vie propre, mais, confiné dans les barrières du corps, il lui faut apprendre à les franchir avant que, sur ces plans de matière il puisse parvenir à la liberté divine qui est son éternel droit de naissance. Aussi longtemps que vous vous sentez séparés des autres, vous êtes séparés de la réalisation de l'unité ; aussi longtemps que vous dites : moi, et le mien, la vie de l'Esprit est impossible pour vous. L'amour des possessions individuelles, non seulement physi-

ques mais aussi morales et mentales, non l'orgueil vulgaire des biens physiques, seulement, mais aussi l'orgueil moral et intellectuel, tout ce qui oppose « moi » à « toi » et ne comprend pas que moi et toi sont une seule chose, tout cela est contraire à la vie spirituelle. C'est la plus dure de toutes les leçons dès qu'on l'applique à la pratique de la vie ; de toutes les tentatives la plus ardue, dès qu'on s'efforce vraiment d'y réussir, et non pas seulement d'en discourir ou de l'imaginer. La meilleure manière de vivre c'est le continuel renoncement aux possessions individuelles sur tous les plans, et la pensée constante de l'unité. Quand vous essayez de vivre la vie de l'Esprit, vous vous efforcez d'être purs. Cela est bien, mais pourquoi ? Pour que vous soyez purs, et laissiez vos frères impurs dans leur impureté ? Non, certes ! Vous voulez être purs afin que par votre pureté il y ait dans le monde plus de pureté à partager entre tous les hommes. Vous ne voulez pas être plus purs que les autres, mais vous recherchez la pureté afin de la répandre dans toutes les directions, et votre plus grande joie est que votre pureté arrache à la boue une âme que le monde y foule aux pieds. Vous vous efforcez d'être sages ; cela est bien,

car la sagesse est un bien précieux. Mais pourquoi? Pour que vous puissiez toiser l'ignorant et lui dire : « Je suis plus sage que toi », comme l'homme pur pouvait dire : « Je suis plus pur que toi ? » Non, certes ! mais afin que la sagesse que vous avez acquise puisse éclairer les ignorants et devenir leur comme elle est vôtre. Autrement elle n'est pas spirituelle ; car la spiritualité ne connaît ni « moi » ni « autrui » ; elle ne connaît que l'unique Soi dont toutes les formes sont des manifestations.

Nous n'oserons point nous dire spirituels aussi longtemps que nous n'aurons pas atteint ce point qu'aucun de nous encore n'a atteint, car y parvenir, c'est devenir un Christ. Lorsque, regardant les plus bas, les plus vils, les plus ignorants des hommes nous pourrons dire : « Ceux-ci sont moi-même, sous tels et tels aspects », et l'éprouver vraiment, et y trouver de la joie, parce que si vous êtes deux personnes, l'une pure et l'autre impure, et que toutes deux ne fassent qu'un seul être, alors aucune n'est parfaite mais toutes deux sont élevées au-dessus du niveau de la plus basse, alors se réalise la vraie rédemption, l'œuvre véritable du Christ ; et la « naissance du Christ en vous » signifie la volonté de renverser tous

les murs mitoyens, et la « stature du Christ en vous » que vous y êtes parvenus.

En général nous nous réclamons de notre unité avec ce qui est grand ; mais nous ne mettons pas notre gloire à proclamer notre unité avec ce qui est bas ; nous sommes heureux de dire : « Oui, moi aussi, je suis Divin ; je suis un Christ en devenir ; je suis un avec Lui. » Il est plus malaisé de dire : « Je suis *un* avec les plus humbles de mes frères, eux et moi avons part à la même vie divine. » Et cependant, notre Divinité n'est réelle que lorsque nous reconnaissons la même Divinité chez les autres. Vous avez souvenir de l'exquise allégorie d'Olive Schreiner, décrivant d'abord la vie non spirituelle, puis la vie de l'Esprit. Dans la première partie, une femme, pure et sans tache, aux vêtements éclatants de blancheur, aux pieds comme revêtus de neige, se présente aux Portes du Ciel et s'avance par les routes pavées d'or. Et comme elle marche, dans ses robes éclatantes, les anges se retirent en frissonnant et disent : « Voyez, ses vêtements sont couverts de sang, et ses sandales sont souillées de sang et de boue. » Et de son trône, le Christ demanda : « Ma fille, pourquoi ce sang sur tes vêtements, cette souillure sur

tes sandales »? Elle répondit : « Seigneur, j'allais par des chemins boueux, quand je vis une femme étendue dans la boue, et je mis mes pieds sur elle pour préserver mes sandales. » Alors le Christ et ses anges disparurent, et la femme retomba du Ciel pour fouler une fois de plus les voies fangeuses de la terre. Une seconde fois elle arriva aux portes célestes et s'avança par les rues pavées d'or, mais cette fois elle n'était pas seule. Une autre femme marchait près d'elle, et leurs vêtements étaient semés de taches de sang, et leurs sandales étaient salies par la fange et le sang de la terre. Mais les anges, les voyant passer, crièrent : « Voyez de quelle blancheur leurs robes resplendissent! Et voyez la blancheur éclatante de leurs pieds! » Et le Christ, quand elles se tinrent devant son trône, demanda : « Comment êtes-vous ici avec des vêtements souillés? » Et la femme répondit : « J'ai vu ma sœur que voici foulée aux pieds, et je me suis penchée pour la relever, et en la touchant mes vêtements furent souillés, mais je l'ai amenée avec moi en ta présence. » Et le Christ sourit et les éleva jusqu'à Lui, les plaça à son côté, et les anges chantèrent d'allégresse. Car ce n'est pas le péché et la honte qu'on

partage qui souillent la robe de l'Esprit, et y laissent la trace de la fange de la terre.

Si donc vous voulez vivre la vie spirituelle, il vous faut vous abaisser aussi bien que vous élever, sentir votre unité avec le pécheur aussi bien qu'avec le saint. Car la seule chose qui vous rende divins, c'est l'Esprit qui réside dans tout cœur d'homme, y réside également; il n'est aucune différence dans la divinité de l'Esprit, mais seulement dans le degré de sa manifestation. Et parce que vous et moi nous élevons, et manifestons de plus en plus la vie spirituelle, dans les mondes inférieurs, nous devons élever nos frères avec nous, goûter la joie de la rédemption, et la puissance de la vie qui sauve. Ceux que nous appelons les Maîtres, Ceux qui sont les Christs du monde, on les révère et on les aime parce que pour Eux il n'est aucune différence; Ils aiment le pécheur autant que le saint et plus parfois parce que leur compassion s'épanche plus volontiers vers le faible que vers le fort.

Telle est la vie spirituelle, le but que tout homme doit placer devant ses yeux s'il veut avoir part à la vie de l'Esprit. Elle diffère profondément du psychisme et ne doit pas être confondue avec lui; elle est l'épanouissement

de la divinité dans l'homme et non la purification et l'organisation des corps. Tous deux sont bons, tous deux sont nécessaires, et je termine dans les termes mêmes où je débutais, tandis qu'être psychique n'est pas une preuve de spiritualité, être spirituel c'est posséder toute puissance dans le ciel et sur la terre. Choisissez donc chacun votre voie. Suivez celle que vous voudrez; mais veillez à ce qu'en développant vos pouvoirs ici dans la séparation, vous ne retardiez pas l'éclosion de la spiritualité qui est la réalisation de l'unité du Soi. Car tout ce qui sépare est mauvais du fait même qu'il sépare; toute force partagée est une aile qui aide notre essor, mais tout pouvoir que conserve pour lui le moi inférieur est un fardeau qui nous tient liés au sol.

LE ROLE DES MAITRES DANS LES RELIGIONS

Tout homme parmi nous qui appartient à une religion particulière peut remonter le cours de sa religion de plus en plus loin dans le passé, jusqu'à ce qu'il arrive à sa source, son premier Initiateur. Autour de cet Initiateur on trouve généralement un groupe d'hommes et de femmes qui sont les disciples du Fondateur de la religion, mais qui deviennent, pour ses adeptes ultérieurs, des instructeurs, des apôtres. Ceci est invariablement vrai. L'Israélite fera remonter sa religion jusqu'au temps du grand législateur Moïse, et par delà Moïse à une figure plus héroïque encore, Abraham, l' « ami de Dieu ». Remontez à une religion plus antique, celle de l'Égypte, de la Chaldée, de la Perse, de la Chine, de l'Inde ; vous constaterez des faits identiques. Le Parsî, qui représente une tradition magnifique, mais dont

la religion actuelle n'est, comme on l'a bien dit, qu'une « religion de fragments », trouvera l'origine de sa religion dans son grand Prophète, le Prophète du Feu, qui guida l'exode du centre de l'Asie et conduisit son peuple dans le pays que nous nommons aujourd'hui la Perse. L'Égypte, vous disant son histoire, vous montrera les héroïques figures de son passé, et, parmi elles, le grand Roi et Pontife, Osiris, qui, mis à mort, selon l'antique légende, ressuscite pour être le Seigneur et le Juge de son peuple. Le Bouddhisme, si répandu dans l'Orient, fait remonter son histoire jusqu'au Bouddha, et dira de plus que non seulement le Bouddha est le fondateur de cette religion particulière, mais qu'il existe en outre sur la terre une personne vivante, qui est l'Initiateur, le Protecteur et qu'ils nomment le Bodhisattva, le sage et le pur. L'Inde vous dira qu'un groupe nombreux d'instructeurs s'assembla autour de leur Manou dont la tradition garde encore les lois, qui sont aujourd'hui la base de la législation sociale adoptée par les gouvernants anglais de l'Inde. Autour de ce grand Législateur du passé se groupèrent des sages dont les noms sont connus par tout le pays, et dont chacun fut l'origine d'une noble

famille Hindoue, qui a gardé sa généalogie depuis ce Sage jusqu'à ses représentants actuels. Cela est également vrai de religions plus modernes. Le Chrétien fait remonter le Christianisme jusqu'à la personnalité du Prophète de Judée, le Christ Jésus. Et il est intéressant, parmi ces étranges parallèles que l'on rencontre souvent dans l'étude comparative des religions, de remarquer que de même que le Bouddhiste a son Bouddha, et aussi son Bodhisattva, ainsi le Chrétien a deux noms : Christ qui désigne l'Esprit vivant, un stage dans le développement spirituel, un nom qui représente un degré, une charge, une fonction, plutôt qu'un individu ; et le nom individuel de Jésus, pour marquer le rapport intime, d'aucuns diraient l'identité, entre les deux. Mais de même que les Bouddhistes distinguent entre ces deux éléments, de même les premiers Chrétiens marquaient une distinction analogue entre l'homme Jésus et le Christ spirituel. En ces temps primitifs du Christianisme beaucoup de ceux qu'on appelait les « Gnostiques » distinguaient de même entre les deux noms, bien que les unissant à un certain moment de la prédication, du ministère de Jésus. Et si vous interrogez la dernière en date des religions,

celle des Musulmans, la religion de l'Islam, elle fera remonter son origine à un Prophète, Mahomet, le grand Prophète d'Arabie. Cela est donc universellement vrai : une religion trouve sa source dans une grande figure unique, que certains appellent un « Homme-Dieu » ; un homme trop divin pour être regardé comme entièrement semblable à ceux au milieu desquels Il vécut et enseigna ; au-dessus d'eux et cependant de leur race, étroitement lié à eux par une commune humanité, bien qu'élevé au-dessus d'eux par une manifestation plus puissante, plus complète, plus irrésistiblement attachante du Dieu intérieur que n'en pouvaient montrer les hommes et les femmes ordinaires qui L'entouraient. Il en est de même de toutes les religions, et dans la notion de cette figure divine, le Fondateur de chaque religion, vous trouvez la plus complète, la plus vraie, la plus parfaite conception de ce que nous, Théosophes, appelons l'idéal du Maître. A tous ces grands Êtres, le Théosophe donne le nom de Maître. Et non pas seulement le Théosophe, car ce terme a été, dans certaines religions, appliqué au Fondateur, au Chef de la Foi. Il fait appel avec une force et une valeur toute spéciale au chrétien lui-même, car c'est le

nom que l'Initiateur le Christ choisit comme traduisant le mieux la relation qui L'unit à ceux qui croient en Lui et Le suivent. « Ne vous appelez pas maîtres, dit-Il, car un seul est votre Maître, le Christ. » Et vous vous rappellerez encore que, parlant à ses disciples, Il dit : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. » En sorte qu'au cœur des Chrétiens, le nom de Maître devrait être, plus que tout autre nom, cher et sacré, puisqu'il fut choisi par leur propre Initiateur, le nom qu'Il se fit décerner par Ses disciples, et dont Il se servit Lui-même pour désigner la relation qui L'unit à eux. Cette idée du Maître de la religion ne saurait donc en aucune façon présenter une résonance hostile, un sens exotique à ceux dont l'hommage s'adresse au Maître Christ. Cette même notion est celle du Maître de toute grande religion ; c'est une notion générale qui désigne le Fondateur, l'Initiateur, divin et cependant humain. Je reviendrai tout à l'heure sur ce dernier point.

Étudions d'un peu plus près l'idée centrale du Maître, et voyons quels sont les traits spéciaux qui le caractérisent dans les religions du passé. Si vous remontez très haut, vous trouverez toujours que le Maître présente un

double caractère : chef-politique et législateur d'une part, initiateur religieux d'autre part. Dans toutes les civilisations antiques, ces deux traits se retrouvent; car à cette époque la distinction ne s'était pas produite encore entre sacré et laïque, ou sacré et profane, comme le dit notre langage moderne. Ces civilisations antiques ne connaissaient point l'histoire sacrée d'une part et l'histoire profane d'autre part ; il n'y avait point de distinction entre la science sacrée et la science laïque; toute histoire était sacrée, toute science était divine. Et cela est si vrai que lorsqu'un disciple d'autrefois interrogea son maître au sujet de la science divine, il reçut cette réponse : « Il est deux formes de la science divine : la supérieure et l'inférieure. » La science divine inférieure comprenait tout ce que vous nommez à présent littérature, science et art ; qu'on réunissait et résumait sous le seul nom de science divine inférieure. La supérieure, la science suprême était cette connaissance de Dieu à laquelle seule le nom de Sagesse peut être appliqué avec exactitude. En sorte que, dans leur pensée, la Divinité était partout, et que la diversité n'affectait que les manifestations de la Divinité. La Nature était tout entière sacrée. Dieu s'exprimait dans tout objet, dans

toute forme ; tout au plus pouvait-on seulement dire que dans telle forme. Sa gloire était plus apparente que dans telle autre. La forme pouvait être plus ou moins transparente, mais la radieuse splendeur intérieure était identique dans toutes. Et il était naturel, inévitable, avec une telle conception de la Nature et de Dieu, que le Maître, le Fondateur d'une religion unît dans sa seule personne la double fonction de Prêtre et de Roi. C'est ce que vous constatez en effet. L'unique exemple de ce fait, dans nos temps modernes, n'est peut-être pas très heureux aux yeux de beaucoup. C'est le Souverain Pontife de l'Église Catholique Romaine. Car les devoirs du Souverain ont été si mal remplis dans cette haute charge, que le peuple perdit le sens de sa divinité, se révolta contre elle, la rejeta, et dépouilla le Pontife de son caractère royal. Mais dans le lointain passé des civilisations antiques, les deux fonctions s'unissaient dans une seule personne. Le Pharaon d'Égypte était bien le Seigneur au triple diadème, mais aussi le Prêtre suprême de tous les temples du pays. Et de même en Chaldée, et dans l'Inde, et dans beaucoup d'autres pays, et vous constaterez que partout où il en était ainsi, la civilisation revêtait une forme spéciale, diffé-

rente dans le détail, mais merveilleusement identique quant à ses grandes lignes. Vous constaterez qu'à cette époque le Prêtre-Roi, chef du pays et suprême Instructeur de son peuple, formulait la politique de la nation comme il formulait les doctrines enseignées dans les temples de la religion. Religion et politique avaient pour base fondamentale le devoir. Et toujours une plus grande puissance apportait une plus grande responsabilité, un plus lourd fardeau de devoir ; en sorte que les plus libres, dans ces civilisations, étaient les plus pauvres. Ceux qu'on regardait comme les enfants du foyer national étaient toujours traités avec le soin le plus tendre. Le fait même qu'ils étaient les moins développés leur conférait les plus grands droits auprès de l'Homme divin qui gouvernait, et partout résonnait dans toutes ces civilisations la note qu'on nommerait aujourd'hui socialiste, avec une énorme différence pourtant : le gouvernement était aux plus sages. Le résultat était en un sens celui dont rêve le socialiste, l'absence de pauvreté, l'universalité d'une tâche quelconque accomplie pour l'État tout entier ; le devoir pour tout individu de porter sa part du fardeau social ; mais le fardeau s'allégeait à mesure

qu'il portait sur les plus jeunes membres de la famille nationale ; le devoir le plus écrasant pesait sur les plus grands. Et l'on voit qu'autant que subsista cette tradition, il fut très malaisé parfois de trouver des chefs et des gouverneurs pour les États, petits ou grands. Cela apparaît clairement dans les livres chinois. L'Empereur décrétait que Un tel devait être gouverneur de tel État, et le personnage en question, en ces temps de décadence, s'efforçait généralement d'y échapper, à cause du fardeau terrible que représentait cette charge. Car avec ces chefs d'autrefois, aux jours où les Rois divins étaient les Rois et les Prêtres du peuple, tout ce qui était défectueux dans la nation était imputé au Chef et non à l'ensemble du peuple. Rappelez-vous les paroles d'un grand Instructeur venu plus tard, Confucius, lorsqu'un Roi lui demanda : « Maître, pourquoi y a-t-il des vols et des meurtres dans mon pays ? Comment y mettrai-je un terme ? » Sa sévère réponse fut celle-ci : « O Roi, si tu ne volais et ne tuais toi-même, il n'y aurait ni vol ni meurtre dans ton pays. » Toujours au plus élevé la plus lourde responsabilité ; au plus jeune le droit de jouir, d'être heureux, entouré. Quand la nourriture devenait

rare, il était le dernier à souffrir, et le Roi le premier; partout où diminuaient les objets de nécessité, il était le premier à en être muni, et le Roi le dernier. Telle était la base de l'organisation sociale. Il en subsiste encore de faibles traces aujourd'hui. Il en restait des traces dans la civilisation qui fut détruite au Pérou par les conquérants espagnols. On en voit encore dans l'Inde, bien qu'à l'état de dégradation et de corruption. Le principe est partout le même : plus la position sociale est élevée, plus le fardeau de responsabilité pèse lourd, plus la vie est difficile, plus ardu le devoir. Car c'est là la marque du Maître, et cette idée pénétrait la civilisation tout entière. Lui, le Prêtre-Roi, si grand par la connaissance et la puissance, doit porter sur ses fortes épaules un fardeau qui écraserait un plus faible que Lui. Et jusqu'au bas de l'échelle sociale, à tous les degrés, la charge et la responsabilité sont en proportion de l'étendue de la puissance.

Les Maîtres se retirèrent de la terre à mesure que l'humanité sortait de l'enfance. Ou plutôt, car la phrase est trop forte, Ils se retirèrent dans le silence, mais n'abandonnèrent pas la terre; beaucoup s'y trouvent encore aujourd'hui. Mais Ils abandonnèrent les situations en

vue, la puissance extérieure, et formèrent la grande Confrérie des Frères aînés de l'humanité, dont quelques-uns seulement restèrent en contact étroit avec la race.

Et c'est là un autre point important dans la notion du Maître. Ceux qui avaient fondé une religion durent continuer à revêtir un corps d'homme, et rester attachés à la terre et à l'apparence extérieure de l'humanité, aussi longtemps que vivrait sur la terre la religion qu'Ils lui avaient donnée. Telle fut la règle : pas de libération pour l'homme qui a fondé une religion, jusqu'à ce que tous ceux qui y ont appartenu soient entrés, soit dans la libération, soit dans une autre religion, et que sa religion soit morte. La mort d'une religion libère de tous liens le Maître qui l'a donnée au monde. Il est, en un sens très littéral, incarné dans sa religion. Tant que sa religion vit et instruit, tant que des hommes y trouvent l'expression de leur pensée, cet Homme divin doit demeurer ; guider et protéger, aider la religion qu'Il a donnée à la terre, telle est la loi. Aucun Maître ne peut quitter l'humanité tant que l'école qu'Il a fondée pour les hommes subsiste sur la terre. Les Uns sont entrés dans la libération et ne répondraient plus au nom de Maîtres ; le

nom par lequel on les distingue dans le monde occulte est différent; mais ceux qui se sont retirés n'ont pu le faire que parce que leur religion était morte: les Maîtres de l'Égypte, de la Chaldée antique, ont quitté notre terre pour entrer dans la puissante compagnie de ceux qui ne portent plus le fardeau de la chair. Mais les Maîtres des religions existantes sont encore vivants sur la terre et constituent le lien, pour les fidèles de leur religion, entre Dieu et l'homme ; le Maître est l'homme divin, un avec Ses frères qui Lui demandent Son aide, un avec le Dieu immanent et transcendant; c'est par Lui que la vie spirituelle se déverse à jamais dans le monde. Le mot « médiateur » appliqué au Christ dans les Écritures chrétiennes traduit une relation réelle et vivante. Il y a de tels médiateurs entre Dieu et l'homme: ils sont tous des hommes-Dieu, de vrais Christs. De tels liens entre ce Dieu hors de nous et le Dieu en nous sont nécessaires pour recevoir l'aide de l'un et assurer la manifestation de l'autre. Le Dieu intérieur, déployant ses énergies, répond au Dieu extérieur, et le lien qui les unit est l'homme-Dieu qui participe de la nature manifestée de la divinité, et cependant demeure uni à Ses frères dans la chair. C'est

un esclavage, certes, mais un esclavage volontaire, un esclavage accepté le jour où le Messager quitta la grande Loge Blanche pour apporter une révélation nouvelle, pour inaugurer sur la terre un nouveau règne divin. Lourde est la responsabilité de l'Homme divin qui assume la charge redoutable de proclamer au monde un Verbe nouveau de la révélation divine. Tout ce qui en résultera forme le lourd fardeau de Sa destinée. Tout ce qui adviendra de cette religion dont Il est le centre réagira sur Lui, et Il en portera la responsabilité ; et comme cette Parole est toujours prononcée au sein d'une communauté d'hommes et de femmes imparfaits, pécheurs, ignorants, il est inévitable que sa Parole soit défigurée et dénaturée, à cause du milieu où elle est déposée. C'est pourquoi un tel Maître est toujours appelé un « sacrifice » ; Il est Lui-même à la fois le Sacrificateur et le sacrifice, le plus grand sacrifice que l'homme puisse faire à l'homme, sacrifice si grand que nul, si la Divinité n'a pas atteint en lui le plus haut développement compatible avec les limitations humaines, n'est assez fort pour le consentir et l'endurer. C'est là le vrai sacrifice du Christ ; non une agonie de quelques heures au moment de la mort,

mais des siècles et des siècles de crucifixion sur la croix de la matière, jusqu'à ce qu'ait été conquis le salut du peuple qui porte son nom, ou jusqu'à ce que ce peuple se soit rangé sous un autre Maître. C'est pourquoi cette voie a été appelée le « Chemin de la Croix ». Longtemps avant que le Christianisme apparût, le « Chemin de la Croix » était connu de tout Initié, et le foulaient Ceux qui s'offraient volontairement pour la haute mission de proclamer à nouveau l'antique message au sein de Leur génération. Sacrifice en vérité, car nul ne peut dire, en s'offrant pour cette mission, quelle destinée attend la religion qu'Il fonde, quels actes commettra la communauté qu'Il inaugure sur la terre. Et tout péché et tout crime de cette religion ou de cette Église tombe dans la balance du Karma, marqué du nom de son Fondateur. Il en est responsable; porter cette responsabilité est l'immense sacrifice qu'Il accepte; et le résultat est fatal; car dans un monde imparfait, nulle perfection ne saurait se refléter parfaitement. De même qu'un rayon de soleil frappant l'eau est dévié et dénaturé, ainsi advient-il des rayons d'une vérité parfaite au sein d'une communauté d'hommes imparfaits; aucune action ici-bas ne peut être

une action parfaite, car « l'action, est-il écrit dans un vieux livre, est enveloppée par le mal comme le feu par la fumée ». L'imperfection du milieu est la fumée qui enveloppe tout Verbe de Feu, toute Parole de Vérité. Il faut que le Fondateur endure l'asphyxiante fumée, s'Il veut proclamer la Parole de Feu. Et si vaguement, si imparfaitement qu'on comprenne cette vérité, il s'élève dans le cœur humain un enthousiasme de gratitude pour ces hommes qui supportent les infirmités des hommes et leur ouvrent la voie qui mène à Dieu. C'est là la vérité que certaines formes de Christianisme populaire ont défigurée dans leurs représentations du sacrifice du Christ, lorsqu'elles en font un sacrifice non en faveur de l'homme, pécheur et insensé, mais envers le Père de toute perfection, qui n'a certes besoin d'aucun sacrifice de torture pour Le réconcilier aux enfants nés de Sa vie. C'est là une altération due à l'ignorance de l'homme, la falsification qu'on a enseignée au nom de la religion et qui a jeté un voile sur le parfait amour de Dieu. Car tout Homme divin qui apparaît est une manifestation du cœur même de Dieu, une révélation de Dieu à l'homme. Et comment se pourrait-il que le Maître de compassion, qui

conquiert le cœur des hommes par la tendresse de son amour, pût être un Révélateur de Dieu, s'il n'y avait en Dieu une compassion plus grande encore que la Sienne et plus profonde encore que Son humanité, dans la mesure où Dieu est plus grand que l'homme? Mais la splendeur de la vérité éblouit les yeux de ceux à qui elle fut présentée, et leur ignorance, leur crainte, leur étroitesse, voilà ce parfait sacrifice de ce terrible aspect d'un sacrifice envers Dieu qu'il présente d'ailleurs dans d'autres religions que le Christianisme. En général, non toujours, dans les religions antiques, on considérait l'histoire de la vie et de la mort comme une allégorie, un « mythe », ainsi qu'on disait, renfermant une vérité plus profonde. Et l'on évitait ainsi la souffrance et ce sentiment de répugnance qui a amené la conscience de l'homme civilisé à se révolter contre les aspects les plus grossiers de la doctrine religieuse; la grande vérité du sacrifice est vraie, mais il ne s'agit point d'un sacrifice légal, d'un contrat, conclu entre le représentant de l'homme et Dieu ; c'est l'effort du Divin pour se faire comprendre, le sacrifice Le liant volontairement à la croix de la matière jusqu'à ce que Son peuple soit libéré. Alors comme je l'ai dit, Il passe dans

d'autres mondes, vers d'autres tâches, et n'est plus appelé un Maître de la Sagesse.

Maintenant, examinons cette idée, et demandons-nous : « Quel est le rôle de ces Maîtres à l'égard des religions du monde, et pourquoi cette idée du Maître a-t-elle repris une vie nouvelle dans notre monde moderne, et est-elle devenue plus vivante, en un sens, qu'elle ne l'avait été pendant de longues années ? » Aux premiers jours du Christianisme, je le répète, vous trouvez cette notion, mais elle a en grande partie disparu des Églises, en tant que vérité vivante, et l'on considère Jésus, le Maître chrétien, comme ressuscité des morts et monté au ciel. L'esprit matérialiste de l'ignorance a fait de cette ascension un éloignement et l'Homme a disparu, bien que le Dieu soit demeuré. Mais ce n'est là qu'une matérialisation de l'antique vérité ; car, selon la vérité, le ciel n'est pas une région lointaine où les hommes s'en vont. On ne *va* pas au ciel ; mais l'on ouvre les yeux, et l'on voit autour de soi. Car le ciel est un état de la vie psychique que présentent les corps supérieurs, les corps du plan mental, et point n'est besoin d'aller ici ou là, au Nord, au Sud, à l'Ouest, à l'Est, pour s'y trouver ; car, selon la parole même du grand Maître :

« Le Royaume des Cieux est au dedans de vous », et non très loin, par delà le soleil, la lune ou les étoiles. L'ascension de Jésus au ciel, comme le dit l'Église anglicane, en des termes qui sonnent étrangement à des oreilles modernes, parce qu'ils ont perdu leur sens mystique et n'ont plus conservé que ce que saint Paul appelait l'acception « charnelle »; l'ascension de Jésus selon le quatrième article de la confession de foi anglicane, c'est Jésus montant au ciel, emportant avec Lui « chair, os et toutes choses appartenant à la perfection de la nature de l'homme. » Or, si vous prenez ces paroles dans leur sens littéral et grossier, tout homme réfléchi naturellement se révoltera. Qu'est-ce que ce corps physique et ces os physiques qui s'élèvent dans l'air jusqu'au ciel? Où sont-ils allés? L'homme moderne ne peut l'accepter dans ce sens, et il perd ainsi la vérité spirituelle enclose dans ces termes de symbolisme et d'allégorie. Car la vérité que cet article essaie d'indiquer, c'est le fait que le Maître Jésus disparut, mais demeure aujourd'hui encore sur terre dans la chair; et non point qu'il s'en est allé dans un ciel lointain pour s'asseoir à la droite de Dieu, d'où Il reviendra pour juger. Il vit dans un corps, et Il vit aussi

au sein de l'Église, qui est son véritable corps mystique; et aussi longtemps que cette Église subsistera sur terre, son Maître vivra au milieu d'elle et demeurera dans un corps humain. Il ne s'est pas éloigné, Il n'est monté nulle part au sens littéral, mais sa vie pénètre sa communion tout entière, et Il demeure sur la terre jusqu'à ce que le dernier chrétien soit entré dans la libération ou dans quelque autre religion. Tel est le sens intérieur. Il vit et l'on peut aller à Lui. Et si les enseignements de la Société théosophique ont quelque valeur pour l'Église chrétienne, c'est parce qu'ils déposent, vivante aux cœurs des chrétiens, cette vérité vivante de la constante présence corporelle du Christ parmi eux. Les Théosophes qui sont Chrétiens et qui sont restés au sein de l'Église chrétienne, ont acquis une notion très forte de cette réelle humanité de Jésus. Ils ont appris qu'on peut aller à Lui aussi véritablement aujourd'hui que lorsqu'Il marchait sur les bords de la mer de Galilée, ou enseignait dans les rues de Jérusalem; qu'ils peuvent Le connaître avec une certitude aussi évidente de sa présence, être instruits par Lui aussi bien que tel apôtre ou disciple du passé, qu'Il est une présence vivante et réelle, non

seulement, comme le dit l'Église catholique de Rome, dans le Sacrement de l'autel, mais dans l'expérience du cœur chrétien. Et il n'est jamais demeuré sans témoin. Repassez toute l'histoire de l'Église chétienne, et voyez combien de chrétiens sont entrés en contact vivant avec le Maître Jésus. Chaque grand saint a proclamé l'expérience de ses rapports avec son Seigneur. Et ce n'est qu'à une période relativement moderne, et dans certaines parties seulement de l'Église chrétienne, que cette belle et vivifiante vérité a été perdue de vue. L'Église grecque ne l'a jamais abandonnée; l'Église catholique ne l'a jamais perdue. L'affirmation des saints de ces anciennes religions porte témoignage de la continuité des rapports entre le Chrétien et le Christ. On la trouve aussi dans quelques-unes des plus extrêmes communautés protestantes, qui portent un témoignage vivant à la réalité de la communion personnelle. Non dans les livres et les temples seulement, mais au cœur même de la vie humaine, visible parfois même à la vue physique, resplendissante dans la vision du saint, éloquente dans le ravissement du prophète, cette vérité n'a jamais entièrement disparu du Christianisme. Elle le pénètre plus fortement chaque

année, avec une vitalité accrue, avec plus de force et de réalité ; elle reparaît parce que le Christ au sein de l'Église, voyant que l'oubli s'appesantissait sur l'esprit moderne, a récemment saisi le fouet de cordes au lieu de la voix d'amour. Parce que la voix d'amour n'était point écoutée, Il s'est servi du fouet de ce qu'on a appelé la Haute critique pour détacher les hommes des livres et les amener au Maître vivant de la foi chrétienne. Quand vous avez bâti la maison de votre foi sur des livres et des manuscrits, sur des conciles et des traditions, vous avez bâti sur le sable ; la tempête est venue, la tempête de la critique, de l'étude, de l'exégèse ; et voici que la maison de votre foi a été ébranlée, parce qu'elle était fondée sur le sable. Mais édifiez la maison de votre foi sur le roc de l'expérience humaine, l'unique rocher où se fonde toute Église véritable, l'expérience personnelle du contact de l'homme humain sur terre avec l'Homme divin au ciel, à côté et autour de lui, et vous édifiez sur un roc que rien ne peut ébranler ni détruire, et elle vous abritera, quand bien même les tempêtes feraient rage au dehors. Ainsi, comme jadis dans le temple, le Maître a saisi son fouet afin que les hommes apprissent l'enseignement qu'ils

n'avaient pas voulu accepter des paroles tendres de l'ami. C'est l'ennemi qui a été l'instrument, l'adversaire acharné : il a aiguisé ses armes ; il a taillé en pièces beaucoup d'antiques manuscrits ; avec ce résultat que l'Église chrétienne a été rejetée sur le Christ lui-même, non plus vaguement aperçu au travers de l'histoire, mais en vivante réalité devant les yeux du cœur, et qu'Il infuse au Christianisme une vie nouvelle. La certitude mystique reviendra, et les interprétations littérales se dissiperont. Et quand cela sera accompli, alors le Christianisme aura retrouvé sa jeunesse et sa force et connaîtra que le Maître est vivant au sein de son Église, qu'Il est encore, aujourd'hui comme autrefois, le Maître de la vie et de la mort.

Et vous trouvez que par un instinct très sûr, les plus fervents chrétiens s'attachent fortement à l'humanité de Jésus, et c'est là la valeur du Maître pour nous, lorsque dans nos cœurs est écrite la vérité de Son existence. S'il n'y avait que des hommes tels que nous, et Dieu, l'abîme serait trop profond, la différence trop écrasante, rien ne pourrait nous encourager à croire que la Divinité est en nous. Nous semblons si mesquins, si peu sensés, si puérils, que nous osons à peine croire parfois qu'en

toute vérité nous sommes Dieu. Cela nous semble impossible, dans notre vie moderne, avec toutes les folies où nous nous dépensons, avec toutes ces ambitions et ces terreurs vaines dont nous nous amusons ou nous effrayons. Notre petite vie moderne paraît si insignifiante et si vulgaire que nous osons à peine nous croire divins. Nous parlons des vieux temps héroïques, et nous pensons que si nous y avions vécu, nous aurions été héroïques aussi, comme ces héros, ces martyrs et ces saints d'autrefois. Mais en vérité l'humanité est tout aussi divine aujourd'hui qu'elle a pu l'être à aucun moment du passé. Si le divin se manifestait en nous comme il le fit chez ces grands êtres d'autrefois, nous serions héroïques comme ils le furent ; la différence ne vient pas des circonstances, elle réside dans ce que le Dieu en nous est à un âge de plus grande jeunesse que chez Eux, en qui il était parvenu à la stature de l'humanité divine. Et quand nous pensons aux Maîtres et comprenons qu'Ils existent en ce moment ; ou plus encore, peut-être, lorsqu'en quelque instant heureux, nous pouvons entrevoir ces Hommes divins, ou sentir Leur présence plus pénétrante que celle d'un ami humain, ah ! c'est alors que l'inspiration qui

émane d'Eux comme d'une source intarissable, encourage et stimule la vie intérieure. Car nous comprenons qu'il n'est pas si loin dans le passé, le moment où Ils étaient ce que nous sommes, plongés dans les trivialités de la terre et qu'Ils se sont élevés au-dessus d'elles par l'épanouissement du Dieu intérieur. Ce qu'Ils ont fait, vous et moi pouvons le faire aussi. Ils sont une inspiration constante et un incessant encouragement pour l'humanité. Ils sont des hommes, et ne sont Dieu qu'autant que nous le sommes aussi ; la seule différence est qu'en Eux, Dieu est plus manifesté qu'en nous. Eux aussi en leur temps furent faibles et irréfléchis. Eux aussi usèrent d'efforts et de lutte comme nous en usons aujourd'hui ; tout comme nous Ils connurent l'erreur; et Ils triomphèrent de tout, la force en Eux s'ajoutant à la force; la sagesse, la puissance et l'amour devenant de plus en plus divins. Ce qu'Ils ont fait, vous et moi pouvons le faire. Car Ils ne sont que les prémices de l'humanité, la promesse de la moisson, et non des créatures étranges, miraculeuses et lointaines. Le Chrétien s'attache à l'humanité du Christ parce que, comme « Il a souffert, a été tenté, Il est capable de secourir ceux qui sont dans la tentation ». Et c'est un sûr instinct,

une sage certitude, car c'est en entrant en contact avec de tels médiateurs entre l'humanité et Dieu, que vous et moi finirons par devenir divins. En Lui la divine semence de l'Esprit s'est épanouie en fleur et en fruit. Et vous le croyez grâce à la promesse de ce passé, qui a prouvé que de telles fleurs sortent de telles semences, grâce à tout ce qui est derrière vous et fait de votre foi une foi raisonnable. Quand vous plantez cette chose infime, à peine plus grosse qu'une tête d'épingle, et la cachez dans les ténèbres du sol, hors de la vue, vous avez une foi vivante que de cette semence sortira la fleur parfaite. Ayez la même foi pour la semence de divinité qui est plantée en vous, bien qu'elle soit plantée dans les ténèbres de votre cœur. Et même si la première petite pousse n'a pas encore surgi des ténèbres du sol qui l'enferme, la graine n'en est pas moins là : elle va croître et mûrir et triompher en la perfection du fruit. Il n'en peut être autrement. Il n'est point d'échecs pour le divin Cultivateur, point de graine qui ne soit vivante quand Sa main la confie au sol. Et près de nous, se tiennent à jamais les Maîtres, la vivante réalisation de ce que l'homme peut devenir, de ce qu'il deviendra certainement au cours des siècles. Ils

sont la preuve de ce que vous et moi deviendrons, les parfaits exemplaires des statues dont le marbre de notre humanité montre la grossière ébauche. Tel est le rôle des Maîtres à l'égard des hommes ; c'est une partie de leur tâche de nous aider à devenir ce qu'Ils sont, d'activer la croissance en nous de chaque petite pousse de vie spirituelle, d'affermir en nous chaque lutte et chaque effort vers la lumière. Leur tâche glorieuse est, non seulement d'édifier de nombreuses religions, mais d'y vivre, et de verser la vie spirituelle dans le cœur de tous ceux qui en franchissent le portail. C'est là leur œuvre splendide ; et si la Théosophie a beaucoup fait dans toutes les religions du monde pour les rendre plus réelles au cœur de leurs fidèles ; leur donner une vitalité, une force, une impulsion nouvelles, c'est seulement parce qu'elle est le plus récent effort des Maîtres de Sagesse et ainsi le meilleur canal pour l'afflux de la vie dans toutes les religions du monde. Elle n'est que le plus récent de ces efforts. Toutes les religions sont nées d'un effort semblable, et la seule différence entre le dernier et les précédents est qu'au lieu que chacun avait été l'origine d'une religion autour de laquelle avait été élevée une muraille, en sorte qu'à

l'intérieur étaient les croyants, et des incrédules au dehors ; autour de ce dernier afflux spirituel, nulle muraille ne s'élèvera, mais les eaux s'épandront partout, sans digues, sans exception. Telle est l'originalité du message qu'apporte la Théosophie. Elle appartient également à tous. Elle est vôtre, à vous qui peut-être ne la reconnaissez pas comme telle, aussi bien qu'à ceux qui l'acceptent. Elle est vivante parce qu'elle vit dans toutes les religions ; elle est vraie sans rien plus parce qu'elle vient des mêmes Maîtres de l'éternelle Sagesse ; elle appartient à tous sans distinction, à toute religion qui voudra accepter tel ou tel fragment de la vérité qu'à nouveau elle proclame. Par le monde entier court le joyeux message. Il n'est pas une religion actuellement vivante parmi les fidèles de laquelle la Théosophie ne se propage sans en faire de meilleurs membres de leur religion. Nombreux sont ceux, en Orient comme en Occident, qui s'étaient éloignés de la religion de leur enfance, parce que l'élément mystique en avait disparu, parce que l'interprétation littérale des doctrines était véritablement la lettre qui tue, tandis que l'esprit qui est la vie semblait l'avoir abandonnée. Nombreux sont ceux, en Orient et en Occident, qui

sont revenus joyeux à la religion de leur enfance, reconnaissant qu'elle n'est qu'une expression de l'unique et divine Sagesse, et que les Maîtres de cette Sagesse vivent et marchent parmi nous.

Il est possible que le monde devienne plus spiritualisé, si l'Esprit une fois de plus triomphe de la matière, après avoir traversé une phase d'obscuration nécessaire à l'intellect qui devait se développer entièrement et connaître ses pouvoirs et ses limitations; il est possible qu'en des jours à venir, quand le monde sera plus spiritualisé qu'il ne l'est aujourd'hui, car il avance sur l'arc ascendant de l'évolution, ces Maîtres vivants des religions du monde reviennent parmi nous, visibles comme aux premiers jours. Ce n'est pas Eux qui demeurent dans le silence. C'est nous qui Les y maintenons, et vivons de telle sorte que leur présence serait un danger, au lieu d'un encouragement et d'une inspiration. Chacun d'entre vous, quelle que soit sa religion, Chrétien, Hindou, Bouddhiste, Théosophe, qu'importe ; chacun d'entre vous, s'il fait du Maître de sa religion une réalité vivante, une partie de sa vie, plus intime qu'ami ou frère, hâte ce jour de joie où le monde sera prêt à recevoir ouvertement les

Maîtres, pour qu'Ils marchent, visibles encore au sein de l'humanité. Ouvrez, pour qu'il en soit ainsi, votre cœur à tous les souffles de vérité. Ouvrez, pour qu'il en soit ainsi, vos yeux à tous les rayons de l'unique, éternel Soleil. Dans le passé, le monde ne voulut pas recevoir les Maîtres. Il mit à mort le Christ ; il exila les prophètes. Et jusqu'à ce que dans nos cœurs s'éveille l'amour du Maître, jusqu'à ce qu'avec une ardeur passionnée, avec une insistance continuelle, nous assurions à ces Hommes divins une bienvenue certaine sans laquelle Ils ne peuvent pas venir, il faudra qu'Ils demeurent cachés. Mais lorsque montera de tous les cœurs un hymne puissant de consécration et d'appel, alors Ils viendront à la masse, comme Ils sont venus à l'élite, et laisseront à tous les yeux resplendir leur humanité, comme a toujours brillé sur terre la gloire de leur divinité.

THÉOSOPHIE ET SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

Je veux vous exposer avec clarté et précision ce qu'est la Théosophie et quelle fonction est celle de la Société Théosophique. Nous rencontrons en effet, surtout à l'égard de la Société Théosophique, de graves incompréhensions ; on ne se rend pas compte du but de son existence, de l'œuvre qu'elle est destinée à accomplir. On la regarde généralement comme l'expression d'une religion nouvelle, comme si ses membres, en devenant Théosophes, devaient cesser d'appartenir à la communauté religieuse à laquelle ils étaient attachés. Ainsi apparaît une erreur fâcheuse, et bien des personnes en viennent à s'imaginer qu'elle est hostile à la religion qu'elles professent. Or la Théosophie, considérée au point de vue historique ou pratique, appartient à toutes les religions du monde, et toute religion peut également la

proclamer sienne, et affirmer avec le même droit que la Théosophie existe dans son sein. Car la Théosophie, ainsi que son nom l'indique, la Sagesse Divine, la Sagesse de Dieu, ne saurait visiblement être accaparée par aucun groupe d'hommes, par aucune Société, non pas même par la plus grande des religions du monde. Elle est propriété commune, aussi librement dispensée à tous que le soleil et l'air. Nul ne peut prétendre à la posséder, si ce n'est en vertu de son humanité même ; nul ne peut en dénier la possession à son frère, sauf au péril d'anéantir ses propres droits à la posséder. Or le sens de ce terme, historiquement et pratiquement : Sagesse Divine, est des plus clairement définis ; il affirme la possibilité d'une connaissance de Dieu. C'est là le point que l'étudiant doit retenir ; une connaissance de Dieu, non la croyance, la foi en Lui, non quelque notion vague seulement à Son sujet, mais la *connaissance* de Dieu, est possible à l'homme. Telle est l'affirmation de la Théosophie, tel est son sens fondamental et son essence.

Et nous voyons en effet, si nous remontons le cours de l'histoire, que cette affirmation a été proclamée par toutes les grandes religions humaines. Elles disent toutes que l'homme peut

connaître, et non pas seulement que l'homme peut croire. Seules les religions modernes, en des temps voisins de nous, ont laissé la connaissance passer à l'arrière-plan, et la croyance, la foi, s'étaler au premier plan dans l'esprit du croyant. Repassez, aussi loin que vous voudrez, l'histoire du passé, vous pourrez constater que les religions les plus anciennes affirment cette possibilité d'une telle connaissance. Dans l'Inde, par exemple, avec son antique civilisation, vous trouvez que l'idée centrale même de l'Hindouisme est cette connaissance suprême, la connaissance de Dieu. Comme je le disais l'autre jour à propos de cette antique religion orientale, toute connaissance y est considérée, à un degré plus ou moins élevé, comme la connaissance de Dieu ; il ne s'y trouve point de distinction, vous le savez, entre le sacré et le profane. Cette distinction est moderne, elle était ignorée du monde antique. Mais on y établissait une division dans la connaissance entre la science supérieure et la science inférieure ; et la science inférieure, qu'on nommait la « science divine inférieure » n'était autre que ce que vous appelez aujourd'hui la science, l'étude du monde externe. Mais elle comprenait aussi ce que nous nommons littérature, art,

sciences techniques, tout ce que le cerveau humain est capable d'étudier et les doigts humains d'accomplir, tout cela, en une vaste généralisation, avait nom « Sagesse Divine », mais c'était la sagesse divine inférieure, la science inférieure de Dieu. A côté ou plutôt au-dessus d'elle, venait la science suprême, la sagesse supérieure au delà de laquelle n'était possible aucune connaissance, et qui couronnait l'ensemble. Or cette connaissance suprême était définie « la connaissance de Celui par qui toutes choses sont connues », c'est-à-dire la Divinité. C'était là la connaissance suprême, par excellence, la Science Divine, et cette antique conception hindoue est exactement celle que traduit le mot Théosophie.

D'autre part, les étudiants de l'antiquité classique se rappelleront l'existence chez les Grecs et les chrétiens primitifs de ce qu'on nommait la Gnose, la Science, et ici l'article défini précisait de quelle Science ou Sagesse il s'agissait surtout. Vous trouvez aussi chez les Néo-Platoniciens ce même terme « la Gnose », avec la même acception, définie aussi « la connaissance de Dieu » ; chez eux le Gnostique était « celui qui connaît Dieu ». De même aussi parmi les premiers Chrétiens. Interrogez, par exem-

ple, Origène. Il emploie le même terme dans le même sens ; après avoir déclaré que l'Église a un remède pour le pécheur, et que le Christ est le Bon médecin qui guérit les maladies des hommes, il affirme enfin que l'Église a aussi la Gnose pour les Sages, qu'on ne peut édifier une Église avec des pécheurs seulement ; il faut l'édifier avec des Gnostiques. Car ils sont les hommes qui savent, ils ont le pouvoir d'aider et d'instruire ; et il ne saurait y avoir remède pour les malades, soutien pour les faibles, si la religion ne renfermait pas de Gnostiques. Origène accorde ainsi une énorme importance au Gnostique, et consacre à le définir de nombreuses pages : il décrit ce qu'il est, ce qu'il pense, ce qu'il fait ; dans l'esprit de cet éminent Père de l'Église, le Gnostique était la force de l'Église, le soutien, le défenseur de la foi. Et de même, si vous descendez le cours des siècles dans l'ère chrétienne, vous trouverez parfois le terme « Gnostique », mais plus fréquemment le mot Théosophe et Théosophie ; ce terme fut mis en usage dans l'école néoplatonicienne, et, par consentement général, servit à désigner ceux qui prétendent possible cette connaissance, ou même prétendent la posséder. On trouve un passage à cet égard

dans cet évangile du mysticisme, l'Évangile selon saint Jean, où l'on fait prononcer au Christ ces paroles : « la connaissance de Dieu est la vie éternelle » ; non la foi, non le concept, mais la connaissance, proclamant ainsi une fois encore la possibilité de cette Gnose. Vous trouverez la même idée encore dans la tradition de la Science ou Philosophie hermétique, venue en partie de la Grèce et en partie de l'Égypte. Le philosophe hermétique prétendait, lui aussi, connaître ; il affirmait que dans l'homme, au-dessus de la raison, au-dessus de l'intellect, résidait cette divine faculté de la connaissance. Et dans tous les passages des penseurs ou des docteurs, où vous trouvez mention de la « foi », comme dans ce passage de l'Épître aux Hébreux où elle est définie : « l'évidence des choses qu'on ne voit pas », la même idée se trouve impliquée, et la Foi, la véritable Foi n'est que l'intense conviction émanée de l'être spirituel intime, le Soi, l'Esprit, qui rend témoignage à l'intelligence et aux sens, que Dieu existe véritablement. Cette conviction est sentie avec tant de force en Orient que nul ne songe à mettre en discussion l'existence de Dieu ; on y affirme que cette existence ne saurait être démontrée au moyen d'argu-

ments. « Ce n'est point par l'argumentation, y est-il dit, ni par le raisonnement, ni par la pensée, que le Soi Suprême peut être connu.» Son unique preuve est dans la « conviction de l'Esprit, dans le Soi ». Ainsi la Théosophie, vous le voyez, répète cette affirmation constante que l'homme peut connaître Dieu.

Après cette affirmation, il en vient une autre, secondaire, qu'implique vraiment la première, et ce fait que l'homme est par nature identique à la Divinité, l'affirmation que toutes choses dans l'univers, visibles et invisibles, subtiles et grossières, peuvent être connues. C'est là, pour ainsi dire, une affirmation secondaire, corollaire de la première, car il est clair que si l'homme possède en lui la faculté de connaître Dieu comme tel, toute manifestation de ce Dieu peut être connue par cette faculté qui perçoit l'identité de l'Esprit humain avec l'Esprit Suprême répandu dans tout l'univers. C'est pourquoi dans les dictionnaires et les encyclopédies, vous verrez parfois la Théosophie définie : la notion que Dieu, les anges et les esprits peuvent entrer en communication directe avec les hommes; ou quelquefois sous la forme contraire : l'homme peut entrer en communication avec les esprits, les anges, ou même

avec Dieu Lui-même ; et bien que cette définition ne soit pas la meilleure à laquelle on puisse s'arrêter, elle contient cependant une vérité, car elle exprime le résultat de la connaissance de Dieu, sa conséquence inévitable et sa manifestation. L'homme qui connaît Dieu, et qui connaît toutes choses en Lui, est capable évidemment de communiquer avec une forme quelconque de la vie, d'entrer en relation avec quoi que ce soit, dans cet univers dont l'unique Vie est Dieu.

Dans nos temps modernes, parmi les personnes à l'esprit scientifique, la proposition qui est le contraire de celle-ci fut un moment populaire, et très largement acceptée, non gnostique, mais agnostique, sans la Gnose. C'est la position adoptée par Huxley et de nombreux penseurs contemporains de la même école. Il choisit cette désignation, à cause de son sens précis ; il avait l'esprit bien trop scientifique pour procéder par négation brutale, et pour parler positivement de ce dont il ne savait rien ; aussi, au lieu d'affirmer qu'il n'existe rien au-delà de l'homme et de sa raison, et de ses sens, il adopta cette position que l'homme est dans l'impossibilité de connaître ce qui pourrait exister ; que ses seuls instruments de connais-

sance sont les sens pour l'univers matériel, la raison pour le monde de la pensée. L'homme, par sa raison peut ambitionner toute conquête dans le royaume de la pensée, peut accroître la puissance de son intelligence et retenir dans son domaine tout ce que l'intelligence peut saisir à son degré maximum de croissance. Cette voie magnifique du progrès, Huxley, et d'autres comme lui, la proposèrent à l'humanité, comme la route sur laquelle elle peut espérer avancer, avec la certitude du succès final. Mais en dehors de cela, au-delà de la raison dans le monde de la pensée, et des sens dans l'univers matériel, Huxley et ses partisans déclarèrent que l'homme est incapable de connaissance; d'où le terme « Agnostique », sans la Gnose, sans la possibilité de plonger au plus profond de l'Océan de l'Être, puisque l'intellect ne possède aucune sonde qui lui soit appropriée. Tel est l'homme, pour la science de cette époque. En dépit des espoirs et des efforts de l'homme, vient s'inscrire à l'entrée de l'univers spirituel le mot : Inconnaissable. Jamais l'homme ne pourrait espérer y pénétrer, ses facultés se voient refuser l'espoir de s'y élever ; car si vous définissez l'homme un être qui raisonne, vous en avez donné la plus

haute définition compatible avec la science et toute la nature spirituelle sera désormais marquée : « Imagination, rêve, chimère. »

Et cependant, l'histoire humaine fournit abondamment la preuve que l'homme est plus qu'une intelligence, comme elle montre l'intellect plus grand que les sens. Tout homme d'État sait qu'il lui faut compter avec ce qu'on appelle parfois « l'instinct religieux » de l'homme, et qu'en dépit des froids raisonnements des philosophes et du sévère langage de la science, il bouillonne en l'homme une force qui refuse d'accepter l'agnosticisme de l'intelligence, comme elle refuse d'accepter le positivisme des sens ; aucun conducteur d'hommes, aucun chef d'État ne peut négliger ce fait. Il est quelque chose en l'homme qui surgit avec une irrésistible puissance et balaie dans son effort toutes les barrières que l'intelligence ou les sens s'efforcent d'opposer à son cours : l'instinct religieux. Et ce seul mot, ce seul terme suffit à relier cette portion de la nature humaine à une portion correspondante de la nature universelle, qui porte témoignage en tous temps, en tous lieux qu'à tout instinct de la créature vivante, il est quelque réponse dans la nature externe. Il n'est aucun instinct

connu dans la plante, l'animal ou l'homme auquel la nature ne réponde pas. La nature, qui a tissé la demande dans la contexture même de la créature, apporte toujours l'offre en face de la demande; et il serait étrange en vérité, et presque incroyable, que l'instinct le plus profond de la plus haute création de la nature dans le monde physique, que cet indéracinable instinct, cette recherche de Dieu et cette soif du Divin, fût le seul, l'unique instinct au monde pour lequel il n'y eût aucune réponse dans les profondeurs et les espaces qui nous entourent. Mais il n'en est pas ainsi. Cet argument trouve une force et un appui dans l'appel à l'expérience. Vous ne pouvez pas, en traitant de l'expérience humaine et du témoignage de la conscience humaine, récuser entièrement comme étranger à la cause, le constant témoignage qu'apportent toutes les religions à l'existence de la nature spirituelle dans l'homme. La conscience spirituelle se démontre tout aussi fortement que la conscience intellectuelle ou sensorielle, par l'expérience individuelle, identique dans toutes les religions et dans tous les siècles où l'humanité a connu la vie, la pensée, la joie et la souffrance. La nature religieuse ou spirituelle, est la plus forte en

l'homme, non la plus faible ; elle brise les barrières de l'intellect, elle impose silence aux exigences impérieuses des sens ; elle transforme la vie entière comme par un miracle, et tourne la face de l'homme dans la voie opposée à celle où il avait marché toute sa vie. Vous pouvez considérer les faits de conversions, ou les témoignages des saints, des prophètes, des voyants ; tous parlent avec cette voix d'autorité devant laquelle l'humanité, d'instinct, s'incline, et c'était bien la marque de l'homme spirituel qu'on donnait de Jésus, le Prophète, lorsqu'on disait : « Il enseigne d'autorité, et non comme les Scribes ». Lorsque l'homme spirituel parle, son appel s'adresse à ce qu'il y a de plus haut, de plus profond dans ses auditeurs ; la réponse qui surgit est de celles qui ne permettent aucun démenti et ne tolèrent aucun doute. Elle montre immédiatement sa nature royale : quand l'Esprit a parlé, l'intellect se soumet à l'obéissance, et les sens s'asservissent.

Or, la Théosophie, quand elle déclare que ce principe de la nature humaine peut connaître Dieu, base cette affirmation sur une identité de nature entre Dieu et l'homme. Nous ne pouvons connaître, c'est notre constante

expérience, que ce dont nous partageons la nature, et rien autre. Ce n'est que lorsque vous vous êtes approprié quelque chose du monde externe, que vous pouvez en connaître les objets correspondants. Vous pouvez voir, parce que votre œil contient l'éther dont les ondes sont la lumière ; vous pouvez entendre, parce que votre oreille renferme l'éther et l'air dont les vibrations constituent les sons, et ainsi de suite. Des myriades de choses existent hors de vous, et vous n'en avez pas conscience, parce que vous n'avez pas encore approprié à votre usage ce qui leur correspond dans la nature. Vous pouvez connaître Dieu pour la même raison que vous pouvez connaître au moyen de la vue ou de l'ouïe, parce que vous êtes une parcelle de Dieu ; vous pouvez Le connaître, parce que vous avez part à Sa nature. « Nous avons part à la Nature Divine », dit le Maître Chrétien ; « Tu es Cela », dit l'Hindou. Le Sufi affirme que par l'amour, l'homme et Dieu ne font qu'un, et se connaissent. Et toutes les religions du monde proclament sous des formes diverses la même vérité splendide de la Divinité de l'homme. C'est sur cette base que la Théosophie fonde son affirmation que la connaissance de Dieu est possible à l'homme ;

c'est là le fondement de la Théosophie, l'essence de son message.

La valeur de ce message, au moment où il fut à nouveau proclamé au monde, est qu'il opposait une affirmation à une négation. Lorsque la Science criait « Agnosticisme », la Théosophie poussa le cri de « Gnosticisme. » Les deux écoles naquirent au même instant dans notre monde moderne, et la proclamation nouvelle de la Théosophie, la possibilité de la connaissance suprême, était la réponse des mondes invisibles à la nescience de la Science. Elle vint au meilleur moment, elle revêtit la meilleure forme, comme nous le verrons dans un instant; mais le plus important est qu'elle apparut au moment même où la Science croyait triompher dans sa nescience. Donc cette réaffirmation de la plus ancienne de toutes les vérités, fut le message qu'apportait la Théosophie au monde moderne. Et voyez combien le monde a changé depuis lors! Il est à peine besoin aujourd'hui de renouveler cette affirmation, si universellement elle est acceptée. Il est presque difficile de se reporter à l'année 1875, et de se rendre compte des pensées et des sentiments d'alors. Je m'en souviens parce que je m'y trouvais, et les plus âgés d'entre vous s'en

souviennent également. Mais les plus jeunes parmi vous, qui ont commencé à penser et à sentir en des temps plus récents, alors que cette pensée s'était déjà répandue, apprécieront malaisément le changement survenu dans l'atmosphère intellectuelle depuis trente-deux ans. C'est un tel lieu commun aujourd'hui qu'il est devenu inutile de le mentionner. Si vous dites aujourd'hui : « La connaissance de Dieu est possible à l'homme », la réponse sera certainement : « C'est évident ». Il y a trente-deux ans elle aurait été : « Cela est impossible ». Et vous pouvez constater cela partout, dans le monde entier, et non pas seulement parmi ceux qui se retiennent en aveugles à une foi aveugle, s'y accrochent désespérément comme au seul radeau qui leur reste pour échapper à la submersion du matérialisme. Cela est maintenant reconnu partout; la littérature en est remplie; et c'est un fait significatif que, il y a quelques mois, le *Hibbert Journal*, l'important organe des conceptions avancées du jour, qui publie la pensée d'archevêques, d'évêques et des membres les plus savants du clergé; il est significatif que ce journal ait attiré l'attention de ses lecteurs sur « la valeur de l'idée de Dieu dans l'Hin-

douïsme ». La seule valeur de cette notion pour l'homme est celle-ci : l'homme est Dieu et par conséquent peut connaître Dieu ; et l'auteur indiquait que c'est là le seul fondement sur lequel, en nos temps modernes, on peut élever pour la nature spirituelle de l'homme un édifice inébranlable. C'est la religion de l'avenir, la religion du Soi Divin, la religion commune, la religion universelle, et toutes les religions actuellement existantes seront reconnues comme des branches, des sectes de cette seule et même puissante religion, universelle et suprême. De même qu'il existe aujourd'hui dans le Christianisme de nombreuses églises et sectes, et de nombreuses sectes et écoles dans l'Hindouïsme, de même qu'on voit dans chacune des autres religions du monde des divisions entre les croyants, ainsi en sera-t-il très probablement vers la fin du siècle, des religions elles-mêmes. Il n'y aura qu'une seule religion, la connaissance de Dieu, et toutes les religions, comme autant de sectes, se rangeront sous ce nom unique et universel.

Et naturellement alors, de cette science jailliront nécessairement un grand nombre d'autres sciences adventices, dont la littérature Théosophique parle si abondamment ;

d'autres mondes, au delà du monde physique, matériels cependant, bien que leur matière soit d'un ordre plus subtil et délicat; tout ce qui concerne les plans astral, mental, bouddhique, etc., toutes ces sciences prendront leur place naturellement, comme des branches de l'unique science suprême. Pourquoi? demanderez-vous sans doute. Si vous êtes réellement divins, si votre Soi est le même Soi dont les mondes sont une expression partielle, alors il n'est pas malaisé de voir que ce Soi en vous, à mesure qu'il épanouira ses énergies divines, et façonnera la matière qu'il s'est appropriée dans le but d'entrer en contact avec les différentes parties de l'univers, trouvera la possibilité de connaître toute chose matérielle dans l'univers, tout comme vous connaissez les choses du plan physique au moyen de votre corps physique. La loi est la même; votre instrument de connaissance n'est pas seulement un corps; il est aussi le lien qui vous unit au monde physique; mais le « Connaisseur » en vous est ce qui vous rend capables de connaître, le pouvoir de perception qui appartient à la conscience et non au corps. Quand la conscience disparaît, tous les organes de la conscience subsistent, aussi parfaits qu'auparavant, mais

le Connaisseur s'en est retiré, et la connaissance disparaît avec lui; aussi, soit dans la syncope, le sommeil ou la mort, le parfait instrument qu'est le corps physique devient inutile quand la main de l'ouvrier l'abandonne. Le corps n'est que son outil, par le moyen duquel il entre en contact avec les choses dans un univers extérieur à lui; dès l'instant où il l'abandonne, ce n'est plus qu'une masse matérielle, vouée à la désorganisation et à la destruction. Mais de même qu'il possède ce corps pour connaître ici-bas, il possède d'autres corps pour connaître ailleurs, et dans chaque monde il peut connaître, lui qui est le « Connaisseur », puisque chaque monde est fait d'objets de connaissance, qu'il peut percevoir, étudier et comprendre.

Le monde dans lequel vous entrerez quand vous franchirez les portes de la mort, vous entoure ici-même à chaque instant de votre vie, et si vous ne le connaissez pas, c'est seulement parce que l'instrument de connaissance que vous y possédez n'est pas encore parfaitement développé, prêt à être manié. Le monde céleste dans lequel vous passerez à votre sortie de ce monde intermédiaire qui suit le nôtre, il est autour de vous, lui aussi, en ce mo-

ment, et votre ignorance de son existence résulte seulement de l'imperfection de l'instrument de connaissance que vous y possédez. Il en va de même de mondes plus élevés encore ; il est possible de les connaître parce que le Connaisseur est à la fois vous-même et Dieu, et que vous pouvez créer vos instruments de connaissance selon votre sagesse et votre volonté.

C'est pourquoi la Théosophie embrasse dans son entier ce vaste champ de connaissance ; ce vaste ensemble qui vous appartient entièrement ; vous pouvez le posséder à votre gré. La Théosophie doit donc être pour vous une proclamation de votre propre Divinité, avec toutes les conséquences qu'elle suppose. Toute la connaissance qui peut y être recueillie ; toutes les investigations qui peuvent y être entreprises en font également partie. La raison pour laquelle toutes les religions du monde ont le même enseignement, lorsqu'on a débarrassé l'essence de leur enseignement du cadre qui l'enferme, c'est que toutes apportent des fragments de cette connaissance des autres mondes, plus réels que celui où vous habitez. Elles enseignent toutes les mêmes vérités fon-omentales, les mêmes grands principes mo-

raux, les mêmes doctrines religieuses, et les mêmes méthodes pour entrer en contact avec les autres mondes. Les Sacrements ne sont pas possession exclusive du Christianisme, comme les Chrétiens parfois l'imaginent; chaque religion a ses sacrements, plus ou moins nombreux, mais partout présents. Qu'est-ce en effet qu'un sacrement? C'est la représentation terrestre, physique, d'une correspondance réelle dans la nature ou, dans les termes du catéchisme de l'Église Anglicane : « Un signe extérieur et visible d'une grâce intérieure et spirituelle ». La définition est exacte. Un sacrement comprend l'intérieur et l'extérieur et vous ne pouvez en supprimer l'un ni l'autre aspect. L'aspect extérieur existe parallèlement à l'aspect intérieur, il en est une corrélation, et constitue un moyen réel d'entrer en contact avec le supérieur, bien loin d'être seulement un symbole, comme d'aucuns l'ont dit. Les grandes Églises et Religions du passé ont toujours affirmé, et avec raison, cette réalité du sacrement. Dans nos temps modernes seulement, et chez un nombre comparativement restreint de Chrétiens, le sacrement s'est réduit à un symbole et n'est plus le canal d'une force vivante et divine. C'est une perte sérieuse pour

l'homme qui prive sa religion de l'idée essentielle du sacrement; car le sacrement est un lien entre le spirituel et le physique, le canal par le moyen duquel le spirituel se déverse dans le véhicule physique. Telle est la valeur que toutes les religions reconnaissent au sacrement, elles confessent sa réalité, l'inappréciable service qu'il rend à l'humanité. Il en est ainsi de bien des choses dans les cérémonies et dans les rites, qui sont aussi communs à toutes les religions; de l'emploi par exemple de la musique, qui réalise l'accord harmonique des divers corps du fidèle, afin que la force spirituelle puisse se communiquer au travers d'eux et par eux. De même qu'un orchestre doit accorder tous ses instruments sur une note unique, aussi faut-il accorder vos divers corps afin qu'en harmonie ils puissent permettre à la force spirituelle de descendre du plan supérieur au plan inférieur. C'est véritablement un accord, la création de vibrations harmonieuses; et la différence qui sépare les vibrations harmonieuses des vibrations discordantes, à ce point de vue, est la suivante : lorsque tous les corps vibrent ensemble, toutes leurs particules, et les espaces où elles vibrent entrent en correspondance ; vous avez des par-

ticules solides, puis des espaces libres, puis d'autres particules qui se correspondent dans tous les corps ; au contraire, dans les conditions normales, les corps ne s'accordent pas ainsi; les espaces de l'un succèdent aux particules de l'autre, et vous avez un obstacle. Lorsqu'on utilise certains sons, ces sons mystiques que l'Hindouïsme appelle mantras, leur effet est de faire passer les corps, de ce dernier état au premier, et les forces extérieures peuvent pénétrer dans l'homme, et les forces intérieures s'échapper vers les autres hommes. De là leur importance. Il vous est possible de produire mécaniquement un résultat qui ne peut être autrement produit que par un prodigieux effort de la volonté; or l'homme qui sait ne dépense jamais plus de force qu'il n'est nécessaire pour obtenir ce qu'il désire, et l'Occultiste, qui est un sage sur bien des plans, suit toujours la voie la plus facile pour atteindre son but. C'est là la raison de l'usage de la musique ou des mantras, dans toutes les religions. Pythagore se servait de la musique pour préparer ses disciples à recevoir ses enseignements. L'Église grecque et l'Église catholique emploient des formes spéciales de musique en vue d'un effet précis sur les fidè-

les qui l'entendent. Vous savez bien tous qu'il est telles sortes de musique qui ont sur vous ce remarquable effet d'élever votre âme plus haut que vous ne pourriez vous élever vous-mêmes sans aide. Même les chants de certaines communautés chrétiennes illettrées ont un effet certain, et les élèvent à un niveau supérieur, bien que possédant peu de la véritable vertu du mantra. La Théosophie envisage toutes ces choses scientifiquement ; elle constitue une vaste science, dont tous les élements dérivent de cette affirmation primordiale : l'homme peut connaître Dieu.

Or il est clair qu'en tout ceci il n'est rien qu'un homme d'une religion quelconque ne puisse admettre et étudier. Je n'entends pas qu'il acceptera tout ce qu'un Théosophe pourra dire ; je veux dire que cette connaissance est de celles qu'il est sage d'étudier, et de s'approprier pour autant qu'elle se recommande à notre raison et à notre intuition. Etudier c'est là tout ce dont l'homme ait besoin. Toute cette connaissance vous est librement offerte ; vous pouvez la prendre si vous le désirez. La Société Théosophique, qui la répand largement partout ne prétend sur elle à aucun droit de possession ; elle la dispense à tous également. Les li-

vres où cette science est en grande partie exposée sont aussi accessibles aux non-théosophes qu'aux théosophes. Les résultats des recherches théosophiques sont librement publiés, à la portée de tous ceux qui désirent en prendre connaissance. Tout ce qui peut être tenté l'a été par la Société Théosophique pour que tout cela soit propriété commune ; et rien ne saurait donner au vrai Théosophe plus de joie que de voir les doctrines théosophiques apparaître sous une autre forme et sous un autre nom, et aller toucher ceux qu'aurait effrayés peut-être, le nom de Théosophie. Aussi, lorsque nous voyons un membre du clergé prêcher à sa congrégation, comme étant chrétien, l'enseignement théosophique, nous disons : « Vous voyez, notre effort porte ses fruits » ; et quand nous voyons un homme qui ne s'intitule pas théosophe apporter quelqu'une de ces vérités au monde, nous nous réjouissons, parce que nous voyons que notre œuvre s'accomplit. Nous n'avons nul désir d'en accaparer le mérite, ni même de le revendiquer; il appartient à tout homme qui sait le voir tout autant qu'au théosophe lui-même. Car la possession de la vérité revient de droit à qui sait la voir, il n'est pas de partialité dans le monde de l'intelligence ou de

l'Esprit. Le seul critère de la capacité d'un homme à recevoir, et le seul droit qu'il ait de voir la lumière, c'est sa faculté de voir.

C'est là peut-être, l'explication de ce qui semble étrange dans notre Société ; nous n'avons pas de dogmes. Nous ne repoussons aucun homme parce qu'il ne croit pas aux doctrines théosophiques. On peut les nier toutes, hormis celle de la fraternité humaine, et avoir sa place et son droit dans ses rangs. Mais cette place et ce droit dans nos rangs sont fondés précisément sur ces vérités déniées ; car si l'homme ne pouvait pas connaître Dieu, s'il n'y avait aucune identité de nature entre chaque homme et Dieu, nous n'aurions aucune raison de l'accueillir, de le recevoir comme un frère. Parce qu'il n'est qu'une seule vie et une seule nature, l'homme qui nie est Dieu, aussi bien que celui qui affirme. C'est pourquoi chacun a le droit de venir parmi nous ; la seule différence est que celui qui affirme sait pourquoi il accueille son frère, et celui qui nie en est ignorant et ne sait pas d'où il tient son droit à demeurer parmi nous. Mais ceux d'entre nous qui essaient d'être théosophes en toute réalité et non pas seulement de nom, comprenons pourquoi il est le bienvenu parmi nous ; cela est fondé sur cette

saine idée que la meilleure façon de voir la vérité, c'est de l'étudier, et non de répéter des formules qu'on ne comprend point. A quoi sert de présenter un dogme à un homme et de lui dire : « Il faut que vous répétiez cela avant de pouvoir entrer dans mon Église » ? Si l'homme le répète sans le comprendre, il reste hors de l'Église, quoi que vous fassiez pour l'y introduire ; et s'il le comprend, il est inutile d'en faire une condition d'admission dans votre communauté. Nous croyons, dans la Société Théosophique, que l'intelligence ne peut accomplir son œuvre la plus féconde que dans une atmosphère de liberté, et que pour cette raison précisément la meilleure chance d'apercevoir la vérité sera si vous n'imposez aucune restriction au droit d'examen, à la libre recherche. La vérité est pour nous une réalité si suprême que nous n'avons aucun désir d'entraver personne de restrictions quant à la méthode, au lieu, aux raisons de sa recherche. Nous savons, disons-nous, que ces choses sont vraies ; parce que nous les savons vraies, venez parmi nous, même si vous n'y croyez point, et découvrez pour vous-mêmes si elles sont vraies ou non. Et nous attachons plus de prix à sa venue s'il vient incroyant et parvient à la connais-

sance de la vérité, qu'à celle du croyant facile qui accepte tout et ne saisira jamais la vérité d'une étreinte vigoureuse et définitive. Nous croyons que la vérité ne se trouve que par la recherche, que le vrai lien entre les frères est l'amour de la vérité et l'effort pour la trouver; c'est là un lien infiniment plus réel que la répétition d'un commun credo. Car le credo peut n'être qu'un bruit des lèvres, mais la vision de la vérité comme telle ne peut venir que de l'intelligence et de l'esprit, et il y a de plus sûrs fondements à édifier sur l'intelligence et l'esprit, qu'à faire fond sur le souffle des lèvres. C'est pourquoi notre Société n'a point de dogmes. Non qu'elle ne soutienne aucune vérité, comme certains l'imaginent. Son nom désigne la vérité qu'elle soutient : elle est la Société Théosophique ; cela indique suffisamment sa fonction et sa place dans le monde; elle affirme la possibilité d'une connaissance de Dieu; c'est là son message, nous l'avons vu, et toutes les autres vérités qui découlent de celle-là sont parmi nos doctrines. La Société existe pour répandre la connaissance de ces vérités et populariser ces doctrines. « Mais, direz-vous, s'il est vrai que vous répandez largement vos doctrines, que vous les publiez dans des livres que tous peu-

vent acheter, à quoi sert d'être membre de la Société Théosophique ? La qualité de membre ne nous apporterait rien de plus que si nous restons hors de la Société. » Cela n'est pas tout à fait exact ; mais admettons-le pour un instant. Pourquoi vous joindriez-vous à nous ? Il n'en est aucune raison, si pour vous l'entrée dans la Société Théosophique n'est pas un très haut privilège, et si vous ne désirez pas être au nombre des pionniers de la pensée des temps futurs. Il n'y a point de raison ; il n'y a qu'un privilège. Nous ne vous demandons pas d'entrer dans la Société. Nous disons seulement : « Entrez si vous désirez entrer, et ayez part au privilège qui est le nôtre ; mais si vous préférez ne pas venir à nous, restez au dehors, et nous vous donnerons tout ce que nous croyons pouvoir vous être utile et précieux. » Le sentiment qui doit nous recruter des membres est celui du soldat qui s'offre pour être à l'avant-garde de l'armée en marche. Il y a des gens ainsi faits qu'ils aiment à se trouver au premier rang et à affronter les difficultés afin que ceux qui viennent après eux aient une marche plus facile sur un sentier déjà frayé par des mains plus fortes que les leurs. Telle est la seule raison que vous deviez avoir pour venir à nous ; il

n'en est point d'autre. Ne venez pas pour « recevoir », vous courriez à un désappointement. Vous pouvez « recevoir » à l'extérieur. Venez pour donner, pour travailler, pour être enrôlés parmi les serviteurs de l'humanité qui s'efforcent de faire luire le jour d'une connaissance plus haute, où sera reconnue par tous la fraternité spirituelle des hommes. Venez si vous avez en vous l'esprit du pionnier, du volontaire; s'il y a de la joie pour vous à tailler dans la jungle le chemin que d'autres suivront, à aplanir le sentier de vos pieds meurtris afin que d'autres puissent gravir sans peine les cimes de la connaissance. Tel est le seul avantage que vous procurera votre venue: savoir dans l'intimité de vos cœurs que vous concourez à la réalisation de ce qui doit venir et en accélérez la venue pour le bien de vos frères; que vous travaillez pour l'humanité; que vous êtes des collaborateurs de Dieu en ce que vous répandez de tous côtés la connaissance de Dieu; que vous êtes de ceux vers qui les siècles à venir tourneront leurs regards, reconnaissants de ce que vous ayez vu la lumière quand tous les hommes croyaient être entourés de ténèbres et que vous ayez reconnu les premières lueurs de l'aurore quand tous croyaient la terre encore

plongée dans la nuit. Je ne connais pas d'inspiration plus efficace, d'idéal plus capable d'élever l'homme à des hauteurs sublimes, d'espérance plus resplendissante, de pensée plus puissante ; que l'inspiration, l'idéal, l'espérance et la pensée que vous travaillez pour l'avenir, pour un jour qui n'est pas encore venu. Ils seront si nombreux, dans l'avenir, à voir la vérité, si nombreux dans les générations à naître, ceux qui dès leur naissance vivront sous la clarté de la divine *Sagesse*. Quelle sublime certitude de savoir qu'on travaille à hâter cette heure, de sentir que cet inappréciable trésor est confié à vos mains pour que vous en enrichissiez l'humanité, que la banqueroute humaine a pris fin, que la richesse va de nouveau couler à flots partout! Quel privilège de savoir que ces générations de l'avenir, joyeuses de la lumière, seront émues de gratitude pour ceux qui l'ont fait naître alors que tout était sombre, pour ceux dont la foi dans le Soi aura été si forte qu'ils ont pu croire alors que tous niaient, et dont la certitude de la connaissance divine était si inébranlable qu'ils ont pu en proclamer la possibilité devant un monde agnostique. C'est votre seule raison de venir à l'avant-garde, de grossir les rangs des pion-

niers. Dur labeur et faible récompense, dures paroles et faibles louanges, mais la certitude que vous travaillez pour l'avenir, et qu'avec la coopération de Dieu, le résultat final est certain.

DEUXIÈME PARTIE

La Place des Phénomènes dans la Société Théosophique

Autorité spirituelle et Autorité temporelle

Rapports des Maîtres et de la Société Théosophique

L'Avenir de la Société Théosophique

Quatre conférences données à la Loge Blavatsky de la Société Théosophique, à Londres, les 13 et 27 juin, 4 et 11 juillet 1907

LA PLACE DES PHÉNOMÈNES DANS LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

J'ai choisi pour ces quatre conférences, réservées aux membres de la Société Théosophique, quatre sujets d'un puissant intérêt pour nous. Je vous demande de les envisager d'un point de vue élevé, et non étroit, et de considérer le mouvement Théosophique et la Société Théosophique, non en tant que mouvement ou société isolée, en tant qu'objet séparé, mais bien plutôt comme faisant partie d'une série d'afflux spirituels, analogue à ses prédécesseurs du même ordre, intéressée aux mêmes questions, et soumise aux mêmes conditions d'existence.

Nous constatons, en examinant l'histoire du passé, que de grands afflux spirituels se produisent de temps à autre ; chacune de ces impulsions a été l'origine d'une religion, ou a apporté dans une religion déjà existante un

changement important. L'effusion spirituelle qui a donné naissance à la Société Théosophique doit être considérée comme identique dans sa nature à celles qui ont fondé l'une après l'autre les religions du monde. Si nous l'envisageons ainsi, nous pourrons, parfois, embrassant la série entière de tous ces mouvements, reconnaître certains principes distincts et constants, qu'il nous sera facile d'appliquer ensuite au mouvement présent. C'est là, me semble-t-il, une manière plus sage et plus saine d'envisager la Société Théosophique, que si nous en faisions un mouvement unique et isolé. Il sera certainement plus aisé de poursuivre ainsi la solution des difficiles problèmes contemporains si nous les considérons comme analogues aux problèmes qui s'offraient à nos devanciers. Nous sommes, en effet, toujours enclins à compliquer et à troubler les problèmes actuels de questions secondaires qui surgissent autour d'eux, et à répandre ainsi nous-mêmes l'obscurité sur l'objet de notre étude. Au contraire, si nous parvenons à saisir le principe fondamental, et à l'étudier dégagé des difficultés propres à l'heure présente, nous pourrons ensuite appliquer ce principe isolé des circonstances contingentes, avec l'espoir de

l'appliquer avec plus de justice au milieu des troublants événements du jour. C'est ce que je désirerais faire dans ces conférences : envisager notre mouvement comme un des éléments d'une série universelle, étudier les principes qui sont à la base de cette série, retracer l'action de ces principes au sein des sociétés qui nous ont précédés dans le monde spirituel, et puis, sûre de les avoir bien saisis, les appliquer à la solution des problèmes que nous offre l'heure présente. Il est une tendance, dans la Société Théosophique, en effet, à se restreindre à la mesure du moment présent, au lieu de viser à élargir la pensée moderne. Nous voyons cette tendance s'attaquer à toute religion, à toute Église, à chaque grande société, et il serait vain de reconnaître ce fait dans l'histoire du passé, si nous n'en tirions profit pour notre conduite.

Dans toutes les religions du passé, soit que nous les envisagions dans les reconstitutions de l'histoire, ou bien dans ce qu'on nomme « les annales occultes », nous constatons à leur origine la présence de phénomènes considérés comme anormaux. J'ai employé le mot phénomène, bien que son emploi dans ce sens soit illégitime. On l'emploie ainsi parce que cette

acception s'est généralisée ; mais rien ne justifie sa restriction à certaines manifestations objectives plutôt qu'à d'autres. A proprement parler, le mot phénomène s'applique naturellement à tous les objets du monde, au Non-Soi, à tout ce qui est extérieur au Soi ; mais son sens a été restreint, surtout à notre époque, à ces faits qui, autour de nous, dans le Non-Soi, sont exceptionnels, peuvent sembler anormaux, et qui sont l'effet de lois peu familières ; de tels faits ont donc été considérés par certains comme surnaturels, et par d'autres, plus soigneux de leur langage, simplement comme hyperphysiques. Et ce n'est pas sans un sérieux dommage que l'on isole ce que nous nommons des faits « anormaux », les prétendus « phénomènes », des faits quotidiens et normaux de la vie. Car il n'est aucune différence fondamentale entre eux. Tous les plans sont également sous l'empire de la loi ; tous les mondes, à l'organisation matérielle plus ou moins dense ou grossière, sont également régis par un ordre et une loi. Il n'est rien dans la Nature de vraiment anormal. Certains faits sont plus rares que d'autres, sont exceptionnels, mais cette notion même d'anormalité me semble à bien des égards fâcheuse et trompeuse. Mieux vaut

envisager l'ensemble du monde, ou univers, quelque nom que vous lui donniez, comme formant partie d'un ordre défini où tout ce qui arrive se produit suivant une loi, où il n'est point d'hiatus, d'accidents, mais seulement des limitations de notre connaissance à nous, en un moment donné. Toutes les lacunes de la Nature sont des lacunes dans la science des observateurs de la Nature. Rien n'est miraculeux ou surnaturel, tout est l'effet conséquent de la Nature agissant selon des voies définies et guidée par une intelligence définie.

L'une des raisons pour lesquelles il est si important de reconnaître ce fait est la nécessité de dissiper cette atmosphère de surprise, d'émerveillement, de crainte superstitieuse ou religieuse qui tend, au grand dommage des observateurs, à rendre obscur tout fait anormal, toute manifestation d'une force qui ne nous est pas familière, tout ce qui, jadis, était dit « miraculeux. » Ce que je voudrais faire pénétrer, profondément en vous, c'est la nécessité d'appliquer à tout ce qui répond au nom de « phénomène » les mêmes lois, les mêmes canons d'observation, que vous appliquez aux phénomènes qui vous sont le plus familiers sur le plan physique. Ne considérez pas un phéno-

mène exceptionnel comme vous obligeant nécessairement au moindre sentiment respectueux. Il n'est pas le moins du monde nécessaire de chuchoter quand on parle des prétendus « phénomènes ». Parlez-en de votre voix naturelle, et appliquez-leur votre ordinaire bon sens et les lois ordinaires du sain jugement. Si vous agissez ainsi, au lieu de marquer l'alarme ou la surprise ; si vous restez debout au lieu de tomber à genoux, votre étude des autres mondes en sera rendue plus profitable, et les dangers que vous pourrez rencontrer en seront diminués.

Revenons aux origines de tous les mouvements religieux. Nous les voyons débuter dans une atmosphère de « phénomènes ». L'Homme divin qui fonde la religion, et ses disciples immédiats sont toujours des êtres possédant la connaissance de plus d'un monde. Et parce qu'ils ont cette connaissance directe, ils peuvent parler avec autorité. Or la seule autorité admissible en cette matière est l'autorité de la connaissance.

Une autre difficulté qu'il nous faut écarter, dans l'étude des phénomènes, est l'idée que la production d'un certain fait dû à une loi que nous ignorons dans notre monde matériel, con-

fère une autorité quelconque sur des questions de connaissance spirituelle, ou donne aux investigateurs le droit de parler avec autorité de choses extérieures aux lois particulières suivant lesquelles s'accomplissent ces phénomènes. Le danger de la vieille notion de miracle était qu'on l'envisageait comme une preuve, non de la connaissance, chez l'auteur du miracle, d'un autre monde ou d'autres forces; mais de son droit à parler avec autorité de questions morales ou religieuses. En réalité, la connaissance des faits du plan astral ou du plan mental, ou le pouvoir d'utiliser les forces de ces plans pour produire ici-bas certains faits exceptionnels, ne confèrent pas la moindre autorité pour trancher les problèmes moraux ou décider des questions spirituelles. C'est là un point de la plus haute importance ; la connaissance du monde astral et mental est du même ordre que la connaissance du monde physique ; un clairvoyant ou un clairaudiant, un homme capable d'utiliser ici-bas l'une des forces des plans subtils n'a pas nécessairement plus d'autorité religieuse ou morale qu'un bon mathématicien, un bon électricien ou un bon chimiste. Vous n'êtes pas enclins, sur le plan physique, à l'erreur de croire que parce qu'un homme

est un bon chimiste, il a autorité en matière de morale : vous en saisissez immédiatement l'absurdité. Mais beaucoup ne voient pas qu'il en va de même à l'égard des bons chimistes ou électriciens du plan astral ou mental. Leur connaissance de ces plans ne leur confère pas plus qu'au chimiste physique la moindre autorité. Je souhaite souvent qu'on se rappelle et qu'on applique mieux dans la Société Théosophique cette fable ancienne des Deux Rabbis: Deux Rabbis discutaient; l'un d'eux, pour donner plus de force à son argument particulier, fit écrouler un mur; à quoi l'autre non sans raison répondit : « Depuis quand les murs ont-ils voix dans nos discussions ? » C'est là un esprit d'une importance considérable, et qui n'infirme en rien le fait que les grands Fondateurs de religions et les hommes spirituellement illuminés qui les entouraient, furent capables de produire des phénomènes de diverses sortes, tels que guérir des malades, rendre aux paralytiques l'usage de leurs membres, etc., et que des phénomènes ont toujours dans le passé accompagné le grand Initiateur religieux. Il ne tirait pas d'eux son autorité religieuse ; ils résultaient seulement de sa connaissance des lois naturelles ; l'homme entièrement spi-

ritualisé tient en sujétion la matière de tous les plans de la Nature. Mais cela n'implique nullement que l'homme capable de manier à son gré la matière des plans inférieurs puisse parler des plans supérieurs avec autorité. Le fait que l'homme spiritualisé est toujours un grand psychique, capable de modifier la matière physique au moyen des forces supérieures, encore que très réel, ne prouve pas la vérité du fait contraire, que l'homme maître de la matière a nécessairement développé en lui l'Esprit. Il est vrai, certainement, que les fondateurs de religions étaient entourés de phénomènes, mais la raison de ce fait vient d'être indiquée : la matière est l'humble servante de l'homme vraiment spiritualisé, ou dans les termes du livre Hindou : « Les siddhis sont prêts à servir l'homme vraiment spirituel. »

Il était nécessaire à la fondation d'une religion et pour l'enseignement de nombreuses doctrines religieuses relatives aux mondes invisibles à l'œil physique, que l'homme qui devait les enseigner eût une connaissance directe des états dont elles traitent. Rappelez-vous que toute religion présente son enseignement sous un double aspect : les vérités spirituelles accessibles seulement à la conscience divine déve-

loppée; et celles qui ont trait à l'existence d'autres mondes que le nôtre, et aux conditions de leur existence, côté très important pour l'homme, puisqu'il lui faudra passer dans ces mondes après sa mort, et important aussi en ce qu'une grande partie du symbolisme, des rites et des cérémonies, se rattache à ce qu'on peut appeler grossièrement la science occulte. Ainsi que le disait le Bouddha des mondes hyperphysiques: « Si vous voulez connaître le chemin qui conduit à un village, et aussi tout ce qui concerne ce village, vous questionnez un homme qui y réside et a parcouru les chemins qui y conduisent; ainsi vous faites bien de venir à moi pour entendre parler des Devas et des mondes invisibles, car je connais ces mondes et les chemins qui y mènent. » Donc, quand nous regardons ces grands Instructeurs spirituels et ces Révélateurs de l'invisible, nous constatons qu'ils possèdent toujours cette connaissance directe. Elle était partagée par Leurs disciples immédiats, qui poursuivirent l'exposé de la doctrine après que le Maître se fut retiré. Peu importe la religion envisagée, vivante ou morte, vous constatez partout ce même fait: la fréquence des phénomènes aux premiers jours de la prédication de cette religion.

Laissez-moi prendre deux religions typiques, l'une en Orient, l'autre en Occident, au point de vue de la conservation de ces phénomènes des premiers jours: l'Hindouisme en Orient, le Catholicisme en Occident. Dans ces deux grands mouvements religieux, nous voyons les phénomènes se perpétuer. Ni l'Hindouisme, type de la religion orientale, ni le Catholicisme, la forme la plus répandue du Christianisme en Occident, n'ont jamais consenti à dire que la vie répandue par les premiers chefs de la religion s'était tarie et ne venait plus irriguer les champs de la religion. Au contraire, ces deux religions typiques revendiquent la pérennité de la vie et de la connaissance. C'est une banalité chez les Hindous d'affirmer les possibilités de la Yoga; de dire qu'aujourd'hui aussi bien qu'au temps de Manou ou des grands Rishis, il est possible d'accomplir ce qu'Ils ont accompli, de se libérer du corps physique, de parcourir les autres mondes de la Nature, d'apprendre à connaître les forces, les objets de ces autres mondes, et d'y poursuivre l'étude du Non-Soi avec autant de précision qu'on en peut apporter à l'étude du Non-Soi dans le monde physique. Jamais cette prétention n'a été abandonnée, jamais sa réalisation n'a entièrement

disparu. Il en est de même dans l'Église Catholique. On y trouve une succession de saints et de voyants qui ont toujours prétendu être entrés en rapport avec d'autres mondes, et ont manifesté les forces de ces mondes sur notre plan physique. Aujourd'hui même, dans le Catholicisme, dit-on, des phénomènes analogues se produisent encore, et certes, les preuves qu'on apporte de ces phénomènes sont plus aisément vérifiables que celles des phénomènes semblables des premiers siècles de l'ère chrétienne. Et de même chez les Hindous, il est plus aisé de prouver aujourd'hui les pouvoirs que possède un Yogi que de prouver la réalité de ces pouvoirs il y a des milliers d'années, dans les brumes où se perdent les origines de l'Hindouisme. Et vous trouvez par conséquent parmi les Catholiques et les Hindous la croyance définie que ces choses sont encore possibles ; peut-être ajouteront-ils seulement, à l'égard de leur production, que la matérialisation progressive du peuple a fait de la possession de ces pouvoirs une caractéristique beaucoup plus rare du fidèle, qu'aux premiers jours où coulaient à flots l'enthousiasme et la vie spirituelle. Il n'y a aucun doute, en ce qui concerne le Christianisme, que les livres sacrés

des chrétiens confirment la prétention de l'Église Catholique. Je ne veux point entrer dans l'examen de l'authenticité de telle ou telle phrase particulière; je prends seulement le Nouveau Testament, reconnu par tous comme un livre sacré. Vous y trouvez, dans la bouche même de Jésus, la déclaration très claire que ceux qui croiront en Lui accompliront des œuvres plus grandes que les siennes; et dans un autre passage, rejeté, je le sais, par bien des critiques, comme absent des manuscrits originaux, mais cependant descendu d'une haute antiquité chrétienne, vous avez l'affirmation catégorique qu'ils pourront boire du poison, etc. Il est donc bien dans la tradition nettement chrétienne que ces pouvoirs prétendus anormaux sont à la portée des croyants chrétiens. Et je pourrais vous apporter pour l'Hindouisme la même démonstration.

Il est un point à souligner encore, à cet égard ; c'est qu'au cours de la religion transmise de génération en génération, de siècle en siècle, on voit diminuer ces pouvoirs et s'espacer la production de ces pseudo-miracles. Parallèlement à cet affaiblissement des pouvoirs et à la raréfaction des phénomènes, on voit se produire aussi un graduel amoindris-

sement de l'influence de la religion sur le cœur et la vie de ses adhérents. Les incursions d'autres formes de pensée, le relâchement de la croyance à la réalité des mondes invisibles, ont diminué l'autorité de la religion, et le pouvoir de ces réalités invisibles s'est affaibli avec le temps. Si nous envisageons encore l'Hindouisme et le Christianisme, nous les voyons reculer sous l'assaut d'une philosophie plus matérialiste, d'une science plus sûre d'elle-même. Nous trouvons que les individus cultivés et réfléchis, en Orient comme en Occident, saisissent de moins en moins les enseignements de la religion, et que l'influence exercée sur la vie des fidèles est devenue moins réelle qu'aux premiers jours. Cela est inévitable, c'est le résultat du cours du temps, et la nécessité du retour périodique de nouvelles effusions spirituelles réside précisément dans ce fait qui se renouvelle périodiquement. Et nous lisons aussi dans le Bhagavad-Gîtâ qu'au cours du temps cette yoga disparaît, et qu'alors quelque instructeur apparaît pour infuser au monde une vie nouvelle; et le fait se reproduit à maintes reprises pour chaque grand mouvement spirituel.

Or, si nous appliquons ces principes et ces faits évidents au plus récent de ces mouvements

spirituels, celui qui a donné naissance à la Société Théosophique, nous voyons se reproduire, en une très courte période, la même série de faits qui caractérisa les religions du passé. Ici comme là, une masse considérable de phénomènes dans les premiers temps ; H. P. B. vivait au sein d'une atmosphère de phénomènes et ceux qui l'approchaient se trouvaient environnés de phénomènes de tous genres. Vous pouvez voir le résultat de cette première discipline chez notre feu Président, le Colonel Olcott, pour qui les phénomènes, au sein de la Société Théosophique, étaient choses les plus naturelles du monde. Il en parlait sans aucune hésitation, il ne tarissait pas du récit de ceux dont il avait été témoin. Vous vous rappelez combien il y pensait, lorsqu'il était ici, quel plaisir il éprouvait à raconter ses premières expériences et à montrer les objets matériels fabriqués phénoménalement dans les premiers temps. On ne peut lire ses *Feuilles d'un vieux journal*, sans être frappé par cette production journalière de phénomènes. La vie, en ce temps-là, semblait faite d'anormal, au sens qu'on donne généralement à ce mot. Le normal avait pour un temps disparu. S'il y avait un torchon à ourler, un élémental

le faisait ; si l'on avait besoin de crayons, une main s'avançait, roulait les crayons et en laissait douze à la place de deux, et ainsi de suite. De bien plus grands êtres que H. P. B. s'employèrent à produire ces phénomènes. Le Colonel Olcott nous raconte qu'H. P. B., un jour, but de l'eau tiède qu'un Maître avait tirée d'une outre sus un chameau, puis magnétisée, et qu'elle l'avait prise pour du café. Mais après qu'il eut retiré le magnétisme, la tasse à demi bue, elle découvrit, à son grand dégoût, qu'elle avait bu cette eau tiède. Le théosophe d'aujourd'hui aurait sans doute protesté contre une telle légèreté, mais ces choses se produisaient continuellement dans les premiers temps. Quand le Colonel Olcott entra dans la Société, il venait de se livrer à l'étude des phénomènes spirites ; c'était un observateur admirablement dressé, et son grand scepticisme du début avait été peu à peu dissipé par ses propres constatations dans d'innombrables séances de spiritisme. Il n'était donc pas, à l'époque où il rencontra H. P. B., un homme crédule et inattentif, ébloui par une foule de phénomènes merveilleux, mais un observateur froid et parfaitement équipé pour l'étude des faits hyperphysiques, et il fit tout naturellement porter

ses facultés d'observateur sur ces faits merveilleux. Il a laissé le récit détaillé de cette première période. Vous trouvez des histoires analogues, quoique moins nombreuses, dans le livre de M. Sinnett, *le Monde Occulte* ; les mêmes phénomènes produits par H. P. B. dans le but d'éveiller son attention, et de lui démontrer l'existence de certaines lois qui seraient autrement demeurées, pour ainsi dire, en l'air. Il y eut aussi une foule de faits extraordinaires : des lettres dans les taies d'oreiller, des lettres sur des branches d'arbres, etc. Il vous serait bon de relire les *Feuilles d'un vieux Journal* ou *le Monde Occulte*. Chacun devrait se demander résolument : « Pourquoi crois-je à ces choses ? » Car il me semble bien que de nombreux membres de la Société Théosophique se laissent descendre à cette attitude où se trouve le chrétien moderne, en viennent à penser que, pour qu'un miracle soit vrai, il faut qu'il soit vieux, et que s'il se produit de nos jours, il doit être immédiatement discrédité. Cela n'est pas rationnel. Mais il est parfaitement rationnel de dire, à propos de tous les phénomènes : je n'en accepterai aucun si je n'ai entière satisfaction quant aux preuves qui l'établissent ; c'est là une attitude parfaitement raisonnable. Mais il

me semble un peu moins raisonnable d'accepter en bloc les phénomènes des premiers jours, et de jeter le doute sur ceux qui se produisent aujourd'hui; de se montrer fiers du passé, et de regarder les faits présents comme illégitimes et mauvais. Si cette attitude est la bonne, alors il faut la maintenir partout, vis-à-vis des premiers phénomènes à l'origine de la Société Théosophique, comme de ceux d'aujourd'hui, et la même exigence quant aux preuves doit être appliquée dans les deux cas. Mais d'autre part, si la preuve est aussi entière et satisfaisante aujourd'hui qu'autrefois, alors il ne semble pas raisonnable d'accepter les premiers et de repousser les derniers.

Voyons pour l'instant jusqu'à quel point la Société a suivi les mêmes phases que les autres religions : disparition graduelle des phénomènes et leur remplacement par des enseignements faisant appel à la seule raison et non aux sens, fondant son autorité sur des raisons justiciables de la conscience intime, autant que possible séparée de la matière, ou bien à cette conscience agissant au travers de voiles matériels comparativement denses ou grossiers. Après les troubles de l'affaire Coulomb, il y eut un arrêt presque absolu de ces phénomè-

nes dans la Société Théosophique. Deux causes amenèrent ce résultat : en premier lieu la profonde répugnance que montrait H. P. B. elle-même à continuer de s'exposer aux attaques dirigées contre sa bonne foi. Elle était si décriée et calomniée, tant d'amis s'étaient détournés d'elle pour qualifier de fraudes et d'artifices les pouvoirs qu'elle possédait, que lorsque son Maître la releva du lit de souffrance qui aurait pu être son lit de mort, et l'aurait été, s'Il n'était venu vers elle à Adyar, elle posa cette condition qu'elle ne serait plus obligée de produire des phénomènes du genre de ceux qu'elle avait auparavant accomplis ; qu'il lui serait permis de les mettre de côté. L'autorisation lui fut donnée. Quel que fût son courage, elle recula devant la tempête d'outrages qui avait éclaté sur elle. L'autre raison fut l'effroi qui s'empara des membres de la Société. La pression de la réprobation publique fut si forte, si irrésistible la force de l'incrédulité, que la Société, elle-même, recula, eut peur d'affronter l'opinion publique, et son ignorance et sa persécution ; l'intérêt se mêle d'émotion à la lecture des lettres qu'écrivit H. P. B. dans les années qui suivirent immédiatement les troubles de l'affaire Coulomb, et où elle montre que ceux à

qui elle avait apporté la lumière eurent honte de la soutenir dans la situation où elle se trouvait alors. Elle se plaint que les écrits de la Société changèrent de caractère ; qu'ils n'étaient plus occultes et pleins des vérités de l'invisible mais qu'ils étaient devenus purement philosophiques et métaphysiques, que sa propre revue s'était détournée de son occultisme des débuts, et se bornait à des articles adressés au seul intellect. Elle s'écrie dans une de ses lettres : « Quoi que vous puissiez dire, c'est sur mes phénomènes que la Société Théosophique fut fondée. Elle fut édifiée au moyen de mes phénomènes. » C'est un sentiment naturel de demi-réaction contre l'attitude de l'époque, qui l'avait reléguée à l'arrière-plan, et qui avait placé la Société dans une situation toute nouvelle. C'est au sujet de cette terrible période, dans le tourbillon des opinions en conflit, que lui furent adressées les paroles suivantes de son Maître, conservées dans une des notes laissées à la Société : « La Société s'est arrachée à notre étreinte et à notre influence ;... elle n'est plus... un mouvement sur qui plane l'Esprit venu de par delà la Grande Chaîne. » La Société marcha dans sa voie nouvelle, et il en est beaucoup pour dire : « C'est une voie meilleure. Il

est préférable que ces faits anormaux passent à l'arrière-plan, et ne soient plus offerts à un monde sceptique et méprisant ; que nous nous en tenions à notre littérature présente, sans chercher à l'étendre par une étude nouvelle où des moyens anormaux sont nécessaires à l'accroissement de la Science. Mieux vaut nous reposer sur ce que nous avons, et ne point essayer d'y ajouter. » Un grand nombre de nos membres adoptent cette opinion, et c'est une opinion parfaitement raisonnable, et qui doit avoir sa place dans la Société Théosophique, une opinion utile en ce qu'elle corrige heureusement la tendance à une illégitime crédulité qui sans elle risquerait de régner sans conteste. Car la vie de la Société dépend de ce fait qu'elle doit comprendre une grande variété d'opinions sur toutes les questions où la différence d'opinion est possible ; il n'est pas désirable qu'il n'y ait qu'une seule école de pensée dans la Société. Au contraire, il y faut beaucoup d'écoles de pensée, autant d'écoles qu'elle contient de penseurs capables de formuler leur pensée ; chacun avec un égal droit de parler et d'exiger une respectueuse audition. Nul n'a le droit de dire : « Il n'est pas de place pour vous dans la Société Théosophique. » Le

partisan des phénomènes ne doit pas imposer le silence à ceux qui accueillent les phénomènes avec scepticisme, ou les croient dangereux ; et d'autre part, celui qui n'accepte que la philosophie et la métaphysique ne doit pas dire au Théosophe partisan des phénomènes : « Votre opinion est fausse et dangereuse. » Une parfaite liberté de pensée est la loi et la vie de la Société ; et si nous n'en sommes pas capables, si nous n'avons pas atteint à cette attitude où nous pouvons comprendre que plus nous aurons enrichi la Société de points de vue et d'opinions différents, et plus elle sera susceptible d'accomplir son œuvre et de vivre dans les siècles à venir, quand d'autres possibilités de connaissance se seront ouvertes devant elle, nous ne sommes pas prêts à être membres de la Société Théosophique.

Or la Société a suivi toutes ces voies, qui sont celles de toutes les religions, depuis l'époque de l'affaire Coulomb. Quel en a été le résultat pour les religions ? Un constant affaiblissement. Il nous faut prendre garde que le sort des religions du passé ne devienne le nôtre ; prenons garde surtout dans une ère où la science ordinaire s'apprête à pénétrer dans les domaines supérieurs du plan physique, arrive au

seuil du plan astral, et promet de franchir ce seuil, et d'y trouver l'application de sa méthode, prenons garde que, malgré nos prétentions à marcher en tête de ce grand mouvement, nous ne retombions à l'arrière-garde, indignes de porter le drapeau de la connaissance. C'est pourquoi je revendique, au nom de la Société, sa place parmi les chercheurs de la Science nouvelle, la recherche au moyen de ce que nous appelons la clairvoyance, la mise en œuvre régulière et précise du troisième objet de la Société qui a été beaucoup trop négligé ces dernières années. En vérité, là même où, il y a bien des années, la Société montrait la voie dans l'investigation des lois cachées de la nature et des pouvoirs cachés dans l'homme, il lui faut maintenant se contenter d'un rang inférieur quant à la contribution qu'elle apporte à cet objet spécial en vue duquel, entre autres, elle avait été fondée. Il a été accompli davantage, depuis quelques années, par la *Société des Recherches Psychiques* et autres Sociétés analogues, que par la Société Théosophique et cela n'est ni juste, ni sage : pas juste, parce que aussi longtemps que nous maintenons cette recherche parmi les objets que nous nous proposons, il nous faut mettre en action notre

programme ; pas sage, parce que les leçons que nous avons apprises, les diverses théories que nous avons étudiées, sont de meilleurs guides dans la recherche que n'en ont les autres Sociétés, qui n'ont pu, elles, formuler encore aucune théorie, et en sont encore à rassembler des phénomènes. C'est pourquoi il me semble que notre Société peut accomplir une tâche que les autres ne sauraient accomplir. Elles collectionnent et vérifient avec un soin patient des masses de très intéressants et précieux phénomènes. L'œuvre de MM. Gurney et Myers et de leurs nombreux collaborateurs est une œuvre inestimable aux yeux de l'étudiant théosophe. Mais il ne s'y trouve point d'ordre ; on n'y trouve point de raison. C'est un chaos de faits ; ils ne peuvent ni les expliquer ni les relier entre eux. Ils ne peuvent les classifier ni les mettre en ordre. Ils n'ont aucun système universel de connaissance qui leur permettra de situer chaque fait à sa place propre et de montrer les rapports d'une série de faits à une autre. On y trouve de magnifiques observations, mais point de coordination, point d'essai pour en édifier une science ; et il me semble que c'est le devoir de la Société Théosophique, non seulement de tirer parti des faits que d'au-

tres ont vérifiés, mais de poursuivre des recherches grâce aux personnes qualifiées qu'elle compte dans son sein ; d'utiliser ses magnifiques théories, sa connaissance, car elle a plus que des théories, pour l'explication de nouveaux phénomènes et l'évolution graduelle de nouvelles facultés chez un nombre croissant de ses membres, et je ne crois pas qu'il y ait là autant de dangers que certains le craignent. Je ne crois pas que l'étude du côté caché de la nature soit aussi périlleuse que d'aucuns l'imaginent. Toutes les recherches de première main, à l'origine de la science, offrent quelque danger ; la chimie, l'électricité, ont eu leurs dangers pour leurs pionniers, mais ce ne sont pas des dangers devant lesquels les gens sages et courageux doivent reculer ; et je crains pour l'avenir de la Société Théosophique si elle suit la trace de plusieurs des religions et délaisse la connaissance des autres mondes pour en venir à ne plus dépendre que de l'ouï-dire, la tradition, la foi en l'expérience d'autrui, et à cesser de revérifier les expériences faites. Car il faut se souvenir qu'en donnant au monde une vaste somme de connaissance, H. P. B. affirma nettement que cette connaissance pouvait être revérifiée par chaque génération d'ob-

servateurs ; elle n'apportait pas un corps de doctrines pour qu'on l'absorbât d'une bouchée, pour qu'on l'acceptât d'autorité, avec une foi aveugle ; mais un corps de doctrines vérifiables, de faits qu'on pût réexaminer, qu'on pût faire servir à de nouvelles expériences, et étudier scrupuleusement, avec le soin qu'apporte le savant à l'étude de la région du monde qu'il connaît. Si nous n'y parvenions pas, je crains bien que nous tendions à devenir une religion comme les autres déjà existantes ; que nous perdions notre influence sur la pensée de notre génération ; et quant au splendide résultat des années écoulées, la diffusion de ces idées qui deviennent des lieux communs aujourd'hui auprès des gens cultivés et intellectuels, un arrêt surviendra, et l'influence cessera de se faire sentir, parce que nous aurons délaissé une part de notre œuvre, négligé une part de notre message. Je voudrais à ce sujet insister à nouveau sur un point signalé au début de cette conférence : il est dans ces questions une condition de recherche commune à la science ordinaire et à la science des mondes supérieurs, c'est le jugement équilibré, l'observation pénétrante et sûre, et la disposition à constamment refaire et revérifier les

observations antérieures à la clarté des plus récentes. Toute science croît par modification à mesure que des faits nouveaux sont rassemblés par les chercheurs; aucun savant ne progresserait dans sa science s'il conservait toujours l'attitude révérencieuse de l'âme religieuse devant une vérité spirituelle, alors qu'il exécute des expériences dans son laboratoire. Vous pouvez montrer du respect pour des grands êtres comme les Maîtres, l'attitude respectueuse est ici légitime ; mais vis-à-vis des phénomènes du plan astral, point n'est besoin de montrer plus de respect qu'à l'égard des phénomènes du plan physique. Le respect y est superflu et si vous y créez cette atmosphère, vous serez sans cesse à la merci d'illusions et d'erreurs multiples. Il faut s'efforcer, dans toute étude psychique, dans toute critique des observations de phénomènes, de cultiver en soi le pur esprit scientifique, indifférent à tout sauf à la vérité, à la précision des résultats, et qui regarde toute question d'un œil clair, sans préjugé ni parti pris. On ne cherche pas des faits pour vérifier une théorie déjà admise, mais on fouille les faits pour en tirer des conclusions quant aux lois et aux vérités du monde caché. Il n'est aucun autre moyen sûr

d'investigation, aucune autre attitude raisonnable de l'esprit en face du monde objectif; et s'il y a quelque possibilité parmi nous de renverser ce mur qui sépare le physique, l'astral et le mental, de voir tous les objets dans tous les mondes simplement comme des portions du Non-Soi que nous étudions, et de les envisager de la même façon, de les interpréter dans le même esprit, alors nous pourrons peut-être ajouter à notre connaissance sans risquer de perdre le jugement ou de devenir de simples enthousiastes, emportés par des faits surprenants, incapables à la fois d'observer juste et de juger bien. Le rôle des phénomènes dans la Société Théosophique m'apparaît constant. Ils doivent être reconnus comme dignes de l'étude du théosophe. Il nous faut reconnaître avec franchise que notre littérature à venir dépend du développement de ces pouvoirs qui peuvent être utilisés dans les mondes hyperphysiques; qu'il ne saurait nous suffire d'être des récepteurs seulement, mais que nous désirons aussi être des chercheurs et des étudiants; que tandis que nous contrôlons les observations d'aujourd'hui par celles du passé, et tenons nos conclusions pour incertaines jusqu'à ce qu'elles aient été à maintes reprises vérifiées, nous ne vou-

lons pas reculer sous l'effroi de cette idée que le psychisme est une chose à détester, à fuir, à redouter. Certains penseront que j'ai insisté avec trop d'emphase à l'égard des observations faites dans les autres mondes, sur les probabilités d'erreur. On m'a blâmée parfois de me garder ainsi et de dire : « Il est probable que des erreurs se sont glissées dans ces observations. » Mais c'est seulement en conservant scrupuleusement cette attitude que l'observation réitérée corrigera les erreurs qui entachent inévitablement nos premières recherches. Il n'est pas au monde un homme de science qui, se livrant à des expériences dans une branche nouvelle de la science, ignore qu'il est sujet à l'erreur, et qu'il lui faudra se corriger et s'apercevoir qu'une connaissance plus étendue fera surgir entre ses faits des rapports nouveaux. J'ai voulu insister sur ce fait que tout cela est vrai à l'égard du plan astral tout autant qu'à l'égard du plan physique ; qu'il ne s'agit point là d'une révélation due à quelque être hautement développé, mais d'observations dues à des êtres en voie de développement graduel, ce qui est très différent. Et à moins que vous n'adoptiez cette attitude, et ne tolériez dans les recherches des fautes et leurs corrections successives, sans les

relever bruyamment, ou les condamner de n'être pas invariables et définitives, vous élèverez une muraille sur la voie d'une science plus large, serez une entrave à la Société, et lui fournirez une tradition au lieu d'une science toujours directe et croissante.

J'assigne ainsi ce rôle aux phénomènes dans la Société Théosophique. J'affirme qu'elle fut fondée par leur moyen, édifiée grâce aux phénomènes, nourrie de phénomènes, et que les phénomènes doivent continuer à être une branche de notre œuvre et un domaine ouvert à nos recherches. Mais ne permettez pas à la foi d'introduire la confusion dans cette région des phénomènes. Il n'est qu'une seule acception légitime du mot foi : c'est la conviction de la Divinité en nous. C'est là la vraie foi: la foi dans le Soi intérieur, la certitude inébranlable et impérieuse de la Divinité qui est la racine de notre nature. Cette foi est véritablement supérieure à la raison ; cette certitude domine toute preuve et tout raisonnement ; mais rien dans le monde objectif n'est un objet de foi ; il n'est que des objets de connaissance. Si vous pouvez garder claire dans l'esprit cette distinction ; si vous pouvez vous rappeler que la seule certitude garantie au-dessus de la raison est

cette certitude de votre éternité, alors vous pourrez pénétrer sans danger dans cette région des phénomènes, au sein des manifestations et des événements du monde objectif, avec un clair jugement, une vision nette, l'esprit sans parti pris ; et la connaissance récompensera votre étude de la Nature, car la Nature a toujours une récompense pour qui sait pénétrer dans ses régions secrètes.

AUTORITÉ SPIRITUELLE ET AUTORITÉ TEMPORELLE

J'ai choisi ce sujet de l'Autorité Spirituelle et Temporelle, dont nous traiterons ce soir, parce qu'il est, comme les autres de cette série, d'un intérêt immédiat pour la Société Théosophique. Mais comme dans la dernière conférence, je voudrais, si je le puis, vous élever au-dessus de toute controverse actuelle ; vous apporter une grande esquisse, plutôt que de simples détails ; et vous conduire à envisager toutes ces questions du point de vue plus étendu de l'expérience du passé, pour appliquer ensuite cette expérience autant qu'il sera possible, aux questions et difficultés de l'heure présente. Cette question que j'ai choisie pour sujet de notre étude, ce soir, nous reporte très loin dans le passé, aux origines mêmes de l'histoire humaine sur notre globe ; nous pouvons la suivre au travers des civilisations successives, et observer enfin,

par contraste pourrions-nous dire, plusieurs de nos civilisations modernes. Il se peut qu'il en sorte pour nous une leçon quant à nos petites préoccupations du moment. Car les questions locales n'ont vraiment d'intérêt que si nous les regardons comme des manifestations des grands principes qu'on voit à l'œuvre dans l'histoire de l'humanité tout entière; alors seulement, me semble-t-il, nous pourrons comprendre la force du Mouvement Théosophique, si nous le voyons à sa place légitime dans l'histoire, et non comme une simple bulle flottant sur les eaux du présent.

Dans le lointain passé, non de l'histoire, diront quelques-uns, car l'époque dont je parle appartient à la préhistoire, lorsque les grands Seigneurs venus de la planète Vénus arrivèrent sur notre globe pour diriger et conduire l'humanité qui venait de naître, nous trouvons un groupe d'Instructeurs et de Chefs politiques, non pas membres de notre humanité mais venus, comme je l'ai dit, de Vénus, de l'humanité infiniment plus développée qui habitait cette planète. Ils vinrent dans le but précis de rendre l'évolution de la nouvelle humanité plus rapide qu'autrement elle ne l'eût été. C'était, vous le savez, une époque où l'humanité affrontait un danger terrible. Le corps physi-

que avait été développé jusqu'à un certain point, l'Esprit planait sur chaque corps, mais l'évolution intellectuelle avait à peine vu poindre son aurore; l'intellect, tel que nous le connaissons aujourd'hui, s'était encore à peine affirmé; seules les facultés mentales que nous voyons chez l'animal s'étaient lentement épanouies dans leur ascension vers la lumière. Et comme il est toujours vrai qu'une force déversée dans un corps ne peut couler que dans les canaux que ce corps lui a préparés, lorsque ces hommes-animaux, comme nous pouvons les nommer, reçurent un nouvel afflux de vie spirituelle, ou, si nous préférons, à mesure que cet afflux devenait graduellement plus fort en eux, cette vie nouvelle, cette force additionnelle, inévitablement coula dans des canaux animaux, privée qu'elle était de la force directrice de l'intelligence. Il en résulta immédiatement qu'à chaque nouvel afflux du plan spirituel, s'augmentait l'animalité de l'homme en évolution; et sous cette influence, son corps, que sa croissance tendait à éloigner du règne animal, bien que dès l'origine, humain, vous le savez, mais reniant à ce moment sa race, fut poussé par cette vie nouvelle dans diverses voies d'activité qui, inoffensives pour la brute, auraient été destructives

de l'être humain en devenir. Une intervention rapide devenait donc indispensable de la part des gardiens de toutes les humanités ; et notre Logos planétaire appela à Son aide une humanité d'une chaîne plus âgée que la sienne, afin d'avoir pour Ses enfants si jeunes des guides qui les protégeraient contre le danger et les conduiraient dans leur marche ascendante plus vite qu'ils n'eussent eux-mêmes marché sans aide. De là la venue de ces Puissants Êtres ; ce sont Eux qui furent pour notre humanité les premiers Adeptes, les premiers Maîtres. Nous n'avons en ce moment aucun autre terme à leur appliquer bien que le terme de Maître soit à leur égard vraiment inexact. Ils étaient beaucoup plus élevés, dans la Hiérarchie Occulte, que ceux que nous désignons sous le nom de Maîtres de Sagesse et de Compassion. Ils devinrent les premiers Instructeurs et Rois de l'humanité enfant, et Ils étaient de bien des degrés. « Rois Divins » les nomment les anciens livres ; à la fois Instructeurs et Rois. Ils orientèrent le développement des jeunes nations ; Ils leur donnèrent leur religion ; et à cette époque primitive comme à celle qui clora notre histoire humaine, on ne reconnaissait aucune distinction entre le sacré et le profane. On comprenait que l'Esprit,

se revêtant de la matière, devait être regardé dans chacun de ses tabernacles comme un individu distinct. L'Esprit et la matière n'étaient point conçus, pour ainsi dire, comme distincts l'un de l'autre, sinon en qualité. Tous deux s'unissaient pour constituer l'homme. La vie de l'homme était une vie humaine, et le corps était guidé par une conscience humaine; mais le corps n'était pas considéré comme séparé de l'Esprit, ni l'Esprit comme séparé du corps; tous deux, combinés, formaient un seul être. Dans toute organisation vraie, c'est là le point qu'il faut viser : que la vie animatrice vienne à façonner l'organisme qui fournit une expression à la vie sur les plans dé matière; que l'organisme soit un organisme animé par l'Esprit, façonné par la vie, et devienne une expression toujours plus parfaite de la vie qu'il enferme. Nous verrons bientôt que pour un temps, lorsque l'Esprit eut été entièrement aveuglé par la matière, cette matière pour ainsi dire prit le dessus, et prétendit régner en maîtresse. Mais en ces temps lointains, il était encore admis que l'Esprit était souverain de la matière, et les Dieux marchaient parmi les hommes et étaient par eux reconnus pour leurs Instructeurs et leurs Rois. L'humanité, dans son enfance, resta

groupée autour d'Eux, qui étaient pour la race comme Père et Mère et elle s'adressait à Eux pour tout ce qui était nécessaire à la nourriture et au développement de sa jeune vie. Si donc nous portons nos regards vers ces temps primitifs, nous voyons que les grands législateurs, les Manous, étaient à la fois Prêtres et Rois. Ils donnèrent tout à l'humanité dont Ils avaient la garde : littérature, science, art, architecture, tout ce qui était nécessaire à la vie nationale. Sous leur puissante protection les vastes civilisations du passé se développèrent. Vous trouvez leur trace, naturellement, en Égypte ; vous trouvez leur trace, au reste, dans toutes les vieilles nations, aujourd'hui disparues ou en voie de disparition. Ces Prêtres-Rois, ces Rois-Prophètes, résumaient en leur seule personne divine toutes les puissances directrices de l'Esprit à la fois et de la matière. L'État était une Église, ou l'Église un État.

Graduellement, à mesure que ces Grands Êtres se retirèrent, à mesure que Ceux dont toute la vie était consacrée au service virent que l'humanité avait commencé à faire ses premiers pas, et avait moins besoin de direction physique et d'aide visible, d'autres, grands encore, mais non surhumains comme Eux, assu-

mèrent les charges royale et pontificale. Les deux charges se confondaient encore : le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel étaient réunis en une seule main, et le furent longtemps encore après l'Atlantide. Il en survit encore quelques traces, dans la civilisation hindoue, où l'idéal du monarque est toujours celui du représentant de Dieu sur la terre. Mais dans l'Inde, après les premiers jours, vous voyez survenir la division et les charges de Roi et d'Instructeur graduellement se séparer l'une de l'autre. Avec le temps et la croissance de l'homme enfant, ceux qui dirigeaient l'État laissèrent tomber de leur main l'enseignement de la religion. Bonne et sage mesure, car il était nécessaire que l'humanité apprît à se guider elle-même. Elle était encore sur l'arc descendant, n'avait pas encore commencé à gravir l'arc ascendant, et il lui fallait se plonger au plus profond de la matière. Il fallait que les yeux de l'Esprit fussent voilés afin que les yeux de l'intelligence pussent s'ouvrir et ainsi préparer graduellement l'humanité pour une manifestation plus haute de la vie spirituelle.

Nous voyons ensuite qu'avec la séparation des deux charges, le Roi cessa de plus en plus d'être le père de son peuple, et de plus en plus

devint un tyran. Le principe de gouvernement, aux premiers temps, était clair et simple : plus grande la puissance, plus grand le sacrifice ; plus étendue l'autorité, plus étendu le devoir. C'est sur ce principe de la Loi du Sacrifice que les antiques civilisations furent édifiées ; à lui qu'elles durent leur splendeur et les longs siècles de leur vie florissante ; au sacrifice, base de la vie nationale et religieuse, était due la vigueur, la jeune vigueur de l'humanité. Leur littérature fut grandiose, leur architecture magnifique, leur art sublime. On y trouve partout la trace de la divinité. Mais malgré sa beauté, il n'était pas bon que cet état de choses durât, car l'humanité se fût trop aisément accoutumée à dépendre de cette vie Divine manifestée qui marchait incarnée à son côté. Il était nécessaire que l'enfant grandissant mît à l'épreuve ses jeunes membres et que l'intelligence en croissance apprît à se confier à ses propres forces. Nous arrivons alors à une longue période où la tyrannie du Roi mit de plus en plus en relief l'utilité de l'Instructeur religieux, et où celui-ci s'interposa continuellement entre la puissance du tyran et l'impuissance du peuple, où la religion devint le bouclier du faible, un frein à la violence du fort.

Nous traversons ainsi cette longue période de l'histoire humaine où les opprimés trouvèrent leur unique refuge auprès des prêtres des religions et furent par eux efficacement protégés contre le glaive du pouvoir séculier. Ainsi se poursuivit des centaines, des milliers d'années, le développement de l'humanité ; les deux pouvoirs divergèrent de plus en plus, jusqu'à l'opposition radicale. Et les peuples, les nations, graduellement crûrent en puissance, en intelligence, à un degré considérable. Le prêtre était encore l'instructeur et l'école était encore jointe au temple. Malheureusement, avec le temps les religions se corrompirent comme les gouvernements, et en vinrent à partager la mondanité qui avait déjà dégradé la Royauté ; et alors, avec la déchéance de la prêtrise, l'éducation du peuple fut interrompue pendant des siècles et des siècles, et l'intelligence n'avait point atteint tout son développement, et devait maintenant se manifester sans aide.

Le cours du temps nous amène à l'Europe du Moyen Age ; nous y trouvons un prolétariat foulé aux pieds, une royauté et une prêtrise indifférentes et débauchées, alliées de nouveau, mais pour opprimer, non pour élever. De là antagonisme entre l'Église et l'État jusqu'à

ce que le Pontife de Rome demeurât seul à représenter l'union de l'autorité spirituelle et de l'autorité temporelle, la première énorme, la seconde diminuant graduellement, et de plus en plus mal employée, en sorte qu'on trouve dans les États de l'Église en Italie à son apogée, presque, le pire gouvernement temporel ; et il eût été difficile, en vérité, de se décider entre les États de l'Église et l'odieuse tyrannie de Naples. Dans les États de l'Église, l'antique idéal du Prêtre-Roi était tombé au plus bas degré de la dégradation et ni du côté du Pontife, ni du côté du Roi, le chef de Rome n'était le père de son peuple; bien plutôt souvent un loup dévorant. Dernière dégradation d'une charge autrefois sublime !

Cependant croissait la Démocratie, et les masses commencèrent à réclamer l'exercice de leur pouvoir, jusqu'à ce que le peuple, ayant constaté l'incapacité gouvernementale de ses rois et de ses prêtres, pensa qu'il ne saurait, après tout, faire bien pire lui-même s'il s'emparait de l'autorité par la force du nombre, et prenait en mains la barre des États, des Nations, pour les diriger d'une étreinte rude et mal assurée. Ainsi s'est élevée, dans la vie de l'Europe moderne, la puissance de la Démo-

cratie. On peut dire que, de nos jours, la Démocratie est à l'épreuve. Elle ne peut se targuer jusqu'à présent d'un très grand succès, mais sa probation n'est pas terminée et de nombreuses années s'étendent encore devant elle, afin que le monde ait devant lui cette leçon de choses, et apprenne que la seule autorité véritable est celle de la Sagesse et non celle du nombre, et qu'il ne sera pas possible pour l'humanité de faire un nouveau pas en avant jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à tirer des leçons du passé et du présent quelque méthode qui synthétise les diverses expériences par lesquelles elle a passé. Tous ceux qui étudient l'évolution du monde et croient que ce monde n'est pas un tout isolé, mais n'est qu'une partie reliée à d'autres mondes, et que d'autres êtres, au-dessus de l'humanité, ont une action dans l'évolution humaine ; tous ceux qui observent l'histoire et voient les puissances cachées derrière le voile, qui font mouvoir ceux que nous appelons rois, hommes d'État, généraux, grands de la terre, savent qu'aucune des grandes expériences humaines ne peut être dénuée de valeur, ne saurait manquer de renfermer quelque fruit de sagesse. En sorte qu'aucun sage, aucun théosophe réfléchi, ne doit regarder avec un

sentiment de répulsion et de colère les expériences que par le monde tentent les nations pour s'efforcer de se diriger par le nombre plutôt que par la sagesse. C'est une expérience nécessaire. C'est ainsi seulement que les facultés mentales inférieures pourront achever leur évolution, et passer leur sceptre à cette Raison Pure qui doit être la marque de la sixième Race, et s'exprimer dans son organisation. Toutes ces expériences nous seront utiles, tous nos succès et tous nos échecs seront les lettres qui épelleront la leçon sur laquelle la Sixième Race s'édifiera, comme sur une fondation sûre. Car si l'on apprécie à sa valeur la Société Théosophique, elle est comme l'un des maçons de cette époque future, l'un des constructeurs de cette civilisation qui n'a pas encore vu poindre son aurore sur la terre, la civilisation de la Sixième Race Mère, et elle l'édifiera au moyen des expériences qui l'attendent dans les Sixième et Septième Sous-Races de la Cinquième car ces expériences s'effectuent sur une longue période ; comme l'a dit un grand Instructeur : « Le Temps n'est rien pour nous ». Tout le temps nécessaire est alloué pour toutes les expériences, toutes les erreurs et tous les insuccès; c'est d'eux que

sortira le succès de l'avenir, parce qu'à bien considérer, tout échec est la semence d'un succès futur, et ce n'est que par les échecs nés de notre ignorance que la plante de la Sagesse croîtra, pour s'épanouir en fleurs et mûrir en fruits, et nourrir toutes les nations. Le temps est devant nous ; point n'est besoin d'impatience, devant les errements de nos divers gouvernements démocratiques. Mais il est grand besoin que les gens réfléchis s'efforcent de reconnaître les signes des temps, et de comprendre les forces en action afin que nous ne voyions pas se reproduire l'erreur qui termina pour la France le XVIIIe siècle. A cette époque un grand effort fut tenté pour réaliser un pas en avant, un pas trop grand, peut-être, pour le moment, et qui n'aboutit qu'à voir s'arrêter dans le sang le mouvement commencé ; et la France recula, au lieu d'avancer comme certains le supposent ; car depuis lors elle porte au cœur un ver rongeur par qui tous ses efforts échouent. Il est même possible que ce fût là l'occasion qui lui était offerte, et qu'elle perdît son occasion, qui devra passer maintenant à d'autres peuples et tenter l'effort d'autres mains.

Considérons les démocraties contemporai-

nes ; nous les voyons rejeter les deux pouvoirs, le Roi et le Prêtre également ; la royauté réduite à n'être plus qu'une simple marionnette, la prêtrise objet de suspicion et de haine ; et il faut l'avouer, non sans quelque raison, car c'est le résultat de la révolte du peuple contre le mal que lui causa le pouvoir sans frein de l'Église et de l'État. Mais la révolte n'est qu'une chose passagère. L'humanité ne change véritablement pas ; seules changent ses manifestations transitoires ; et lors même que ses manifestations transitoires occupent des siècles d'histoire, qu'est-ce au prix d'une journée qui se compte par myriades d'années, et pour des peuples qui sont des intelligences spirituelles se servant de l'humanité pour développer leurs facultés ? La Royauté et la Prêtrise sont deux grandes forces, et l'humanité en a le besoin profond. Mais sur l'arc ascendant, elles ne sont plus ce qu'elles étaient sur la voie de descente ; et la manière dont ces deux charges seront à nouveau restituées, reconstituées et rendues à la puissance, sera la réponse de l'expérience humaine après qu'elle aura constaté que la suprématie de l'ignorance est une erreur et mène à l'échec. Graduellement, d'une manière que nous ne voyons pas encore, se découvrira le moyen de

trouver les sages, qui seuls ont le droit de diriger. Car il n'est d'autre autorité pour l'intelligence libre de l'homme, que l'autorité de la Sagesse, devant laquelle l'intelligence s'incline, parce que la Sagesse n'est que l'intelligence elle-même dans son épanouissement. Et ceux qui développent l'intelligence des hommes, à mesure qu'elle s'ouvre à la vie chercheront leurs Rois et leurs Prêtres là où ils trouveront une Sagesse, une science supérieures à la leur, qui sera la promesse de ce qu'ils atteindront eux-mêmes dans l'avenir. De toutes les douleurs d'enfantement du présent, et des formes de laideur que revêt l'humanité, sortira la naissance de la Sagesse, et une fois de plus elle montera sur le trône réuni du Prêtre et du Roi. Car il est nécessaire que la vie humaine retrouve son unité, qu'on reconnaisse l'Esprit pour le Maître, et le corps pour son instrument, son outil, son expression. Nous retrouverons sur l'arc ascendant les mêmes étapes que nous avions franchies sur l'arc descendant dans les siècles passés. Au début du demi-cercle, nous eûmes tout d'abord le Prêtre-Roi ; puis le Prêtre et le Roi côte à côte, collaborateurs ; puis leur séparation et leur rivalité ; et finalement leur alliance pernicieuse pour

l'oppression des ignorants et des pauvres. Puis lentement nous remonterons le sentier où l'esprit se manifeste de mieux en mieux, où la matière devient de plus en plus obéissante ; l'histoire humaine franchira les mêmes stages, et enfin l'Esprit sera roi sans conteste et la matière humble servante pour l'exécution de sa volonté. Dans l'humanité de la grande Sixième Race, dont Bouddhi, la Raison Pure, sera la caractéristique, où la Sagesse réalisera les fins de l'humanité, où la force de la matière sera employée à les réaliser, en ces temps la double autorité renaîtra à l'existence. et parviendra à des destins plus divins que n'en faisaient prévoir les premiers jours de l'enfance humaine. Alors Roi et Prêtre seront à nouveau confondus en un seul, jusqu'à ce que l'unité soit réalisée dans la vie de ceux qui accomplissent leur évolution sur la terre ; et enfin dans chaque individualité spirituelle, s'épanouiront ces deux caractéristiques, et chaque homme sera Prêtre et Roi, unira ces deux phases dans sa propre individualité, et apprendra à dévouer ces deux forces au service de ceux qui sont moins développés que lui-même. Vous voyez jusqu'à un certain point cela lorsque la Religion Chrétienne est envoyée dans le monde ; ce splendide

idéal apparaît lorsque l'apôtre écrivant à sa jeune Église, parle de ses membres comme de « Rois et Prêtres devant Dieu » ; dans chaque individu cette identité doit être enfin réalisée et aucune règle extérieure n'est plus nécessaire, la règle intérieure étant devenue suffisante. Cette unité marquera les dernières scènes de la vie terrestre de chacun de ceux dont l'évolution humaine sera terminée, et qui devront passer vers d'autres mondes, lorsqu'ils auront unifié ces deux caractéristiques en leur personne et emploieront cette double faculté en vue de l'éducation de l'humanité encore au-dessous d'eux, pour l'amener à monter à ce point qu'ils ont eux-mêmes conquis et occupé.

Telle est la vaste courbe de l'évolution de l'humanité. Elle part de l'Esprit, descend au travers de la matière dense, et remonte vers l'Esprit en y rapportant les pouvoirs qu'elle a conquis par son expérience dans la matière. Tel est le grand cycle, la grande histoire. Quel rapport a-t-elle avec notre petite Société et notre petit mouvement ? D'aucuns inclineront à dire : « Aucun rapport. On ne peut introduire dans un si petit microcosme ces grands principes à l'œuvre dans un vaste macrocosme. » Et cependant si vous et moi, dans nos infimes

personnalités reproduisons en miniature la vie du Logos dans le vaste élan de son activité créatrice, qui dira que dans un mouvement tel que le nôtre, il n'existe pas de même la possibilité de retrouver les grandes lignes de croissance de l'humanité tout entière ? Et qui dira que nous ne comprendrons pas notre mouvement bien mieux, et ne le dirigerons pas avec plus de sagesse si nous reconnaissons ces correspondances entre la vaste croissance du monde et la petite croissance de notre mouvement, l'image du monde reflétée dans un minuscule miroir ? Ce n'est pas l'humilité vraie de restreindre trop les nombreuses opérations de la Grande Loge Blanche dans le monde des hommes, et ce n'est pas l'humilité vraie non plus pour l'individu d'avoir honte de se réclamer de son divin héritage et de se regarder seulement « comme un ver de la terre ». Les hommes et les femmes qui se sentent n'appartenir qu'à la terre et non à la Divinité, leur vie devient plus vulgaire et banale qu'elle ne devrait être : c'est une grande chose de reconnaître les possibilités et de voir les correspondances, et d'en tirer la valeur d'inspiration, la force de renouvellement qu'elles renferment. Et de même que vous et moi avons le droit de dire

que nous sommes des Dieux en devenir, et qu'il n'est rien dans la puissance immense du Logos qui ne gise caché en germe en chacun de nous, et nous avons le droit de le dire, car l'homme se comprend le mieux lorsqu'il se connaît divin, aperçoit ses possibilités cachées, et voit la route qu'il doit suivre jusqu'à la Divinité ; ainsi tout mouvement spirituel est grand dans la mesure où il saisit son unité avec le grand mouvement du monde, et faible et petit quand les hommes et les femmes qui le composent ne savent que fixer leurs yeux sur la boue de la terre, au lieu de les élever vers la couronne d'étoiles que l'ange tient au-dessus de leur tête. Je ne redoute point, certes, de provoquer un faux orgueil, mais bien plutôt de faire justice d'une fausse humilité, si je vous demande de voir dans ce Mouvement, qui appartient à la grande Loge, et est son enfant, d'y voir à l'œuvre les mêmes forces que vous voyez agir dans l'histoire du monde lui-même, et de comprendre qu'il y a là aussi des correspondances, et que nous imprimerons à notre Mouvement la direction la meilleure quand nous verrons ces correspondances et les utiliserons pour le bien de tous.

Arrêtons-nous donc, après cette vaste envo-

lée, dans la petite vallée où nous vivons, et voyons si, dans la Société Théosophique, on peut suivre la même série d'événements que nous avons vus se dérouler sur la grande scène du monde, dans le drame de l'humanité en évolution. Remarquez qu'en effet, nous n'avons aucune signification si nous n'y sommes point rattachés ; notre Mouvement n'a pas de sens s'il ne suit les pas du vaste drame mondial, comme le font tous les grands mouvements spirituels, depuis l'heure de sa naissance jusqu'à sa disparition et sa réincarnation dans une forme nouvelle. Je ne revendique pas cet honneur pour notre seule Société, mais pour tous les grands mouvements spirituels : Églises, religions, de quelques noms que vous les désigniez.

Or, notre mouvement a débuté tout de même que l'humanité avait commencé son éducation. Il n'y avait aucune différence entre le spirituel et le temporel. La Société tout entière était considérée comme un mouvement spirituel ; et si vous vous reportez aux jours de son origine, et lisez ses premiers documents, vous y trouverez que la Société existait en ce qu'on appelait alors trois Sections : La Première était la Fraternité, les Frères Aînés de l'Humanité,

la Seconde ceux qui s'efforçaient de mener la vie supérieure spirituelle et étaient instruits et guidés dans ce but ; la Troisième Section formait la masse de la Société. Ces Trois Sections réunies constituaient la Société Théosophique. Elle débuta donc sur un niveau très élevé, et sa Première Section, les Frères aînés, Ceux que nous appelons les Maîtres, étaient regardés comme formant la première Section de la Société, comme étant dans son sein ; et la Société unissait étroitement la Seconde et la Troisième Section sous la Première, comme aux jours où les Dieux marchaient parmi les hommes, dans l'enfance de l'humanité. Ils allaient et venaient alors beaucoup plus librement que plus tard, et se mêlaient davantage à la Société, prenaient une part plus active à son œuvre ; il est merveilleux de lire certaines des anciennes lettres de ce temps, et de constater l'étroite et intime connaissance montrée par ces Grands Instructeurs, des détails de la marche de la Société, même de ce qu'en disait tel journal hindou, et ce qu'il fallait répondre, etc. La Société grandit, devint plus nombreuse, et se répandit dans bien des pays, et naturellement à mesure qu'elle s'étendait, beaucoup de ces liens s'affaiblirent, du moins pour la So-

ciété dans son ensemble ; non avec les individus, mais quelque peu avec la majorité des membres. Et ainsi les choses continuèrent et la Société passa par ce stage qu'avait traversé l'humanité quand les Prêtres-Rois en disparurent tout à fait ; alors l'un des Grands Êtres prononça ces paroles : « La Société échappe à notre étreinte et à notre influence et nous l'avons laissée s'affranchir : nous ne faisons pas d'esclaves contre leur gré... Des trois objets, le second seul est poursuivi ; elle n'est plus une Fraternité ni un groupement sur qui plane l'esprit de par delà la Grande Chaîne. » Quand cette transformation fut bien établie, un changement fut opéré dans l'organisation de la Société. Elle cessa d'être, pour ainsi dire, une et indivisible ; deux parts y furent ménagées : l'Exotérique et l'Ésotérique. Comme vous le savez, pendant quelque temps, le Colonel protesta, pensant que c'était une division peu sage et dangereuse de l'autorité dans la Société, jusqu'au moment où, venant ici avec l'intention de s'opposer à la proposition d'H.P.B. relative à la formation de la Section Ésotérique, il reçut à bord du vapeur où il voyageait, une lettre de son Maître lui disant d'exécuter le vœu d'H. P. B. Toujours obéissant, ne connais-

sant aucune hésitation devant l'ordre de son Maître, à son arrivée en Angleterre, il fit ce qui lui avait été dit et autorisa la formation de ce qu'on appela alors la Section Ésotérique de la Société Théosophique. Tout cela vous pouvez le lire dans les documents imprimés. Vint ensuite la séparation distincte entre Exotérique et Ésotérique, avec leurs deux chefs H. S. Olcott et H. P. B., l'un présidant à l'autorité temporelle, l'autre à l'autorité spirituelle dans la Société. C'était le signe que la Société avait cessé d'être le véhicule spirituel qu'elle était aux premiers jours. Comme on l'imprima alors, certains des membres désirèrent continuer à conduire la Société, dans ses voies originelles, et formèrent cette Section sous l'autorité d'H. P. B, sur le plan original. Les choses allèrent ainsi, comme dans la période correspondante de l'histoire de l'humanité, afin que certaines facultés pussent acquérir développement et force ; que l'Esprit pour un temps semblât mis de côté et que l'autre aspect poursuivtt sa route sans entrave. Bien des difficultés en résultèrent qui n'étaient pas, somme toute, insurmontables, un certain conflit d'autorités parfois, quelque jalousie entre les uns et les autres. C'étaient là les conséquences inévitables de

la séparation, des différences établies entre spirituel et temporel, entre l'Esprit et le corps en quelque sorte. Cela dura jusqu'au départ de ce monde du Président. Quand H. P. B nous avait quittés, elle m'avait laissée à la tête de son œuvre, et son collègue fit de même récemment à Adyar, unissant ainsi de nouveau les deux pouvoirs, les deux autorités, en une seule personne.

Que signifie cela pour la Société ? Telle est la question qui se pose à nous. Que va-t-il en résulter pour notre Mouvement ? Un mal ou un bien ? Il n'est possible d'indiquer, à ce commencement de route, que les résultats possibles. La Société et sa Présidente devront décider ensemble lequel des deux surviendra : il est possible que Ceux qui, derrière le Mouvement l'observent, peuvent prévoir ce qui vient ; ou il est possible, comme il arrive souvent, qu'Eux-mêmes ne peuvent pas dire certainement ce qui sortira des volontés en conflit des hommes, des opinions contradictoires, des possibles antagonismes. Deux possibilités s'ouvrent clairement devant nous, dont chacune, à ce que je pense, peut se réaliser. C'est à vous et à moi de décider laquelle se réalisera. Je puis seulement vous montrer les cho-

ses comme elles m'apparaissent ; à vous de juger et d'agir comme vous le croirez bon. Car enfin notre Société, comme l'humanité, a atteint le point où l'individu doit accomplir lui-même son devoir, n'être plus un enfant, entièrement conduit de l'extérieur, mais un homme en qui le Dieu intérieur collabore avec le Dieu extérieur. Ce n'est donc pas une question que personne puisse résoudre à notre place, il nous la faut trancher nous-mêmes, et je le répète, je ne puis que vous indiquer telles qu'elles m'apparaissent les deux possibilités. Je vous présenterai d'abord la possibilité défavorable : il est possible que moi, qui détiens entre mes mains ces deux pouvoirs, je me montre trop faible pour porter ce fardeau, trop aveugle pour suivre ce sentier ardu. Il se peut que j'erre d'un côté ou de l'autre, rendant la Société, soit trop exotérique et vide, chose matérielle, ou bien d'autre part insistant trop sur le côté spirituel, avec tout le sens que cela comporte. Il est possible que la tâche soit trop lourde et que le temps ne soit pas venu. C'est une possibilité que j'admets ; car en tout ce qui concerne les peuples, les personnes et les temps, on peut tenter des expériences qui, certainement échoueront, afin que de l'échec naisse une sagesse supé-

rieure ; peut-être donc cette expérience aboutira-t-elle à un échec. Et s'il en est ainsi, peu importe, car de cet échec surgira un bien supérieur. C'est la conviction de ceux qui savent que le Soi est à jamais en nous, et que le Soi ne peut jamais périr ; ainsi il importe peu qu'une catastrophe survienne, pourvu que demeure la foi dans le Soi, avec Ses possibilités infinies de régénération, et ses facultés accrues de manifestation. Il est très possible que dans des mains aussi faibles et avec une connaissance aussi limitée que les miennes, l'échec suivra cette expérience que les Maîtres tentent, et que nous constaterons que ni Présidente, ni Société n'est prête à faire ce pas en avant, toutes deux étant trop enfants, insuffisamment mûres pour cette œuvre, incapables par conséquent de gravir ce sentier qui monte à la vie spirituelle, quand l'organisation sera redevenue le simple voile extérieur de la vie spirituelle, apportant le message de régénération au monde, et le germe d'une civilisation nouvelle. C'est l'une des possibilités que nous devons envisager. Quelle est l'autre ?

L'autre possibilité, c'est que nous permettions aux Grands Êtres d'entrer suffisamment en contact avec nos petites personnes pour faire pas-

ser à travers nous Leurs forces, et que Leur vie devienne la vie de la Société ; alors par cette nouvelle union du spirituel et du temporel une spiritualité plus grande courra dans les veines et vaisseaux de la Société et qu'elle deviendra une fois de plus un véhicule des Maîtres de la Sagesse. Il se peut qu'elle se prépare à une vie plus grande et plus noble, qu'elle prépare une place pour la venue d'un être plus grand qui exercera avec plus de force et de majesté le pouvoir que je ne puis exercer que faiblement, bien qu'avec assez de force peut-être pour rendre cette préparation possible. Peut-être sommes-nous, vous et moi, assez forts et assez sages pour travailler le champ ou quelque autre sèmera la graine d'où sortira une civilisation plus grande, qui marquera un pas en avant dans l'histoire de l'humanité. C'est là la splendide occasion qui nous est offerte, la possibilité que je vois s'ouvrir devant nous dans ce second changement d'organisation. Il se peut que nous ayons appris suffisamment dans les dix-huit dernières années pour suivre sans erreur ce sentier et préparer suffisamment le champ pour la venue d'un chef plus grand ; c'est l'espoir où je vis aujourd'hui. Je crois qu'il est possible si nous savons nous élever à la hauteur de cette

belle occasion, que quelqu'un vienne à nous du lointain pays où de plus grands que nous vivent, et prenne cet instrument pour en faire un digne instrument dans la main d'un Maître; quelque Disciple plus grand et plus puissant que moi, appartenant à la même Compagnie, mais bien plus sage et fort que je ne le suis. Il façonnera ce mouvement pour l'amener à répondre davantage au désir du cœur des Maîtres, il en fera plus véritablement une Fraternité, plus remplie de connaissance, plus vraiment reliée aux mondes supérieurs par un centre de Sage Occultisme ; c'est là, me semble-t-il, la grande possibilité ouverte devant nous. Mais je le répète, j'ignore si nous sommes assez grands pour la saisir, ou si nous sommes encore trop faibles. Quoi qu'il en soit, c'est à cette grande œuvre que je vous convie à coopérer; c'est à cette tâche sublime que je vous demande de vous dévouer. Croyez au moins à sa possibilité; levez au moins les yeux vers cette haute stature à laquelle peut-être notre Société atteindra. Si nous pouvons nous y élever, alors sachons que nous serons les constructeurs de la civilisation prochaine, que nos mains auront part à la fondation de l'humanité encore à naître; sachons que nous serons ses avant-cou-

reurs, ses hérauts, que nous serons les messagers dont les pieds resplendissent sur les montagnes et annoncent l'avènement d'un homme plus grand, la naissance d'une humanité plus spirituelle. Et même si, acceptant cet idéal, nous aboutissons à un échec ; si nous ne sommes pas assez forts, ni assez sages, ni assez désintéressés, pour le réaliser, alors, je vous répéterai les paroles de Giordano Bruno : « Il vaut mieux voir ce qui est grand et échouer dans l'effort pour le réaliser, que de ne jamais le voir, et de ne jamais tenter sa réalisation. »

RAPPORTS DES MAITRES

ET DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

Mes auditeurs du dimanche soir au Queen's Hall se rappellent que j'y parlais, il y a quinze jours, des « Rapports des Maîtres et des Religions ». J'y exposais naturellement le sujet de façon la plus générale, et je me propose de le traiter ce soir de plus près ; mais je dois vous demander à vous tous qui m'écoutez, comme je l'ai fait jeudi dernier et le précédent jeudi, de vous souvenir qu'en parlant de la Société Théosophique, je n'envisage qu'une partie d'une histoire mondiale, s'étendant sur des siècles et des millénaires, l'histoire des rapports du monde spirituel et du monde physique. Bien que je doive vous parler spécialement des rapports des Maîtres avec notre Société, je voudrais que vous gardiez dans l'esprit la relation plus générale dont j'ai parlé ailleurs. Je ne veux pas répéter ce que j'y disais, mais je désire vous remettre en mémoire ce grand

principe que la Société Théosophique ne saurait prétendre à un droit exclusif à quelque privilège spirituel spécial, que les privilèges dont elle jouit sont ceux qui proviennent du commun héritage spirituel du monde, et qu'il faut envisager chaque cas spécial dans ses rapports avec les grands principes généraux. Donc en pensant aux rapports des Maîtres avec notre propre Société, gardons à l'esprit les très larges relations qu'ils gardent avec tous les grands mouvements spirituels, toutes les religions, et que tous ceux que les religions reconnaissent comme leurs fondateurs répondent à la désignation de Maître.

Je viens d'hésiter un instant à finir ma phrase, parce qu'on est presque obligé, en employant ici ce terme, d'expliquer qu'il renferme un peu plus que dans l'acception spéciale où nous allons l'employer à présent. Lorsqu'il s'agit en effet de la religion des Hindous, des Bouddhistes et des Chrétiens, le Fondateur de la religion est un grand personnage qui, dans la Hiérarchie Occulte, dépasse en grade Ceux que nous nommons les Maîtres : Dans l'Hindouisme, le Manou est le Seigneur vraiment de la Cinquième Race-Mère tout entière ; dans le Bouddhisme, le Bouddha est

l'Instructeur des dieux et des hommes avant qu'Il ne prenne la place de suprême Bouddha, l'Illuminé. Et dans le cas de la religion chrétienne aussi, vous avez quelque chose de particulier dans la vie de son Fondateur. On voit d'abord un être auquel nous donnons le nom de Jésus, un disciple, mais dont la vie dans le monde d'alors revêtait des conditions extrêmement étranges et particulières. Certains d'entre vous auront lu avec quelque soin cette Section du troisième volume de la *Doctrine Secrète* qui a pour titre « Le Mystère du Bouddha ». Je dois reconnaître que telle qu'elle est écrite, elle est très confuse, en partie à ce que je crois avec l'intention de l'auteur, mais partiellement aussi à cause de ce fait mentionné dans le volume, qu'il se compose d'un grand nombre de fragments rassemblés par moi-même en un temps où je connaissais beaucoup moins qu'aujourd'hui l'économie, pour ainsi dire, de ces rapports entre les mondes supérieurs et inférieurs. De là quelque obscurité due soit au sujet lui-même, soit à l'incompétence du compilateur. De cette double cause, il résulte une grande confusion pour l'étudiant qui n'en a pas la clef. Je n'envisage en ce moment que l'une de ces affirmations, ce qui y est appelé « les res-

tes du Bouddha », phrase assez déplaisante, parce qu'elle suggère l'idée d'un cadavre, mais qui désigne les corps abandonnés par le Bouddha sur les divers plans. Ces corps ont été conservés sur les plans supérieurs pour des fins spéciales, et sont utilisés parfois dans des conditions très particulières, lorsque des corps subtils d'une pureté très haute sont nécessaires en vue d'un but particulier. Or, dans le cas de Celui qui fut connu sous le nom de Jésus, les corps subtils étaient ceux-là mêmes qu'on conserve sur les plans supérieurs, et il Lui fut permis de les utiliser quelques années, de les occuper, pour ainsi dire, comme tenancier du grand personnage qui devait plus tard en prendre possession. Vint alors l'être très élevé qu'on nomme le Bodhisattva. Il prit possession de ces véhicules qu'on lui conservait prêts ; Celui qui était le disciple, et qui est aujourd'hui le Maître, Jésus, s'incarna plus tard, devint Apollonius de Tyane, et poursuivit pas à pas sa voie pour devenir enfin l'un des Maîtres de la Sagesse.

J'ai dû me livrer à cette courte digression parce que je vous aurais quelque peu égarés en employant la phrase « tous les Fondateurs de religions ». Le mot Maître, exactement em-

ployé, désigne parmi nous un rang distinctement marqué dans la Hiérarchie Occulte; il est un être qui a atteint ce que l'Orient appelle la « libération » et l'Occident « le salut »; un être dont l'âme et l'Esprit sont unifiés, qui vit consciemment sur le plan supérieur de notre univers quintuple, et dont le centre de conscience est sur le plan âtmique, parfois dénommé nirvânique. Vivant en pleine conscience sur ce plan, Il n'a aucun sens de limitation dans toute forme à laquelle il lui plaît de s'associer. Il a franchi, au grade d'arhat, le désir de la vie formelle, et de la vie non formelle. Il a rejeté ces chaînes, ainsi que la faculté qui crée la limitation du « Moi », la limite de l'individualité ; elle aussi a disparu. Sa conscience, donc, active sur le plan âtmique agit indifféremment du haut en bas des cinq plans, dont l'ensemble forme pour lui un seul plan, le plan de Sa conscience à l'état de veille. C'est là un point important qu'il faut se rappeler, car il règne souvent une certaine confusion de pensée au sujet de cette expression « conscience à l'état de veille ». Elle ne signifie pas seulement cette conscience que vous et moi pouvons avoir à l'état de veille, confinée au monde physique; mais une conscience qui,

s'étendant par degrés à mesure que le centre conscient, actif, s'élève intérieurement sur les divers plans, perçoit tout ce qui est au-dessous de ce centre; et le perçoit sans qu'il soit nécessaire de quitter le corps physique pour que cette conscience trouve sa condition d'activité et de travail. La conscience à l'état de veille est la conscience normale, journalière: elle peut comprendre, soit le plan physique seul; ou le physique et l'astral; ou le physique, l'astral et le mental; ou un plan de plus quand s'ajoute le bouddhique, et enfin un encore quand s'ajoute le plan âtmique. Et pourvu que la personne dont il s'agit n'ait pas besoin de quitter son corps d'action pour utiliser sa conscience sur l'un quelconque de ces plans, qu'il ne soit pas obligé de plonger son corps en trance pour être conscient sur l'un ou l'autre plan, nous dénommons cette conscience sa conscience à l'état de veille. Certains disciples, par exemple, font entrer dans leur conscience à l'état de veille les plans physique, astral, mental, et même bouddhique; mais c'est la marque du Maître seul qu'Il unisse dans sa conscience à l'état de veille l'ensemble des cinq plans sur lesquels s'opère la lente évolution de notre univers. Nous pouvons donc défi-

nir la position du Maître, pour le présent, celle d'une Personne qui a atteint la libération ; ce qui signifie qu'Il vit dans l'Esprit consciemment ; qu'Il est en relation consciente avec la Monade, au-dessus du plan âtmique ; son centre de conscience s'y trouve placé, et parce que son centre de conscience est dans la Monade, l'ensemble des cinq plans devient partie de sa conscience à l'état de veille. Les corps aussi montrent une différence : l'ensemble des cinq corps sur ces plans agit pour lui comme un seul corps, son corps d'action. Cela ne signifie évidemment pas qu'Il ne puisse en séparer les parties s'Il a besoin de le faire ; mais que dans son état ordinaire et normal, tous Ses corps forment les couches d'un corps unique, de même que les solides, liquides, gaz ou éthers, chez vous et chez moi, forment notre corps physique, et que nous n'avons pas à prendre la peine de distinguer la matière appartenant à tel ou tel sous-plan. Chez le Maître, donc, la matière de l'ensemble de ces cinq plans forme son corps d'action ; et bien qu'Il soit capable de séparer un élément de l'autre s'Il le désire, Il agira normalement avec l'ensemble de ces corps qui constituera pour Lui l'instrument de Sa conscience physique ou à l'état de veille.

Il est à peine besoin d'ajouter à cette définition qu'Il est toujours en possession d'un corps physique; cela est impliqué dans ce que je viens de dire, et n'a d'importance seulement ou surtout, que si vous envisagez la question de la libération par rapport à diverses classes, pourrions-nous dire, de la grande Hiérarchie Occulte dont les noms ne sont pas familiers en Occident, et dont il est inutile pour l'instant de vous donner les noms sanscrits. En général, vous avez une classe dont je viens de parler, celle des Maîtres qui possèdent le corps physique, et une autre qui est dépourvue de ce corps et qu'on ne nomme par conséquent pas la classe des Jivanmuktas (le nom si souvent appliqué dans nos livres aux Maîtres), mais des Muktas, avec un préfixe, qui signifie « sans corps ». On peut encore mentionner d'autres classes d'Êtres qui remplissent diverses fonctions dans l'univers. Les uns, par exemple, animent l'ensemble de l'univers physique, et sont désignés comme étant, à ce qu'on dit, fondus dans la matière, la classe qui donne cette sensation de vie, de conscience, à toutes ces choses dans la Nature qui émeuvent l'âme parfois quand nous sommes seuls, devant quelque splendide paysage, une grande forêt, peut-

être, dans le silence. Il est inutile de donner le détail de ces diverses classes; je les mentionne seulement dans le but de distinguer des autres cette classe particulière de personnes affranchies, libérées, ou si vous préférez le terme chrétien, sauvées, qui n'ont plus besoin d'entrer malgré elles en incarnation, mais sont libres, à l'égard à la fois de la conscience et de la matière.

Or, ces grands Êtres que je viens de définir doivent être distingués dans votre pensée pour une raison très pratique que nous verrons dans un moment ; ils doivent être distingués de ces autres Êtres plus puissants encore dans les grades de la Hiérarchie Occulte qui s'élève de plus en plus haut dans les mondes invisibles. Car on perd réellement beaucoup quand on les réunit en un seul groupe, et qu'on ne peut reconnaître la fonction particulière d'un Maître vis-à-vis du monde où Il s'incarne volontairement. C'est une distinction analogue à celle que nous avons exposée à l'égard du sens des mots Jésus et Christ ; Jésus dénote spécifiquement l'homme, l'homme vivant, le Maître qui est encore en possession d'un corps physique, et en relation étroite avec la terre physique. Le Christ, en un sens plus élevé, est un

Être spirituel intérieur, auquel on parvient par l'Esprit, mais que ne peuvent voir les yeux d'aucun monde phénoménal. Il est un Être plus sublime encore auquel, parmi les Chrétiens, on donne le nom de Christ, lorsqu'on veut parler de Celui que nous appelons le Second Logos. Ce sont là des Êtres de grades différents, et ayant des rapports différents avec l'humanité. Mais le Maître, en tant que Maître, est un homme, et il ne faudrait jamais oublier son humanité. C'est sur ce point que H. P. B. insistait avec tant de force quand elle parlait de ces Êtres qu'elle avait rencontrés sur le plan physique, qu'elle connaissait dans leur corps de chair ; et vous vous souviendrez qu'une chose qu'elle ne pouvait tolérer, à l'égard de cette classe d'Êtres, était qu'on les éloignât de la sympathie et de l'amour humains, qu'on creusât ainsi un abîme entre Eux et l'humanité où disparaissait Leur valeur à l'égard de ceux qui pensent ainsi. Elle se plaignit une fois, je vous ai déjà cité cette phrase, « qu'on eût fait de nos Maîtres de froides étoiles lointaines, au lieu des hommes vivants qu'Ils sont. » Elle insista toujours sur ce fait qu'Ils sont des hommes vivants ; car c'est en vertu de cette humanité vivante qu'Ils peuvent jouer

leur rôle dans l'évolution de la race. D'autres ont une autre tâche dans l'humanité, vis-à-vis des destinées des nations, etc. ; mais ces êtres en particulier demeurent en étroit contact avec l'humanité à laquelle Ils appartiennent ; et Ils refusent fermement de s'en éloigner, jusqu'à ce qu'elle ait, au moins chez une très vaste majorité de ses membres, atteint la position qu'Eux-mêmes occupent actuellement, promesse de ce que sera l'humanité à venir, prémices de l'humanité d'aujourd'hui. C'est Eux qui s'occupent spécialement et directement d'instruire, de guider, et d'aider l'homme et d'accélérer son évolution. La raison pour laquelle Ils conservent le corps physique est qu'Ils puissent conserver cet étroit contact personnel, d'abord avec Leurs disciples, ensuite par Leurs disciples, avec comparativement un grand nombre d'hommes. C'est un fait très significatif que dans la mesure même où une religion a cessé d'être en contact avec cet aspect de la Vie Divine que nous nommons la Vie du Maître, elle tend à devenir plus formaliste, moins hautement vitalisée, moins spirituelle ; elle contient moins de l'élément mystique, et davantage de l'élément littéral ; ce qui rend nécessaire, avec le temps, que par inter-

valles un Maître se détache de la Grande Loge Blanche, et vienne témoigner encore sur terre de la réalité du lien qui unit les Frères Aînés de la race et leurs frères plus jeunes qui vivent constamment encore dans le monde physique.

Un trait distinctif du Maître, Sa fonction principale, pourrions-nous dire, est d'accomplir le plus grand acte de Sacrifice qui soit connu dans la Grande Hiérarchie, à l'exception de l'Être qu'on appelle Le Grand Sacrifice, le Veilleur Silencieux, dont l'acte sacrificiel est plus grand encore que celui qu'accomplissent les Maîtres. Cet acte de sacrifice, qui se produit de temps en temps à l'aurore d'une ère nouvelle de la religion et de la civilisation, est accompli par un Membre de la Fraternité, qui s'offre pour donner au monde une nouvelle impulsion spirituelle, et porter le Karma de cette impulsion qu'Il imprime. Cela peut, à première vue, si vous n'avez pas étudié le sujet avec soin, ne pas vous apparaître un sacrifice aussi sublime qu'il l'est réellement. Il peut vous sembler comparativement insignifiant de donner naissance à une impulsion de ce genre ; très vagues, probablement, sont les idées de beaucoup au sujet du sens complet de

la phrase : « porter le Karma » qu'implique la génération de ce mouvement. Le grand acte de sacrifice réside non seulement dans ce fait qu'Il revêt un corps physique de matière grossière, qui l'entrave de temps en temps, mais en ce qu'Il ne peut rejeter ce corps, une fois qu'Il l'a utilisé pour donner naissance à cette grande impulsion spirituelle, jusqu'à ce que cette impulsion soit entièrement épuisée, et que la religion, ou l'association qu'elle a créée ait disparu du monde physique. Prenez pour exemple le cas du Maître Jésus. Par un acte volontaire à l'origine, car c'est toujours en volontaire, qu'Il s'offre, un tel sacrifice ne saurait être imposé, Il abandonne son corps et plus tard, recevant des mains du Bodhisattva la garde de la jeune plante dont le Bodhisattva avait mis la graine en terre pour qu'elle devînt l'arbre immense du Christianisme, Il s'obligea, par l'acceptation de cette tâche, à demeurer enchaîné au corps physique jusqu'à ce que l'Église Chrétienne ait achevé son œuvre et que le dernier Chrétien eût disparu, soit par la libération, soit en passant par la renaissance dans quelque autre religion. Il en va de même pour toutes les autres grandes confessions, dont beaucoup aujourd'hui sont mortes : celle

de l'Égypte, de la Chaldée, et bien d'autres. Les Maîtres qui les dirigeaient ont depuis longtemps rejeté leur corps physique, et cessé ainsi d'être ce que nous nommons des Maîtres, parce que la religion que chacun a créée avait accompli son œuvre et qu'il n'était plus d'âmes ayant besoin d'êtres aidées par le passage dans l'instruction et la discipline de cette religion. Telle est l'idée centrale de cet acte de sacrifice, et il implique un sacrifice d'autant plus réel que Celui qui entreprend cette tâche immense ne peut dire comment l'impulsion ira se ramifiant dans tous ses détails; Il ne peut même estimer la grandeur de la difficulté, du retard, et même du mal, qui pourra sortir de l'impulsion qu'Il a donnée. En premier lieu, Il est Lui-même limité par ces corps qu'Il a revêtus. Il ne peut utiliser toute Sa vaste conscience dans les limitations d'un cerveau et d'un corps physiques. Aussi bien qu'Il ait unifié Ses corps et soit capable, pour ainsi dire, de monter et de descendre à son gré sur l'échelle des plans, Il est grandement entravé dans Ses activités lorsqu'Il agit dans la matière si peu plastique du plan physique ; et ainsi lorsqu'Il entreprend une telle œuvre. Il génère des causes dont la totalité des effets dépasse ses calculs; Il accepte le

risque qui accompagne toute grande entreprise. Il se soumet aux conditions de la tâche qu'Il va commencer, et Il est obligé, l'ayant une fois acceptée, de la soutenir jusqu'à ce que succès ou échec résulte de son effort.

Ceux d'entre vous qui ont soigneusement réfléchi à ces questions se rendront compte que si la connaissance d'un Maître est, par rapport à vous ou à moi, une véritable omniscience, elle n'est nullement l'omniscience sur son propre plan, par rapport aux problèmes qui se posent à Lui et qu'Il doit résoudre. Un Maître au milieu des Maîtres, au sein de la Grande Loge Blanche est là parmi Ses pairs, en la présence de ses Supérieurs, et les problèmes qui préoccupent la Loge, les questions qu'elle a à décider, sont, si je puis dire, aussi difficiles et embarrassants sur ce plan de l'existence que le sont nos problèmes à nous sur notre propre plan. D'où la possibilité d'évaluations inexactes, la possibilité d'erreurs; et il vous sera aisé de comprendre que ces Êtres soient sujets à ces limitations si vous vous souvenez de cette étonnante assertion que le Seigneur Bouddha Lui-Même, si loin qu'il fût au-dessus des Maîtres, commit une erreur dans son œuvre sur le plan physique. Donc, lorsqu'un Maître s'offre

pour être ce qu'à la lettre on peut nommer le bouc émissaire d'un mouvement spirituel nouveau, Il assume un Karma dont il ne peut prévoir tout le déroulement. Et ce n'est plus nécessairement une surprise de savoir que lorsque le temps approcha où devait, selon la loi cyclique, se fonder un nouveau mouvement spirituel, lorsque les deux Maîtres qui s'offraient pour entreprendre cette tâche et accomplir ce sacrifice, se présentèrent au sein de la Grande Loge Blanche, des différences d'opinion se manifestèrent quand on examina s'il était, ou non, désirable que fût fondée ce que nous nommons aujourd'hui la Société Théosophique.

Le temps arriva, beaucoup d'entre vous le savent, je suppose, de tenter un effort quelconque. Il en était ainsi depuis le XIVe siècle, car c'est au XIIIe siècle qu'un puissant personnage, alors vivant au Thibet, promulgua son ordre à la Loge qu'à la fin de chaque siècle, un effort fût tenté pour éclairer « les barbares blancs d'Occident ». Cet Ordre ayant été donné, il devint évidemment nécessaire d'y obéir ; car dans ces régions toute désobéissance est inconnue. C'est pourquoi, à la fin de chaque siècle, comme vous pourrez le vérifier vous-mêmes par une révision soigneuse de l'histoire, de-

puis le moment où Christian Rosenkreuz fonda la Société Rosicrucienne vers la fin du XIV[e] siècle, vous constaterez qu'à chaque fin de siècle un nouveau rayon de lumière est apporté. Dans la dernière partie du XVIII[e] siècle un grand effort fut tenté, dont le poids porta tout entier sur deux grands personnages en relation étroite avec la Loge, bien que ni l'un ni l'autre, à ce que je sache, ne fût alors un Maître : celui qui avait nom le Comte de Saint-Germain, qui est maintenant l'un des Maîtres et Son collègue dans cette grande tâche, intimement attaché à lui, membre d'une noble famille autrichienne et qui nous fut connu plus tard sous le nom d'H.P. B. Leur tentative de changer la face de l'Europe échoua, car les temps n'étaient pas mûrs. La misère et l'abaissement de l'époque, la dégradation des masses populaires, l'horrible pauvreté, la honteuse disette, furent autant de rocs sur lesquels vint frapper et se briser en écume, la vague spirituelle dont ces deux êtres formaient la crête. Le Karma de tout cela, pour celui que nous avons connu sous le nom d'H. P. B., fut l'incarnation douloureuse et ardue qui se déroula parmi nous, où elle fonda, sur l'ordre de son Maître, la Société Théosophique et, pour

qu'elle vécût, lui donna sa vie. Et c'est ce fait que le dernier grand effort spirituel eût été noyé dans le sang, qui lui donna l'horreur qu'elle éprouvait à voir confondre le mouvement spirituel avec une tentative politique quelconque ; elle comprit qu'avant qu'un mouvement spirituel pût réussir dans le monde, il devait former, élever, régénerer la conscience de ceux qu'il touche et s'abstenir de prêter la main, en tant que corps constitué, à un grand mouvement politique et social avant d'être assez fort pour diriger les forces qu'il avait libérées. C'est pourquoi elle redouta toujours d'engager la société, en tant que telle, dans l'action politique ou la réforme sociale. Non que les membres de la Société ne puissent, individuellement, s'y adonner, et vouer le meilleur de leur pensée et de leur énergie à soutenir et à rendre fécond tout mouvement réellement consacré au progrès de l'humanité. Mais la société en tant que Société, véhicule de ce grand torrent de vie, ne le déverse dans aucun vase physique et terrestre, de peur qu'il ne mette ce vase en pièces, de peur qu'on ne fasse revenir en arrière, comme cela s'est produit en France, les aiguilles de l'horloge qu'on s'efforçait d'avancer. Il fallait donc, cette fois, un

mouvement uniquement spirituel, intellectuel et moral. C'étaient là ses caractéristiques et son œuvre spéciales. Aussi lorsque les deux grands Instructeurs chargés de ce mouvement, le Maître d'H. P. B., et le plus intime de ses collaborateurs dans la Grande Loge Blanche, ces deux Êtres qui dans les siècles passés avaient continuellement associé leurs efforts au sein des civilisations disparues ; lorsqu'Ils s'offrirent pour cette grande mission, un doute, comme je l'ai dit, s'éleva parmi Leurs pairs. La leçon du XVIII[e] siècle était encore présente ; inévitablement la question se posa : « L'Occident est-il prêt pour un mouvement de ce genre ? Peut-il être créé dans un tel milieu sans faire peut-être plus de mal que le bien qu'il est capable d'accomplir ? Une grande discussion s'éleva ainsi, si étrange que cela puisse paraître à certains, en compagnie si auguste, et la plupart s'y déclarèrent opposés, et affirmèrent que le temps n'était pas venu; mais Eux s'offrirent à en accepter les risques et à en soutenir le fardeau : Ils demandèrent à porter le Karma de cet effort, et à donner Leur vie pour le canaliser, le conduire et l'élever. Et comme la question du Temps est toujours une des plus compliquées pour Ceux qui ont charge de la grande

loi des cycles et de l'évolution de l'homme, on sentit qu'il était possible que l'effort réussît, quand bien même les temps n'étaient pas tout à fait mûrs, quand même l'horloge n'avait pas encore sonné l'heure. Alors la permission fut accordée et Ils assumèrent tous deux la responsabilité du mouvement. Les premiers débuts nous sont à tous familiers ; vous savez qu'Ils choisirent ce noble agent, l'H. P. B. que nous avons connue, et la préparèrent pour le travail qu'elle allait accomplir ; qu'Ils l'envoyèrent ensuite en Amérique à la rencontre d'un collègue qui fournirait ce dont elle manquait elle-même, la puissance d'organisation, la faculté de parler aux hommes et de les retenir autour de lui, et de les grouper en un mouvement public. Vous savez tous l'histoire de leur rencontre et de leur collaboration. L'un d'eux en a fixé le récit, pour l'instruction des jeunes membres de la Société, aujourd'hui et dans l'avenir. Le mouvement commence, vous le savez, sous la surveillance étroite et la constante protection des deux Maîtres qui avaient pris sur Eux la charge de sa responsabilité. Vous pouvez lire, dans de nombreuses lettres d'H. P. B., combien étaient constants ce contact et cette direction ; et il en fut ainsi année après année pendant les sept

premières années au moins de la vie de la Société, et même un peu plus: Le numéro de juin du *Theosophist* contient une lettre de l'un de ces Instructeurs, qui montre avec quel intérêt étroit, de quelle étroite observation ils suivaient les moindres détails de la marche de la Société. J'ai seulement cru juste de supprimer de cette lettre les noms propres de l'original. Il ne serait ni bien ni juste de les livrer encore à la publicité, comme le sait bien celui qui pourrait en remplir les blancs. Vous verrez dans cette lettre que le Maître qui l'écrivit avait suivi les travaux d'une certaine Branche, qu'Il avait indiqué à propos d'une autre Branche ceux de ses membres qui travaillaient mal ou ne travaillaient pas bien, qu'Il suggéra que tels membres seraient mieux hors de la Branche que parmi ses membres, et constituaient des obstacles plutôt que des aides, toutes indications montrant combien étroite était leur surveillance des Branches de leur jeune Société. Vous pouvez encore lire dans d'autres lettres qu'Ils conseillèrent d'écrire aux journaux et d'autres preuves analogues qui vous frapperaient par leur trivialité si elles provenaient des Maîtres aujourd'hui ; Ils demandaient qu'on écrivît ici une lettre, qu'on répondît là à un ar-

ticle, qu'on ne laissât pas un article important propager des notions fausses pouvant nuire à la Société, et ainsi de suite. Mais il vint un temps où, avec l'augmentation du nombre des membres, il s'en trouva beaucoup qui n'avaient pas la foi robuste d'H.P. B. et de H.S. Olcott dans la réalité de l'existence des Maîtres et de leurs rapports avec la Société Théosophique, et des discussions et controverses s'élevèrent. Aussi, si vous consultez le *Theosophist* de cette période, vous y trouvez beaucoup de discussions sur le sujet de savoir qui étaient les Frères, et ce qu'Ils faisaient, et quels étaient leurs rapports avec la Société Théosophique, jusqu'à ce qu'enfin Ils se lassèrent de ces doutes constamment émis quant à leur existence, leur action, leur sollicitude, et transmirent l'avertissement qu'on trouve encore dans les archives de la Société, que si, dans un temps très bref, ces discussions n'étaient pas apaisées, et le fait de leur lien avec la Société généralement reconnu, Ils se retireraient pour un temps dans le silence où Ils étaient demeurés si longtemps, et attendraient que les conditions fussent plus favorables pour reprendre une part active à la direction de la marche de la Société. L'avis, malheureusement, ne fut pas entendu ; cette

retraite dans un quasi silence eut lieu, et la Société entra dans ce nouveau cycle de son action où, comme vous le savez, elle s'attira le jugement du Maître que je citais l'autre jour: « La Société s'est arrachée à notre étreinte et à notre influence et nous l'avons abandonnée à elle-même; nous ne faisons point d'esclaves contre leur gré. Elle est maintenant un corps sans âme, une machine assez bien conduite jusqu'ici mais qui tombera en morceaux quand..... Des trois objets le second seul est mis en pratique : elle n'est plus une Fraternité, ni un groupement sur qui plane l'Esprit venu de par delà la Grande Chaîne. » Ainsi changèrent pour un temps les rapports des Maîtres et de la Société ; ils devinrent moins directs, moins constants. Leur influence directe se confina à quelques individus, et fut soustraite à l'ensemble de la Société sauf pour généralement la soutenir, non parce qu'Eux-mêmes désiraient qu'il en fût ainsi, mais parce que la Société l'avait voulu, et que la Société est maîtresse de sa destinée, et peut l'infléchir d'un côté ou de l'autre au gré de la majorité de ses membres. Ils continuaient cependant de veiller sur elle, mais sans pouvoir intervenir dans sa marche extérieure autant qu'Ils l'avaient fait aux pre-

miers jours, et H. P. B. fut obligée de déclarer qu'Ils ne la guidaient plus. Les rapports subsistèrent, mais en grande partie atténués, latents pour ainsi dire, jusqu'à un certain point, et Ils attendirent l'heure où la possibilité de nouveau s'offrirait à Eux d'agir plus activement au sein du mouvement qu'Ils avaient fondé, et dont ils avaient l'obligation de subir le Karma.

Le fait qu'Ils portent le Karma de la Société dans son ensemble me semble un de ceux que les membres ne devraient jamais oublier; car entrés comme nous le sommes dans ce mouvement, ayant trouvé grâce à la Société des enseignements qui ont transformé notre vie, et reçu d'elle une lumière qui a transformé toute notre pensée, rendu la vie intelligible et familière l'existence sur d'autres plans, au moins en théorie, et chez quelques-uns en pratique, il semblerait que la plus élémentaire gratitude, telle que des hommes et des femmes du monde peuvent en éprouver pour quelque service rendu d'ami à ami, tout faible et pauvre que soit ce sentiment, dût vivre au cœur de chaque membre à l'égard de Ceux qui ont rendu possible l'existence de la Société Théosophique. Je laisse évidemment de côté ceux qui ne croient pas en Leur existence; et il

en est, comme cela est juste et bien, beaucoup parmi nous ; car c'est la base même de la Société Théosophique que des hommes de toutes les opinions y soient admis et jouissent de la splendeur de ses doctrines, qu'ils les acceptent toutes ou non. L'absence de foi chez eux ne change en rien le fait que ces enseignements leur sont parvenus par l'entremise de la Société, et leur viennent de Ceux qui ont fait de la Société une organisation vivante. Et si je dis que ce sentiment de gratitude devrait exister au cœur de chacun, je n'entends point que personne doive nécessairement adopter la conception spéciale des Maîtres qui est la mienne, toute fondée qu'elle soit peut-être, sur une connaissance plus certaine que n'en possèdent beaucoup de ceux qui personnellement la repoussent. En ces matières, tout membre est libre, et je n'insiste auprès de vous aujourd'hui que sur la responsabilité qui est la vôtre d'essayer au moins de comprendre, quand vous touchez à des questions d'une importance aussi considérable ; et de comprendre au moins que vous devez vous abstenir d'ajouter au fardeau de ces puissantes épaules plus de poids qu'il n'est inévitable d'en ajouter. Or nul d'entre nous, quelle que puisse être notre science, et

les différences entre nos connaissances sont infimes, comparées à la différence qui nous sépare, nous tous, des Maîtres, nul de nous ne saurait vraiment échapper au devoir de considérer si par son ignorance, son insouciance, sa folie, son indifférence, il n'ajoute pas à Leur fardeau. Ils ne peuvent se soustraire au Karma que vous et moi générons si largement, en vertu de Leur union avec cette Société, et de ce fait que Leur vie circule en elle, et qu'Ils se sont offerts en sacrifice afin qu'elle vive. A cause de ce sacrifice, Ils ne peuvent s'empêcher d'avoir part au Karma que vous et moi formons par nos pensées frivoles, nos actions irréfléchies, notre ignorance volontaire ou involontaire, fardeau qu'Ils ont pris sur Eux par amour pour l'homme et pour lui venir en aide. J'ai bien souvent pensé, quand j'essayais d'entrevoir confusément les mystères de cette divine compassion, et la grandeur de l'amour et de la pitié qui pousse ces grands Êtres à descendre parmi nous, infimes petites créatures, combien doit Leur sembler étrange, à Leur point de vue, l'indifférence avec laquelle nous recevons ces inappréciables bienfaits, cet immense sacrifice. L'amour qu'Ils méritent surpasse sûrement de loin celui que réclament les

liens de la famille et du sang, les plus forts liens qui unissent l'homme à l'homme; plus haut que tous ces droits est celui qu'Ils ont sur nous, ces Hommes qui sont des Maîtres et des Instructeurs; car ce qu'Ils ont donné et rendu possible pour vous et moi m'apparaît un droit qui dépasse toute mesure, une dette qu'on ne saurait évaluer. Et lorsqu'on envisage la Société dans sa masse, et qu'on voit combien peu en général elle tient compte de ces profondes vérités occultes qui sont à sa portée, combien peu elle comprend l'immense possibilité que ces actes de suprême sacrifice ont ouverte devant chacun de nous, cela semble trop triste pour être croyable, trop pathétique pour l'exprimer; on comprend combien parfois Leur cœur doit se déchirer, comme se déchira le cœur du Christ quand Il s'arrêtait pour contempler Jérusalem, sachant que le peuple auquel Il appartenait repoussait de plus en plus les occasions offertes et méprisait la rédemption qu'Il lui apportait. Combien de fois son cri : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et lapides ceux qui te sont envoyés, que j'ai souvent voulu te rassembler comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! » Combien de fois ce cri doit

jaillir du cœur des Maîtres, quand Ils contemplent le mouvement dont Ils sont responsables, et voient combien peu sa grandeur est comprise par ceux qui sont ses membres et sont inscrits sur ses rôles [1] ! Si seulement, pendant une heure brève, vous pouviez vivre à l'unisson du cœur du Maître, sentir ce qu'Il éprouve à l'égard de ce mouvement qui est Sien, il me semble qu'à la clarté, même d'une si brève méditation, il y aurait un abandon général de personnalités, on foulerait aux pieds un sot orgueil, on rejetterait une obstination inconsidérée, on brûlerait du désir d'avoir quelque part à ce sacrifice, et de se donner, si faibles qu'on soit, en face de ce sacrifice sublime qu'Ils accomplissent année après année pour nous qui sommes indignes de Leur compassion. Et pourtant il n'est rien moins, ce mouvement, qui vit de Leur vie ; il n'est rien moins, ce rapport des Maîtres à la Société Théosophique. Ils la portent dans Leur cœur, Ils la portent sur Leurs épaules ; Ils s'offrent en sacrifice journalier pour que cet effort spirituel puisse réussir à aider et à ennoblir le monde. Les

1. Ceci fut prononcé plusieurs semaines avant la publication de l'extraordinaire manifeste de M. Sinnett niant des choses « certainement admises parmi nous ».

Maîtres, si grands, s'adressent à nous, si petits ; nul ne refusera, sûrement, d'écouter, s'il entrevoit le sens de Leurs paroles ; nul ne rejettera Leur supplication, s'il peut entendre un lointain écho de Leur voix. La seule chose qu'on puisse espérer, désirer avec passion, pour soi-même et tous ceux qui sont membres de la Société, c'est qu'il se trouve parmi nous des oreilles pour entendre la voix des Maîtres, et des cœurs qui reflètent assez de Leur compassion pour vouloir se sacrifier au progrès du monde.

L'AVENIR DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

L'avenir de la Société Théosophique, qui retiendra ce soir notre attention, est double : l'avenir immédiat et un avenir plus lointain. Je traiterai d'abord de cet avenir plus lointain, parce que c'est seulement en reconnaissant sa nature que nous pourrons, comme il convient, concevoir les moyens de le réaliser. Dans toutes les affaires humaines, il faut un but à l'effort, et la nature de cette fin détermine la nature des moyens. L'une des grandes fautes de la vie moderne, à mon avis, est de vivre, comme on dit, au jour le jour ; de s'élancer vers tout avantage momentané, d'essayer d'amener un résultat qui soit un progrès pour l'instant, sans essayer de comprendre ou vouloir considérer si, en bien des cas, le progrès temporaire peut n'apporter pas avec lui un mal plus grand que celui auquel il était destiné à apporter remède. Dans la Société Théosophique, tout au

moins, où nous voulons étudier les tendances et apercevoir quelque peu les forces agissantes autour de nous, dans la vie, nous devrions éviter cette erreur générale de l'époque, chercher à voir le but vers lequel nous allons, et choisir les méthodes immédiates qui nous y porteront. Il est bien entendu qu'en parlant de but et de fin, j'emploie ces termes dans un sens relatif et non absolu ; qu'il s'agit de la fin, du but situé à une distance mesurable, et qui peut être ainsi regardé comme le point vers lequel doivent tendre les routes où nous marchons. Examinons donc ce but, tout d'abord, sa nature, et le genre de méthodes qui nous aidera à le réaliser dans ce monde.

Vous êtes familiarisés, dans la Société Théosophique, avec la théorie des cycles, en sorte que vous avez accoutumé de regarder les événements comme tendant à se répéter sur des niveaux de plus en plus élevés de ce qu'on a appelé la « Spirale de l'évolution ». Car s'il est vrai que l'histoire ne se répète point sur le même plan, il est également vrai qu'elle se reproduit à des niveaux successifs et plus élevés, et tout étudiant des données théosophiques relatives à l'évolution de l'homme, des globes, des systèmes planétaires, des univers,

verra son étude grandement facilitée s'il comprend les vérités fondamentales de chacun de ces cycles successifs. Nous répétons continuellement à un niveau supérieur nos actions d'un niveau inférieur. Nos termes sont une série continue de répétitions, en sorte que si nous comprenons leur signification dans une série, nous pouvons déduire leur sens dans une autre série. J'ai souvent attiré votre attention, à l'égard de ces cycles récurrents d'événements et de termes, sur ce fait que chez les Hindous en particulier et dans la langue Sanscrite, vous trouvez des séries entières de termes dont le sens varie d'après celui qui commence la série ; la connaissance de l'un entraîne la connaissance de tous. Prenez l'exemple familier du mot « Samâdhi ». C'est un terme relatif, le dernier d'une série, qui a trait à la conscience humaine à l'état de veille, et au plan où se trouve le centre de la conscience pendant la veille. Il en résulte que pour savoir le sens du mot Samâdhi pour un individu quelconque, il faut savoir d'abord sur quel plan de conscience son centre normal est actif ; cette condition remplie, vous pouvez suivre pas à pas la série jusqu'au terme représenté par le mot « Samâdhi ». Il en est de même à chaque point de

nos études théosophiques, et cela est vrai surtout dans les caractéristiques, importantes à ce point de vue particulier, des Grandes Races-Mères que l'on retrouve en miniature dans les Sous-Races de chaque Race-Mère. Si nous parvenons à découvrir ces caractéristiques, à les suivre et à saisir leur genèse au cours de l'évolution dans le petit cycle le plus proche de nous, celui de la Sous-Race, il nous sera comparativement facile, à l'égard de l'avenir, de prévoir l'apparition de ces caractéristiques dans la Race-Mère qui correspond à la Sous-Race. C'est la méthode que j'entends suivre en traitant de l'avenir de la Société Théosophique, et c'est la raison pour laquelle j'attire votre attention sur ces cycles constamment récurrents de périodes et d'événements. Reportons-nous à la Quatrième Race-Mère ; nous pouvons y étudier l'évolution de la Cinquième. Nous surprenons en activité les méthodes suivant lesquelles devait s'accomplir cette évolution ; nous pouvons suivre les moyens employés pour en amener la réalisation et nous pouvons voir, par une étude de cette époque lointaine, que la quatrième Sous-Race de cette Race-Mère montrait les caractéristiques de l'ensemble de la Quatrième Race, et que la Cinquième Sous-Race

montrait quelques-unes des caractéristiques de la Cinquième Race-Mère qui devait la suivre au cours de l'évolution. En appliquant ainsi le même principe d'analogie, si nous pouvons découvrir en quelque mesure les caractéristiques de la Sixième Sous-Race qui va suivre la nôtre, nous serons sur la piste du principe suivant lequel l'évolution formera la Sixième Race-Mère en son temps. Revenons donc pour un instant en arrière, et examinons les grandes lignes de l'évolution d'une Sous-Race et d'une Race.

Quand sonna l'heure de la formation de notre Cinquième Race-Mère, certains types d'hommes furent choisis au sein de la Cinquième Sous-Race de la Quatrième Race-Mère, par le Manou qui devait diriger l'évolution de la Cinquième Race. Ces types montraient sous forme en quelque sorte germinale les caractéristiques mentales qui devaient se développer dans les groupes choisis. Vous pouvez apprendre, si vous le voulez, comment ces sélections furent opérées, et que la première aboutit à un insuccès. Bien que choisis par la sagesse de l'Être sublime que nous nommons le Manou, les matériaux qu'Il essaya d'abord de façonner se montrèrent néanmoins réfractaires, trop peu

plastiques pour s'adapter à l'Influence qui s'efforçait à les modeler. En conséquence, après de longs efforts, Il rejeta les familles qu'Il avait ainsi isolées, et fit un nouveau choix, qu'Il désirait voir plus heureux que le premier. La manière dont ce choix s'opéra était simple et effective ; Il désigna un certain nombre de Ses disciples qu'Il envoya comme messagers aux diverses nations qui constituaient cette portion de la vaste Quatrième Race qu'il avait choisie pour cette seconde expérience. Ils parcoururent toutes ces nations, avec la mission de rassembler autour d'eux ceux qui sembleraient propices à l'œuvre qu'Il devait mener à bien ; Ils essayèrent par diverses méthodes, parfois par invitation directe, lorsque le signe cherché était clairement développé : le type mental inférieur. C'est le développement du manas inférieur qui représentait l'objet de cette sélection, car la Cinquième Race-Mère devait réaliser ce développement du manas inférieur. Je dis « manas inférieur » plutôt que manas, parce que le développement complet du principe manasique en l'homme est réservé pour la Cinquième Ronde et non pour la Quatrième, où nous nous trouvons actuellement. Cette Quatrième Ronde, où l'élément kâmique do-

mine, doit nécessairement colorer toute évolution qui se poursuit durant son cours, et si haut que nous puissions nous efforcer d'élever en nous les pouvoirs du Manas, nous ne pouvons nous affranchir de ce vice fondamental de notre nature au point de vue manasique, que nous sommes plongés dans la matière kâmique, la matière de la Quatrième Ronde, adaptée au principe kâmique, et non dans celle de la Cinquième Ronde, adaptée au principe manasique. Le mieux que nous puissions faire est donc de développer en nous le Manas inférieur, le Manas profondément teinté de Kâma.

Au sein de cette Quatrième Race, donc, furent choisis ceux qui montraient avec le plus d'évidence le germe de cette intelligence désirée, les messages du Manou ayant fait résonner une note destinée à rallier ceux en qui ce principe du Manas inférieur était plus hautement développé que chez leurs frères de la Quatrième Race. Peu à peu, du sein des différentes nations, des groupes d'hommes et de femmes vinrent s'assembler autour des messagers du Manou, qui commencèrent alors à les guider à l'écart de leurs peuples et de leurs milieux, et les dirigèrent vers le lieu fixé où le Manou rassemblait pour la seconde fois les

sujets de cette seconde expérience. Lentement se forma le groupe choisi parmi les nations de la Quatrième Race. L'élite de ces nations, attirée par l'appel des messagers, s'assembla graduellement autour du Manou, et fournit le noyau, les matériaux de la nouvelle Race-Mère. Comme vous le savez, Il l'emmena dans la lointaine Terre Sacrée, et l'isola des masses des Quatrième et Troisième Races, au moyen de barrières physiques, pour la préserver de tout contact impur et de toute contamination. Quelle différence entre ces hommes et les générations qui devaient en sortir l'une après l'autre, après des milliers d'années! Pour ceux qui les entouraient, ils étaient plutôt des gens développés d'une façon anormale, nullement considérés ou admirés dans leur pays d'origine. Car la formation d'un nouveau type ne se fait point au moyen de ceux en qui s'est le plus largement épanoui le type de la vieille Race qui précède la Race en formation. Les types en qui triomphait l'évolution de la Quatrième Race, selon son propre jugement, n'étaient point les meilleurs matériaux pour l'édification de la Cinquième. Ceux qui étaient le plus admirés dans la Quatrième, étaient regardés comme la fleur de leur Race, étaient ceux en

qui la faculté kâmique, avec les pouvoirs psychiques qui s'y rattachent, avait atteint son plus haut développement et réalisé ses plus hautes conquêtes. Souvenez-vous que dans la civilisation très différente de ce temps les pouvoirs psychiques jouaient un rôle énorme dans le développement des meilleurs représentants de la race. Chez ceux où le principe manasique naissant commença à triompher de Kâma, les facultés psychiques virent inévitablement diminuer leur puissance et se montrèrent plus faibles que dans les chefs des peuples, qui étaient les plus avancés de leur civilisation. Les facultés alors les plus prisées étaient beaucoup moins en évidence chez ceux que choisit le Manou ; car Il recherchait surtout l'activité naissante du principe intellectuel qui doit nécessairement noyer pour un temps les facultés psychiques. Je ne puis m'étendre à présent sur les raisons de cette nécessité : le psychisme de ce temps était celui du corps astral dans son entier, et non celui qui suit le développement intellectuel et résulte d'une organisation supérieure du corps astral en organes spécialisés pour les sens astraux, les Chakras bien connus. Cette raison est familière aux étudiants des divers degrés de

l'évolution, et je n'y fais allusion maintenant que pour faire ressortir le fait très significatif que voici : ceux qui furent choisis par le Manou au sein de cette civilisation pour être le noyau d'une Race nouvelle, n'étaient point les types les plus marquants de la plus haute civilisation de leur temps. Ceux-ci furent laissés à leur propre milieu, et demeurèrent pour poursuivre leur évolution sur une voie qui déjà appartenait au passé, et n'était pas celle de l'avenir. Et ces hommes et femmes en qui les pouvoirs psychiques étaient moins accusés, et en qui germaient les énergies moins prisées de l'intelligence, dans une voie mieux adaptée aux efforts à venir, furent choisis pour être les fondateurs de la Cinquième Race et transplantés de leur milieu dans la terre lointaine où leur éducation devait s'accomplir. Ils y séjournèrent jusqu'à l'heure où le Manou s'incarna parmi eux et plus longtemps encore. C'est de l'histoire ancienne sur laquelle point n'est besoin de m'arrêter.

Appliquons ces mêmes principes à la sélection d'une autre Race-Mère, et nous verrons que si, pour la Cinquième Race-Mère, le principe de la sélection a été Manas, de même pour la fondation d'une Sixième Race-Mère, c'est le principe Bouddhique qui conditionnera la sé-

lection, afin que soit façonnée la substance où il pourra se développer à son tour. Je dois ici vous rappeler encore que la Bouddhi de la Sixième Race-Mère, dans notre Ronde actuelle, sera fort différente de l'évolution du pur principe bouddhique dans la Ronde qui lui appartient dans l'évolution future de l'humanité ; c'est Bouddhi teintée de Kâma et marquée des caractéristiques de Kâma, ce qui est inévitable, puisqu'elle doit agir au sein de la matière kâmique. Ainsi ne songez pas à la Bouddhi idéale, telle que vous pourriez l'imaginer dans sa perfection, le magnifique principe de la Raison Pure, dans sa haute puissance intuitive, mais son ombre, son reflet, l'ombre et le reflet qui peut emprunter ses voiles, ses vêtements, à la matière de notre Ronde. Ce sera là, néanmoins, la marque distinctive, le principe dominant de la Sixième Race-Mère ; c'est pourquo je vous demande de fixer sur elle votre esprit, comme sur le but vers lequel, au moment présent, doivent tendre toutes les voies. Nous voyons cela bien lointain, si nous prenons notre temps pour mesure ; mais les tendances se font voir longtemps avant de se montrer à la surface, visibles à l'œil de chair. Dans chaque Sous-Race apparaît un principe qui se mani-

feste plus pleinement, plus complètement dans la Race-Mère correspondante. C'est pourquoi, bien que nous ne puissions autre chose, dans le présent, que travailler en vue de la prochaine Sous-Race de notre Cinquième Race-Mère, qui déjà se montre à la surface du globe, il est vrai néanmoins qu'en hâtant l'évolution de cette Sous-Race, c'est à la prochaine Race-Mère qu'il nous faut demander notre principe directeur; elle doit être la lointaine Étoile Polaire grâce à laquelle nous guiderons nos vaisseaux actuels, le point vers lequel nous devons gouverner, si loin qu'il nous faille, tristement, le reconnaître.

Admettons donc ce fait que la Sixième Race-Mère incarnera le principe suivant de la constitution humaine, le principe Bouddhique de Raison Pure, pour le distinguer de l'intellect, qui est la Raison reflétée dans l'activité; si vous concevez cela, et vous rappelez de plus que la tonique de Bouddhi est l'union, non l'unité encore, mais l'union, vous verrez que cela est suffisant pour vous guider dans l'évolution de la Sous-Race correspondante, qui touche au seuil de son existence. Ainsi, quoique semblant m'égarer si loin dans le passé et dans l'avenir, je vous amène à la question pratique

du prochain pas en avant sur la voie de l'évolution humaine.

Un autre point qu'il faut retenir est que la Cinquième Race-Mère continuera à être florissante bien longtemps encore après qu'on aura vu le commencement de la Sixième Sous-Race. Car ces Races et Sous-Races « chevauchent » l'une sur l'autre ; et de même qu'aujourd'hui la majorité de l'humanité appartient à la Quatrième Race-Mère et non à la Cinquième, mais que la Cinquième Race-Mère domine l'évolution du monde, bien qu'encore en minorité, ainsi en est-il des sous-races. La Sixième Sous-Race sera tout d'abord une inappréciable minorité mais colorant l'ensemble. Puis, à mesure qu'elle croîtra en nombre, et que les nations en naîtront, elle commencera à dominer et à conduire l'évolution du monde. Mais même alors la Cinquième Race conservera une énorme majorité pendant des siècles et des siècles. La Cinquième Sous-Race n'a pas encore atteint son apogée ; elle n'est pas parvenue au point où son évolution la portera dans les siècles ouverts devant nous. Elle approche de son apogée : elle s'élève rapidement vers son zénith ; bien des années humaines, cependant, la séparent du jour où elle épanouira la splen-

deur de sa puissance. Elle s'élève rapidement aujourd'hui ; mais comparez-la avec la civilisation Atlantéenne au point correspondant, et vous vous rendrez compte qu'elle n'a pas encore atteint le point supérieur de sa courbe. Car chaque Race doit « chevaucher » sur la Race qui l'a précédée, et nous n'avons pas encore atteint en connaissance le niveau de l'antique Atlantide, et par conséquent en domination sur la nature inférieure, bien que, je le répète, l'ascension soit maintenant rapide et doive s'accélérer avec chaque décade nouvelle. On trouve cette loi dans l'évolution, qu'elle s'avance à une allure toujours accélérée. Plus elle développe son énergie, plus ces énergies se multiplient, ou, dans les termes d'un grand instructeur : « elle croît, non par addition, mais par puissance. » Notre civilisation s'élance vers des progrès de plus en plus rapides. Mais le fait même qu'elle n'a pas atteint les plus hautes réalisations de la Quatrième Race nous dit que nous avons du temps devant nous pour la préparation de la Sixième Sous-Race, et c'est là notre œuvre immédiate. Ne nous arrêtons plus à songer à la Sixième Race-Mère, car tout ce qui tend à édifier la Sixième Sous-Race, contribue à l'édification de la Sixième Race-Mère de

l'avenir. Cette dernière exige les mêmes facultés, bien qu'à un niveau supérieur, et nous pouvons abaisser nos regards à notre humble niveau, et considérer ce que sera la Sixième Sous-Race. Ce sera tracer à la fois et l'œuvre et l'avenir de la Société Théosophique.

La grande caractéristique de cette Sixième Race, sera l'union ; tout ce qui tend à l'union est une force qui collabore à l'avènement de la Sixième Sous-Race, même si, très souvent, cette force montre au dehors un aspect peu engageant. Ce n'est pas la manifestation extérieure du moment, qui importe, mais la direction de la force. Bien des choses, plus belles à la surface, ont accompli leur fin, et sont sur la pente de la décrépitude ; mais les choses qui s'élèvent, bien qu'encore au-dessous de l'horizon, ont, comme toutes les choses germinales, un extérieur désagréable qui disparaîtra dans, la croissance de la jeune créature avant qu'elle apparaisse réellement sur la terre. Il a été dit par un Maître que si nous pouvions voir avec l'œil de l'Esprit la génération de l'être humain, sa vie prénatale, nous comprendrions la génération des mondes et des univers. C'est là encore un principe général. Tirons-en pour l'instant une ou deux leçons.

Songez à l'évolution d'une graine jusqu'à l'apparition de la plante. Qu'y trouvez-vous ? Un germe minuscule environné d'une masse de substance nutritive ; avant que ce germe ne se développe en racine, tige et feuille au-dessus du sol et n'apparaisse aux regards de l'observateur, il faut que cette masse nutritive soit absorbée par le germe en croissance et se transforme en les tissus délicats de la plante à venir. Si donc vous envisagez ce germe en évolution, animal ou humain, quelle différence entre cette créature naissante et l'animal ou l'homme qui en sortira ! Quelle absence de beauté dans bien des méthodes de sa croissance, de sa nutrition, de sa formation graduelle ! Et par quelle merveilleuse alchimie de vie intérieure, le germe vivant s'approprie toute la substance nutritive qui l'enveloppe, et l'élabore en organes divers, jusqu'à ce que la parfaite créature soit prête à naître au monde ! Il en est de même dans la croissance d'une Sous-Race, dont le germe est aujourd'hui planté. Que de travail il faudra, avant qu'elle soit prête à naître, en un temps nullement incommensurable, après que le germe a été semé dans la matrice du temps. Essayez de concevoir l'analogie au moyen de l'image que j'ai suggérée

et vous ne taxerez plus aussi volontiers d'invraisemblance cette vérité que, de nos jours aussi, bien des messagers ont été envoyés par le Manou de l'avenir pour faire résonner certaine note tonique, caractéristique de l'enfant qui doit naître. Cette note est bien connue aujourd'hui : nous l'appelons Fraternité.

Voyez combien de ces messagers sont aujourd'hui dispersés par le monde, et comment les diverses organisations d'hommes de tous genres tendent vers cette direction, et y trouvent de plus en plus la note fondamentale de leur progrès et de leur évolution. Il n'existe, à ma connaissance, que deux grandes organisations contemporaines qui aient délibérément adopté comme devise, devant le monde, la Fraternité Universelle : l'une est la Franc-Maçonnerie, l'autre est la Société Théosophique. Elles seules proclament l'universelle Fraternité. Car bien que plusieurs religions affirment la Fraternité, elles ne la rendent point universelle ; c'est une fraternité limitée aux adeptes de leur croyance ; avant de devenir un frère, il faut entrer dans la religion. Cela est très nettement déclaré dans la grande et universelle cérémonie du baptême qui marque l'entrée de l'enfant dans l'Église chrétienne. Par ce sacre-

ment il est « *fait* enfant de Dieu ». Il ne l'était point auparavant, au point de vue de l'Église. Il était né sous la colère de Dieu, dans le règne de Satan. Par la cérémonie du baptême il est fait enfant de Dieu, héritier du royaume des cieux, c'est le langage de toutes les Églises; ceux qui n'appartiennent point à l'Église ne sont pas des enfants de Dieu. Rappelez-vous que c'est la Paternité de Dieu qui explique la Fraternité des hommes. La Vie Fraternelle n'est intelligible que si elle a sa racine dans la Vie Paternelle. Et parce que la Société Théosophique ne connaît aucune des limitations des religions, et déclare que tout être humain est, dans sa nature essentielle, un avec la Vie et le Dieu suprême, par là même la Fraternité est universelle et nul homme n'y est étranger. Tout homme, quel qu'il soit, est reconnu comme un frère. Il n'entre point dans la Fraternité, il n'en peut être exclu. Son Esprit, sa Vie, l'y ont placé : c'est un fait qui nous dépasse et nous domine. Nous n'avons aucun pouvoir de le créer ou de l'abolir. Nous reconnaissons ce grand fait, nous ne nous disons point la Fraternité Universelle, mais seulement un noyau dans cette Fraternité, ce qui est bien différent; la Fraternité est aussi universelle que l'huma-

nité, c'est là notre doctrine fondamentale; elle implique que cette Fraternité est aussi universelle que la Vie. Il en va de même dans la Franc-Maçonnerie, là où elle est justement conçue; aucune barrière de credo; tous les hommes sont également admis dans la Loge Maçonnique. J'ai dit « là où elle est justement conçue », car il est des pays où la Franc-Maçonnerie s'est répandue, et où la Loge est devenue exclusive comme les religions le sont devenues. Chez les Maçons Américains, le nègre parce que nègre n'est point admis dans la Loge Maçonnique [1]. C'est là une négation de la Maçonnerie, une honte à son actif et non une gloire. Et bien qu'il soit vrai que la Maçonnerie a beaucoup perdu de sa connaissance, elle est cependant demeurée en grande partie une Fraternité, et en cela elle porte en elle le lien d'une vie immortelle, avec toutes les possibilités de renaissance par toute la terre.

En dehors de ces deux organisations, des fraternités limitées se proclament dans toutes les directions. L'Église l'affirme dans ses propres limites. Toutes les religions l'affirment

1. Dans quelques pays, la Maçônnerie est devenue anti-religieuse, mais cela aussi est anti-maçonnique.

dans leurs limites respectives. En dehors des religions et des Églises, on entend répéter le même cri. Le Socialisme le proclame, et s'efforce d'édifier sa politique sur ce principe. Partout le même cri de Fraternité, bien que cette Fraternité ne soit pas devenue une réalité vécue; c'est là l'un des signes de la prochaine naissance de la Sous-Race où la Fraternité sera la note fondamentale de toutes les civilisations, et où une civilisation non fraternelle, enfermant des ignorants, des pauvres, des affamés et des malades, sera jugée barbare et non véritablement civilisée. Sa note fondamentale est Fraternité, la note dominante du jour qui vient. Parce qu'elle constitue notre premier objet, nous avons le droit de nous dire un noyau de cette Fraternité ; parce que nous la reconnaissons formellement, nous pouvons coopérer consciemment avec la nature. C'est là la force réelle de notre Mouvement : non point notre nombre, qui est relativement restreint, mais notre collaboration consciente avec les forces qui préparent l'avenir. La Société Théosophique est un fragment du vaste mouvement Théosophique qui se fait sentir de toutes parts autour de nous ; mais nous avons avec nous ce qui nous permet de nous tenir sur la crête

symbole de l'orgueil

de la grande vague, nous savons pourquoi nous travaillons; nous comprenons les tendances qui préparent l'avenir. C'est pourquoi nous devons, dans la Société Théosophique, par-dessus tout garder notre devise de Fraternité et travailler pour elle dans chaque phase de l'activité humaine. Ce mot désigne à vos Branches Théosophiques quels mouvements vous devez aider, quels mouvements il vous faut ne pas aider. Il est vain de verser de l'eau dans un vase brisé, et tout vase qui ne porte point le nom ou le principe de Fraternité est un vase brisé qui ne gardera point l'eau pour le temps qui vient. Mais tout mouvement, même entaché d'ignorance, de folie, de maux temporaires qui poursuit la Fraternité et tâche de la réaliser, est un vase vivant où l'Eau Vive peut être déversée; c'est avec ces mouvements que vous devriez collaborer, vous efforçant de leur apporter l'inspiration et la purification, de les débarrasser de tout ce qui a sa source dans l'ignorance, et de leur donner la sagesse qu'un devoir sacré vous impose de répandre largement parmi les enfants des hommes. Dans votre œuvre publique, c'est encore le même caractère.

Ceci m'incite à m'arrêter un instant sur ce

Mouvement Socialiste que vous voyez grandir de toutes parts autour de vous. Il souffre d'une erreur terrible sur laquelle je n'ai pas besoin d'insister ici, mais dont je traiterai demain soir devant un Groupement Socialiste. Il oublie quelle est la racine même de tout progrès ; il oublie qu'il faut d'abord créer des frères, avec lesquels ensuite on édifiera la Fraternité. Il pense que l'avenir dépend des conditions économiques, de la possession de la terre et du capital. Ces conditions méritent d'être discutées soigneusement et soumises à la critique de l'intelligence. Mais quel que soit le possesseur des moyens de subsistance, si la vie est empoisonnée, elle ne saurait être saine au milieu de la Société la mieux organisée. Car la Société est le produit des hommes, non les hommes de la Société, et aussi longtemps que cette vérité sera méconnue, tous les essais seront voués à l'échec, car ils sont fondés sur le sable et non sur le roc. Vous qui avez étudié, et qui connaissez, dans quelque mesure au moins, les forces à l'œuvre dans le monde du présent, vous devriez pouvoir aider à éliminer le mal et à soutenir le bien. La Société Théosophique, au sein de ces mouvements du jour, doit proposer fermement un idéal vrai. C'est la fonction du prophète,

de l'instructeur spirituel, de rehausser l'idéal et de le proclamer toujours, afin que les individus puissent l'avoir toujours présent devant eux, et choisir les chemins qui mènent dans la bonne direction.

D'autre part, les principes que je vous ai exposés expliqueront pourquoi cette Société Théosophique, si faible et pourtant si forte, faible par le nombre, faible par la valeur de ses membres, qui ne comptent pas parmi eux les plus savants ni les plus puissants de la terre, constituée par des gens socialement médiocres et moyens et non par les grands conducteurs de la civilisation contemporaine ; mais en qui (autrement ils ne seraient point membres de la Société Théosophique) est l'aspiration naissante vers une condition plus noble, et quelque bonne volonté à se sacrifier pour hâter l'avènement de cette condition ici-bas. C'est là aujourd'hui la raison d'être de notre Société. Nous sommes comme la masse nutritive qui enveloppe l'embryon ; l'embryon emprunte sa croissance à l'amour, à l'aspiration, à l'esprit de sacrifice qu'on trouve dans notre mouvement, si peu développé qu'il soit aujourd'hui. Le fait que nous reconnaissons cela comme notre devoir, notre idéal, est la promesse de l'avenir.

Nous sommes ce que notre passé nous a faits ; nous serons ce que notre présent fait de nous ; et si, dans votre cœur et dans le mien, vibre l'ardent désir d'un état meilleur et plus noble, c'est là ce qui marque notre place dans l'œuvre à venir, et notre droit d'être parmi les premiers membres de la Sous-Race dont la naissance se prépare. Nos pensées d'aujourd'hui représentent ce que sera notre prochaine vie ; nos aspirations d'aujourd'hui sont nos capacités d'alors. Vous savez ce qu'est la vie intermédiaire entre la mort qui clôt la vie présente et la naissance qui ouvrira votre vie prochaine. Vous savez que dans les lieux célestes vous tisserez en facultés, en capacités toutes les pensées et aspirations vers la vie supérieure que dans vos jours de faiblesse présente vous aurez éprouvées, caressées et cultivées. Ce n'est pas votre moi actuel qui façonnera l'avenir, mais le moi que vous vous serez créé par vos aspirations d'aujourd'hui. Et dans la mesure où chacun de vous nourrit ces aspirations et caresse ces idéals, et s'efforce, même faiblement, de les réaliser au sein des limitations de son passé qui entravent sa vie présente, vous façonnerez, dans l'intervalle entre mort et naissance, les facultés plus nobles qui vous qualifieront pour

renaître dans la Sixième Sous-Race. Ce devrait être là la note fondamentale de votre vie, le mobile qui l'inspire toute, sa force directrice. Si vous voulez vous assurer que cette Sous-Race approche du seuil de l'existence, ainsi que je l'ai dit, portez votre égard sur le monde autour de vous, et mesurez le changement qu'on voit se produire en lui. J'ai dit que nous étions faibles par le nombre, que nous étions des gens socialement médiocres et moyens, mais comment qualifier l'expansion de nos idées? Que dire de la manière dont, durant ces trente dernières années, les idées théosophiques se sont répandues dans la civilisation de la Cinquième Race, ont pénétré sa littérature, commencent à guider sa science et à inspirer son art? C'est là une preuve de l'étendue de sa force, en dépit de la faiblesse des véhicules qui la transmettent. Il est évident que l'expansion de ces idées n'est due ni à vous ni à moi, mais aux Grands Êtres qui se tiennent derrière la société, et dispersent les forces qui nous manquent. Car le mouvement dans son ensemble Leur appartient; Ils y travaillent extérieurement et intérieurement. Leur action extérieure se discerne dans les innombrables mouvements qui tendent tous dans une direction unique. Ce

n'est pas nous qui avons répandu les idées. Les idées sont répandues dans l'atmosphère mentale autour de nous, et notre seul mérite est que nous les ayons saisies plus tôt que d'autres, et ayons compris qu'elles sont un fragment de l'Éternelle Sagesse. C'est là notre seul mérite, notre unique prérogative : consciemment, délibérément, nous choisissons ces idées, et si faiblement que nous les mettions en pratique, néanmoins le choix a été fait et s'est inscrit dans les livres de la Destinée. Car, que vous le vouliez ou non, il faut que vous croissiez dans la direction de votre pensée ; et vous ne pouvez avoir part à ce mouvement, sans que votre pensée soit plus ou moins colorée par l'idéal Théosophique.

On nous dit souvent : « Pourquoi entrerais-je dans la Société Théosophique ? Vous nous donnez vos livres. Vous publiez vos connaissances au grand jour. Je puis les acheter dans les librairies ; je puis les écouter dans les conférences. Pourquoi entrerais-je dans la Société ? » Et je réponds invariablement : « Il n'est aucune raison à votre entrée dans la société si vous n'en avez pas le désir. Prenez tout ce que nous pouvons vous donner ; prenez-le librement. Vous êtes les bienvenus à le

prendre. Nous ne sommes que des dépositaires. Et si vous n'avez pas le désir d'être parmi les pionniers, il est tout naturel que vous restiez à l'écart, et suiviez les sentiers faciles que d'autres auront creusés pour vous. » Mais il est une raison que je puis vous donner, je ne la donne pas à ceux de l'extérieur, il est une raison pour que vous soyez dans la Société. Vous êtes plus directement en contact avec les forces qui façonnent l'avenir. Vous êtes environnés, baignés de l'atmosphère où l'avenir puisera sa croissance. Tout ce qui est bon en vous est nourri par ces forces. Tout ce qui est en harmonie avec elles est renforcé par leur action toute puissante. Vous ne pouvez être parmi nous sans avoir part à leur inspiration ; vous ne pouvez être membre de la Société sans avoir part à la vie qui est continuellement versée par l'intermédiaire de la Société Théosophique. Il est inutile de dire cela à ceux de l'extérieur, car cela ne constitue pas une raison qui puisse les induire à entrer ; mais réjouissez-vous de ce que le bon Karma du passé vous a amenés dans la Société actuelle. Il vous a donné le droit de profiter de cette occasion d'acquérir une naissance plus noble dans le temps qui vient, d'avoir part à la grande œu-

vre qui commence à s'accomplir au sein de l'humanité. Il vous donne, grâce à votre vie dans le plan céleste, droit au contact avec des puissances et des occasions qui appartiennent à ces idéals du monde des hommes, et la possibilité d'entrer en contact avec les grands Êtres qu'ici-bas, si imparfaitement que ce soit, nous nous efforçons de suivre. C'est donc une grande chose d'être dans la Société, et d'une grande importance pour votre avenir, si vous pouvez vous y maintenir. Car l'avenir immédiat de la Société Théosophique sera l'œuvre d'édifier la prochaine Sous-Race. C'est l'œuvre à laquelle elle devrait travailler consciemment dès maintenant. Dans la mesure où vous le comprendrez, sera la valeur de votre effort, dans la mesure où vous le comprendrez, devra être votre part à l'œuvre joyeuse de ces temps plus heureux. L'avenir de la Société Théosophique est d'être la mère, et même l'éducatrice de l'enfant que sera la Sixième Sous-Race, et dont la vie prénatale a déjà commencé. C'est là son avenir, certain, inévitable ; à vous de choisir si vous voulez ou non collaborer à sa réalisation.

TROISIÈME PARTIE

Le Rôle de la Théosophie dans le Monde de la Pensée

Discours prononcé par Mme Besant à l'occasion de son entrée en fonctions comme Présidente de la Société Théosophique au Quen's Hall. Langham Place. Londres. W. le 10 juillet 1907.

LE ROLE DE LA THÉOSOPHIE
DANS LE MONDE DE LA PENSÉE

L'affiche annonçant cette conférence vous a appris qu'elle coïncide avec mon entrée en fonctions comme Présidente de la Société Théosophique. J'ai ce soir le dessein de vous montrer, au moins en quelque mesure, la valeur que prend la Société, du point de vue des activités humaines manifestées dans le monde de la pensée. Je veux essayer de vous montrer que, lorsque nous parlons de Théosophie, il s'agit d'une valeur réelle qui peut servir l'humanité dans les diverses branches de la vie intellectuelle. Je me propose, dans ce but, de définir en premier lieu, brièvement l'idée fondamentale de la Théosophie ; ensuite, passant dans les domaines de la pensée religieuse, de la pensée artistique, de la pensée scientifique, et enfin de la pensée politique, de vous montrer dans quelle mesure ce que nous appelons

Théosophie peut apporter de précieuses contributions à chacun.

La Théosophie, comme son nom l'implique, est une Sagesse, une Sagesse Divine ; historiquement, vous le savez, elle est identique à ce que les pays d'Orient ont connu sous d'autres noms : le Tao, en Chine, Brahmavidya dans l'Inde, la Gnose chez les Grecs et les premiers Chrétiens; Théosophie enfin au Moyen Age et dans les temps modernes. Elle implique toujours une connaissance, une Sagesse qui dépasse la connaissance ordinaire, la science ordinaire de la terre; elle implique une Sagesse à l'égard de la vie, une Sagesse qui embrasse la nature essentielle des choses, et que l'on résume en deux mots : Sagesse de Dieu. Car il a toujours été entendu, jadis, bien que les temps modernes l'aient presque entièrement oublié, que l'homme ne saurait jamais rien connaître véritablement s'il ne se connaissait lui-même, et ne se connaissait divin ; que la connaissance de Dieu, Vie suprême et universelle, est la racine de toute vraie connaissance aussi bien de la matière que de l'Esprit, aussi bien de ce monde que d'autres mondes différents du nôtre; que dans cette unique et suprême connaissance, toute autre connaissance a sa ra-

cine, en cette suprême lumière toute autre lumière trouve son origine, et que si l'homme peut savoir quelque chose, c'est parce qu'il est divin par nature, et qu'ayant part à la Vie qui s'exprime dans un univers, il lui est possible de connaître à la fois la Vie qui crée et la matière qui obéit.

Partant d'un tel point de vue, vous voyez de suite que la Théosophie est une théorie spiritualiste du monde et non une théorie matérialiste. Elle voit dans l'Esprit l'agent qui façonne, donne la forme, à la matière, et dans la matière l'expression obéissante et la servante de l'Esprit ; elle voit dans l'homme un être spirituel qui cherche à développer ses énergies par l'expérience dans un univers de formes matérielles; et elle déclare que l'homme se méconnaît, et manquera sa fin véritable, s'il s'identifie avec la forme qui périt plutôt qu'avec la vie qui est immortelle. Donc, opposée au matérialisme dans sa science à la fois et sa philosophie, elle édifie un système spiritualiste de l'univers; elle est nécessairement idéaliste dans sa pensée, et maintient l'importance de l'idéal comme guide à toute activité humaine. L'idéal conçu appliqué à la conduite, telle est la tonique de la Théosophie et sa valeur vis-à-

vis des diverses branches de la pensée; et le pouvoir de la pensée, la force qu'elle est, la faculté qu'elle a de revêtir des formes dont la vie dépend seulement de la constance de la pensée qui leur a donné naissance, c'est là un caractère fondamental dans tous les remèdes qu'elle applique aux maux humains. Partout idéaliste : en religion, en art, en science, idéaliste dans la vie pratique que les hommes appellent politique, dans tous les domaines idéaliste ; mais elle échappe à une erreur commune à bien des idéalistes et sait que la pensée humaine n'est qu'une portion d'un tout, et non le tout de l'homme. Le Théosophe reconnaît que la pensée divine dont l'univers est une expression, impose des limitations à sa propre pensée, à son activité créatrice. Il comprend que le tout conditionne la partie et que sa propre pensée ne peut se mouvoir qu'au sein du vaste cercle de la Pensée Divine, dont il est lui-même une expression fragmentaire ; en même temps donc qu'il maintient que tout ce qu'on appelle dans les mondes inférieurs, le « réel » dépend de l'idéal, il réalise que son énergie créatrice ne peut que lentement modeler la matière à son gré ; et bien que chaque résultat doive dépendre d'une pensée créatrice, les résultats appa-

raîtront souvent avec lenteur, adaptés à la pensée qui leur aura donné naissance. C'est pour cela que, bien qu'idéaliste, il n'est point impratique; tout en reconnaissant la puissance de la pensée, il reconnaît ses limitations dans l'espace et dans le temps : et tout en affirmant l'importance capitale de penser bien et de croire juste, il reconnaît que la fleur de la pensée ne laisse que lentement place au fruit de l'action.

Mais sur l'importance de la pensée, il met une insistance peu habituelle dans la vie moderne. C'est la mode du jour de juger de la valeur d'un homme en disant : « ce qu'il croit n'importe pas, mais ce qu'il fait ». Cela n'est pas vrai. Il importe infiniment qu'un homme croie ceci ou cela; car l'homme est ce qu'est sa croyance; comme sa pensée est aussi son action. Il fut une époque de l'histoire de la pensée où l'on disait, avec une égale erreur : « Qu'importent les actions d'un homme pourvu que sa foi soit correcte ! » Si le mot foi avait désigné la pensée dans toute son intégrité, l'erreur eût été faible, car la pensée bonne aurait inévitablement amené une bonne action. Mais à cette époque la bonne pensée était seulement la pensée orthodoxe, conforme à un étroit

canon d'interprétation, la répétition obéissante de credos, l'acceptation aveugle de croyances imposées d'autorité. C'était l'Orthodoxie qui, en ces temps, était la mesure de l'homme et le jugement dépendait de l'acquiescement à l'orthodoxie. Contre cette erreur, le grand mouvement qui mit fin au Moyen Age fut une protestation de l'intelligence ; il affirma que nulle autorité extérieure ne doit enchaîner l'intelligence, que nul n'a le droit d'imposer du dehors la pensée qui est l'essence même de l'homme ; c'est la grande affirmation du droit au jugement individuel, du principe suprême de la liberté d'examen, si essentielle au progrès de l'humanité. Comme toute chose, cependant, ce mouvement fut suivi d'une réaction, et l'on courut à l'autre extrême : rien n'importe sinon la conduite, il ne faut rien considérer que l'action. Mais votre action d'aujourd'hui résulte de votre pensée d'hier, et la suit comme son expression ; votre pensée d'aujourd'hui est votre action de demain, et votre avenir dépend de son exactitude et de sa vérité, de sa consonance avec la réalité. Il est donc de toute importance dans le monde moderne de rendre à la pensée sa place légitime au-dessus de l'action, dont elle est l'inspiratrice et le guide.

L'esprit humain, par l'entremise de sa manifestation intellectuelle, juge, décide, ordonne, guide. Son activité est l'effet de sa pensée, et si, sans égard à la pensée, vous vous plongez dans l'action, vous aurez les constantes expériences, si mesquines et inféc ondes, qui caractérisent en général notre vie moderne.

Laissons maintenant cette première assertion de l'importance de la pensée, et voyons quel message la Théosophie apporte à la pensée religieuse. Qu'est-ce que la religion? La religion est l'inextinguible soif de l'Esprit humain pour le Divin. C'est l'Éternel, plongé dans un monde de phénomènes transitoires, qui s'efforce de retrouver son éternité propre. C'est l'Immortel, précipité dans un monde de morts, qui veut retrouver son immortalité. C'est l'Aigle blanc du Ciel, né des espaces illimités, qui bat de ses ailes les barreaux de la matière, et cherche à les briser pour s'élever dans les immensités qui sont son lieu de naissance et sa véritable demeure. C'est là la religion : l'effort de l'homme tendu vers Dieu. Cette soif de l'homme pour Dieu, beaucoup ont essayé de l'étancher avec ce qu'on nomme la Théologie, ou des ouvrages qu'on dit sacrés, des traditions réputées saintes, ou des cérémonies et des rites qui ne

sont que des expériences locales d'une vérité universelle. Il vous est aussi impossible d'étancher cette soif de l'Esprit humain par rien d'autre que l'expérience individuelle du Divin, que d'étancher la soif du voyageur altéré et mourant dans le désert en lui faisant écouter le bruit de l'eau qu'un autre boit. L'expérience humaine, et elle seule, est le roc sur lequel la religion est fondée, le roc inébranlable sur lequel toute Église véritable doit s'édifier. Les livres, il est vrai, sont parfois sacrés; mais déchirez en morceaux tous les livres sacrés du monde, et aussi longtemps que demeurera l'homme, et Dieu pour l'inspirer, on écrira de nouveaux livres et de nouvelles pages débordantes d'inspiration. Réduisez à néant toutes les cérémonies si belles, si édifiantes qu'elles soient : l'Esprit qui les a conçues pour s'exprimer n'a point perdu sa puissance artistique, et saura créer de nouveaux rites et des cérémonies nouvelles pour remplacer celles qu'on a brisées et rejetées. L'Esprit est immortel comme Dieu est immortel ; dans cette immortalité de l'Esprit résident la certitude, l'immortalité de la Religion. Et la Théosophie, en faisant appel à cette expérience immortelle, indique à nouveau au monde des religions,

troublé par tant d'attaques et d'assauts, à demi intimidé devant la vérité nouvelle que chaque jour découvre avec la frayeur de voir miner les fondations antiques, et la critique déchirer tant de documents, la Théosophie indique à nouveau à la religion sa source intarissable, et lui crie de ne redouter ni le temps ni la vérité, puisque l'Esprit est lui-même vérité et éternité. Tout ce que la critique peut vous ôter c'est la forme extérieure, jamais la réalité vivante; et il est excellent vraiment pour les églises et les religions du monde que les documents, ces ouvrages avancés, soient rasés au niveau du sol, et qu'éclate plus indubitable l'impossibilité d'emporter la citadelle, qui est la connaissance elle-même et l'expérience directe.

Il est d'autres services, moins importants, certes, que celui dont je viens de parler, mais importants encore et précieux pour les religions. La Théosophie rapporte à l'homme, enfermé dans la tradition, le témoignage d'une connaissance réelle transcendante à la connaissance sensorielle et au raisonnement des facultés mentales inférieures. Elle arrive les mains pleines de preuves, preuves contemporaines, témoins vivants de la réalité des mondes invisibles plus subtils que le monde physique. Elle

vient, comme sont venus les Fondateurs et premiers Instructeurs de toute religion, pour témoigner à nouveau par l'expérience personnelle, de la réalité des mondes invisibles dont les religions sont les constants témoins. Avez-vous remarqué dans l'histoire des religions combien elles ont graduellement vu s'affaiblir leur influence sur les hommes à mesure que la foi remplaçait la connaissance, la tradition, le témoignage vivant d'hommes contemporains ? C'est l'un des rôles de la Théosophie, vis-à-vis des religions, qu'elle enseigne à parcourir les mondes invisibles et à rapporter dans le cerveau ce qu'on y a vu et étudié ; qu'elle enseigne à l'homme sa vraie nature et lui permet de séparer son corps et son âme, et à voyager sans son corps physique dans des mondes longtemps supposés hors d'atteinte, sinon par le portail de la mort. J'ai dit : « longtemps supposés hors d'atteinte », mais les livres sacrés de toutes les religions témoignent de la possibilité d'y parvenir. L'Hindou vous dira que l'homme doit se séparer de son corps comme la tige du gazon s'enlève de sa gaine. Le Bouddhiste nous dit que par la pensée profonde et la contemplation l'esprit peut se connaître comme esprit, libéré du cerveau physique. Le Christianisme nous

apporte la fréquente affirmation de la connaissance personnelle de ses premiers instructeurs, de ce ministère des anges qui se poursuivit dans l'Église, et de maîtres angéliques instruisant les néophytes. L'Islam nous dit que son grand prophète passa lui-même dans d'autres mondes et en rapporta les vérités qui civilisèrent l'Arabie et fournirent la science qui ralluma le flambeau de la connaissance en Europe après la conquête de l'Espagne par les Maures. Ainsi une religion après l'autre apporte son témoignage à la possibilité d'une connaissance en dehors du monde physique; nous ne faisons que proclamer à nouveau l'antique vérité, avec cette addition devant laquelle certaines religions aujourd'hui reculent : ce que l'homme a fait dans le passé, il peut encore le faire aujourd'hui, les pouvoirs de l'Esprit ne sont pas épuisés, la connaissance des autres mondes est encore à notre portée. En outre de la connaissance pratique d'autres mondes, la Théosophie apporte par cette même méthode l'affirmation catégorique de la survivance de l'Esprit humain après la mort. Les temps modernes seuls ont vu ce doute largement répandu. Çà et là dans le monde antique, chez un Lucrèce à Rome, peut-être un Démocrite en Grèce ; un

Chârvâka, aussi, dans l'Inde, on trouve quelques individus pour douter de l'immortalité de l'Esprit ; mais dans nos temps modernes, cette incroyance, ou le cynisme impuissant qui croit la connaissance impossible, a pénétré profondément la classe cultivée, et par elle les masses populaires. C'est un phénomène observable dans les seuls temps modernes que par centaines et par milliers l'homme désespère de son immortalité. Et cependant la conviction la plus profonde de l'humanité, la pensée la plus profonde en l'homme, est la persistance de soi-même, la conscience du « Moi » qui ne peut mourir. Par une splendide généralisation, par une méthode unique, la Théosophie affirme à la fois l'immortalité de l'homme et l'existence de Dieu; car elle dit à l'homme ce qu'ont toujours affirmé les temps anciens : « La preuve de Dieu n'est pas hors de vous; elle est en vous. » Tous les plus grands Initiateurs ont réitéré ce message, si plein d'espérance et de consolation, car il n'exclut personne de la connaissance directe. La méthode ? la voici : dépouillez les sens, vous trouvez l'intellect; dépouillez l'intellect vous trouvez la raison ; dépouillez la raison pure, vous trouvez le vouloir-vivre ; dépouillez le vouloir-vivre, vous

trouvez l'Esprit dans son unité; dépouillez les limitations de l'Esprit, et vous trouvez Dieu. Tels sont les divers degrés, décrits il y a bien longtemps, répétés aujourd'hui. « Perdez votre vie, dit le Christ, et vous la retrouverez pour la vie éternelle. » Cela est vrai. Dépouillez-vous de tout ce dont vous pouvez vous séparer; vous ne pouvez vous séparer de vous-même, et dans l'impossibilité de vous perdre, vous trouvez la certitude de l'Universel Soi, de l'Universelle Vie.

Arrivons à un autre point de la question religieuse. J'ai mentionné les cérémonies, les rites de toutes les religions. La Théosophie les étudie et les comprend. Beaucoup ont rejeté les cérémonies même s'ils les trouvent utiles parce qu'ils ne les comprennent point, et qu'ils craignent, en les utilisant, de tomber dans la superstition. La Science a deux grands ennemis: la Superstition et le Scepticisme. La connaissance détruit la Superstition aveugle par l'assertion et l'explication des vérités naturelles dont la Superstition a exagéré les aspects essentiels; et elle détruit le Scepticisme en prouvant la réalité des phénomènes du monde invisible. La cérémonie, le rite est, dans le monde des sens, l'ombre des vérités du monde de l'Es-

prit; toute Religion, toute Église a dans ses cérémonies l'expression physique extérieure de quelque éternelle vérité spirituelle. La Théosophie leur apporte une défense, une justification, en leur donnant une explication ; une fois comprises, elles cessent d'être des superstitions qui aveuglent et deviennent des béquilles qui aident l'intellect infirme à s'élever jusqu'à la vie spirituelle.

Arrêtons-nous maintenant pour un instant dans le monde de la pensée artistique. C'est dans l'art, plus peut-être que dans tout autre domaine de l'activité humaine, que l'idéal est nécessaire à la vie. On se demande parfois pourquoi l'architecture, pour nous borner à ce seul exemple, pourquoi l'architecture du passé est si supérieure en beauté à l'architecture actuelle. Quand vous voulez construire quelque grand édifice national, il vous faut emprunter à la Grèce, à Rome, ou au Moyen Age, votre modèle. Pourquoi n'avez-vous pas une architecture nouvelle, expressive de votre temps, comme celles que j'ai mentionnées exprimaient le passé? L'ordre sévère de l'Égypte trouva son expression dans les temples massifs de Karnak ; la beauté et la lucidité de la pensée grecque s'incarnèrent dans la chaste et simple

splendeur des monuments de la Grèce ; la sévérité de la loi romaine trouva son expression idéale dans ces merveilleux édifices dont les ruines ont survécu à Rome; la foi du Moyen Age s'incorpora dans l'arche de l'architecture gothique et l'exquis dessin du style orné. Mais allez dans la cathédrale gothique. Qu'y trouvez-vous? Ce n'est pas seulement dans l'arche merveilleuse et le pilier superbe, s'élançant dans sa force délicate et svelte depuis les dalles jusqu'à la voûte, que l'art de l'architecte s'exprima. Pénétrez jusqu'aux coins les plus détournés, montez sur le toit de ces grands édifices, et vous trouverez qu'en des lieux perdus, en des coins cachés, l'amour de l'artiste s'est exprimé en tracés délicats, qui donnent vie à la pierre morte. Alors on sculptait par amour et non pas seulement pour la renommée ; on sculptait pour l'amour de la beauté, et non pas seulement par l'appât du gain ; et les monuments étaient parfaits parce que l'amour et la foi, ces divins architectes, s'incarnaient eux-mêmes dans la pierre immortelle. Avant que vous ne puissiez être mieux que des copistes, il vous faut découvrir votre idéal moderne, et alors seulement vous édifierez des monuments capables de braver le temps. Mais vous ne

l'avez pas découvert encore; l'artiste parmi nous est beaucoup trop un copiste, et pas assez un inspirateur et un prophète. Nous n'avons point besoin que le peintre nous représente seulement les choses que notre œil peut voir. Nous avons besoin que l'œil de l'artiste voie davantage que ne le peut l'œil du vulgaire, et qu'il incarne ce qu'il voit dans une forme de beauté pour l'instruction de notre aveugle vision. Qu'avons-nous besoin de peintures exactes de choux et de navets et autres objets de cette sorte? Si habilement qu'ils soient représentés, ce ne sont jamais que des navets et des choux. L'homme qui pourrait peindre pour nous la pensée qui a créé le chou, serait lui, l'artiste, celui qui connaît la Vie. Il nous faut ainsi pour notre art un idéal qui soit splendide. Voulez-vous savoir jusqu'à quel point l'art peut s'abaisser lorsque le matérialisme triomphe, dégrade et vulgarise? Allez voir l'exposition d'art français qu'on montrait dans Bond-Street il y a quelques années, et qui attira les chercheurs d'indécence beaucoup plus que les fervents de la beauté, et vous comprendrez comment l'art peut périr lorsqu'il n'est pas inspiré et vivifié par le souffle de l'idéal. La Théosophie voudrait ramener en

faveur de l'artiste ce respect de l'art qui regardait jadis l'artiste du Beau comme un des plus hauts révélateurs de Dieu à la race dont il était membre ; qui voit dans le grand musicien, sculpteur ou peintre, un homme inspiré par Dieu, par qui la grâce du ciel descend pour illuminer les plans si ternement gris de la terre. Les artistes devraient être les prophètes de notre temps, les révélateurs du Divin que le matériel étouffe. S'ils étaient cela, ils seraient des objets d'amour et de respect ; car l'art vrai a besoin du respect pour grandir, et l'artiste, plus que tous les hommes délicat, sensitif, sensible à tout ce qui le touche, a besoin d'une atmosphère d'amour, de respect pour donner son plein épanouissement à sa puissance la plus haute, et fixer pour le monde quelques visions de la Beauté qui est Dieu.

C'est à la science, après la religion, que la Théosophie a peut-être le plus à offrir. Voyez la psychologie. Quelle confusion ! quelle masse de faits sans classification ; quel chaos de phénomènes attendant son cosmos ! La Théosophie, par sa claire et précise définition de l'homme, des rapports de la conscience et de ses corps, de l'Esprit et de ses véhicules, apporte l'ordre dans cette vaste masse de faits

où se débat la psychologie. Elle introduit dans ce merveilleux inconscient ou subconscient qu'on offre aujourd'hui, mais sans le comprendre, en réponse à tous les problèmes; elle y apporte la clarté de l'expérimentation directe ; sépare l'inconscient venu du passé de celui qui est la promesse de l'avenir et sous le nom de subconscient distingue l'héritage de notre longue ascendance, de l'hyperconscient, dont le génie fournit un exemple ; elle montre que la conscience humaine est transcendante au cerveau; prouve que la conscience humaine entre en contact avec des mondes autres que le monde physique, et change en certitude l'espoir exprimé par la science, que ce qui est inconscient aujourd'hui pourra devenir demain le conscient, que l'homme pourra entrer en relations avec un univers et non plus seulement avec un monde limité. Ce que Myers a désigné parfois sous le nom de « conscience cosmique », pour l'opposer à notre conscience bornée, est une profonde vérité, qui porte en elle la prophétie de la future grandeur de l'homme. Ainsi que le poisson est limité à l'eau et l'oiseau à l'air, ainsi l'homme est limité à son corps physique et s'est imaginé qu'il n'avait pas de rapport avec d'autres espa-

ces, auxquels il appartient légitimement. Votre conscience en réalité vit dans trois mondes et non dans un seul, elle touche à de hautes possibilités, elle arrive au contact de phénomènes plus subtils ; vous en pouvez trouver des traces dans la plus récente psychologie, et vous avez là les preuves de ces nombreuses théories de la constitution humaine que la Théosophie a enseignées depuis bien des siècles, ou plutôt bien des millénaires.

Trouverons-nous aussi dans le domaine de la physique et de la chimie quelque donnée de valeur parmi les conceptions et les recherches théosophiques, qui puisse apporter quelque secours à nos physiciens et chimistes déroutés par la subtilité des forces dont il leur faut maintenant s'occuper ? N'est-il jamais venu à l'esprit de quelque physicien et matérialiste plus intuitif qu'il puisse exister des sens plus subtils, capables de poursuivre l'étude de ces mêmes forces ? que l'homme puisse posséder des sens dont l'épanouissement lui permettra de percer les secrets dont il cherche maintenant en vain à lever le voile ? N'a-t-il jamais frappé quelque physicien ou chimiste que s'il refuse de croire à la possibilité de développer en lui-même les organes de ces forces subtiles, il peut

les utiliser chez les autres pour pousser plus loin ses investigations ? C'est une méthode qu'on commence à appliquer en France, où l'on tente de se servir de ceux qu'on nomme « lucides », c'est-à-dire des personnes qui voient au moyen d'yeux plus perçants que les yeux physiques ; cette faculté a été utilisée en médecine pour le diagnostic des maladies, et dans l'intention d'établir si l'homme possède un corps plus subtil que le corps physique. Aussi tout en me refusant à inviter le savant à se rallier à nos théories, je voudrais lui dire : « Acceptez-les comme des hypothèses en vue d'orienter de futures expériences, et les découvertes se succéderont pour vous plus fréquentes qu'elles ne le sont aujourd'hui. » Bien des clairvoyants, en effet, placés devant un élément chimique, pourraient l'analyser beaucoup mieux que ne saurait le faire votre méthode de fractionnement. Dans d'autres voies, la chimie et l'électricité, il reste certes bien des sujets d'indécision ; ne disait-on pas il y a quelques années que l'atome était un composé de myriades de particules, alors que l'année dernière on affirmait qu'il peut n'être constitué que par une seule particule ? Ne serait-il pas sage d'essayer de voir les atomes grâce à une vision plus subtile que

la vision de l'œil physique, comme cela est possible, soit au moyen du clairvoyant ordinaire, parfois suffisamment développé, soit par un sensitif non entraîné dont les sens sont libérés des limitations du cerveau physique, et grâce auquel on pourrait recueillir d'utiles informations au sujet de la composition de la matière, et guider les recherches ultérieures de la science ? J'entends bien que ce qu'ont vu une, deux, ou même vingt personnes, n'est pas une preuve pour le savant ; mais ce peut être une indication capable d'orienter les déductions mathématiques, et des calculs dont autrement on n'eût pas eu l'idée. Je suggère donc seulement l'utilisation par la science de certaines facultés actuellement utilisables, plus pénétrantes que celles des sens ordinaires, un nouveau genre de microscope ou de télescope humain, qui permettra de percer jusqu'à l'infiniment petit ou à l'infiniment grand, hors de la portée de vos microscopes et télescopes physiques, faits de métal et non d'intelligence manifestée dans la matière.

Que contiennent les idées théosophiques, dirai-je maintenant, d'utile pour la médecine ? Selon les uns, la médecine n'est pas encore une science et fait œuvre purement empirique.

Il y a là quelque vérité ; mais n'y a-t-il pas ici encore certaines lignes de recherches que la médecine pourrait utilement suivre ? Par exemple, le pouvoir de la pensée sur le corps humain, toute cette mesure de faits sur lesquels est édifiée en partie la science comme sous le nom de *Mental Healing* ou *Faith Cure*, etc. Pensez-vous que ces méthodes aient pu se poursuivre pendant des centaines d'années sans être fondées sur quelque vérité ? « Effets de l'imagination », diriez-vous. Soit, mais qu'est-ce que l'imagination ? Qu'importe de quoi cela est l'effet, si l'on voit apparaître la santé au lieu de la maladie ? Si vous introduisez dans le corps d'un homme un remède que vous ne comprenez pas, et constatez qu'il guérit une maladie ou soulage une douleur, rejetterez-vous le remède simplement parce que vous ignorez sa nature ? Pourquoi donc faire fi de la puissance de l'imagination, sous prétexte qu'elle ne peut se peser dans votre balance et ne fait pas s'infléchir l'un de ses plateaux ? L'imagination est l'une des forces les plus subtiles de la pensée : l'imagination est l'un des agents les plus puissants qu'un médecin puisse utiliser, quand ses drogues échouent ou n'agissent pas selon ses intentions. C'est la suggestion, la puissance de

la pensée. N'y a-t-il pas des cas où la suggestion a tué ? Ce qui a tué peut aussi guérir, et le corps de l'homme, qui n'est qu'un des produits de la pensée édifié au cours des âges, obéit plus rapidement à son créateur qu'aux produits plus grossiers des règnes minéral et végétal. Et ici encore je ne fais appel qu'à l'expérience. Vous savez qu'il est possible de faire apparaître des blessures sur le corps du sujet en état de transe. Par le moyen de la suggestion, des lésions sont produites ; des brûlures sont causées ; l'inflammation et la douleur suivent la simple suggestion d'une blessure. Un vésicatoire est appliqué ; son action est empêchée par suggestion, et la peau apparaît intacte lorsqu'on enlève le vésicatoire ; mais donnez par suggestion à une feuille de papier mouillé les propriétés du vésicatoire et il soulèvera la peau en une ampoule complète aussi bien que la préparation chimique. Ce sont là des faits certains. On montre dans certains hôpitaux de Paris des reproductions de blessures produites par ce procédé, car ces recherches ont été poussées plus loin en France qu'en Angleterre. Il y a dans cette voie bien des expériences utiles à tenter pour le soulagement des maux physiques de l'humanité.

Et puisque j'ai abordé cette question de la médecine, laissez-moi dire, comme j'en ai le devoir, qu'il est des méthodes de la médecine moderne que la Théosophie condamne formellement. Elle déclare qu'aucune connaissance obtenue par la torture, la vivisection d'un animal n'est légitime, même fût-elle aussi utile qu'elle a été démontrée inutile. Elle affirme que toutes les inoculations de virus dans le corps sain sont illégitimes; elle condamme toutes ces méthodes. Elle proclame que toutes ces injections impures de fluides animaux au moyen desquels la médecine moderne croit rendre à l'homme sa vitalité épuisée, sont fatales au corps qui les reçoit. Et ici aussi la France, par l'excès même de ses méthodes, commence à reculer devant les résultats survenus. Il y a deux ans, un grand médecin de Paris me rapporta qu'un grand nombre de docteurs s'étaient réunis pour apprécier sans hésitation ni scrupule les résultats des méthodes qu'ils suivaient depuis des années, et ils s'avouèrent leur crainte d'avoir causé plus de maladies qu'ils n'en avaient guéries. Pourquoi condamner ces méthodes comme illégitimes? Parce que la formation du corps humain est l'œuvre de l'Esprit se construisant pour lui-même un temple,

adapté par lui à ses besoins propres. Ce sont les pouvoirs supérieurs de l'intelligence qui ont fait le corps humain ce qu'il est, si différent des formes animales desquelles, dans les siècles lointains, il est physiquement sorti. La délicatesse du toucher, l'exquise beauté et l'affinement de votre système nerveux sont l'effet des pouvoirs supérieurs de l'Esprit s'exprimant dans le corps humain où ils ne peuvent s'exprimer sous la forme animale. Dans l'ignorance de cette vérité, dans l'oubli de ce fait que ce merveilleux temple humain a été construit par l'Esprit de l'homme au cours des siècles de labeur et de souffrance pour l'expression de ses qualités supérieures : compassion, tendresse, amour, pitié pour les faibles, protection des faibles contre les forts, si vous oubliez tout cela, et agissez comme une brute elle-même ne voudrait pas agir, traitant avec une égale cruauté l'homme et l'animal, vous dégraderez le corps que vous voulez préserver, vous paralyserez l'organisme que vous cherchez à sauver de la maladie, et retournerez à la sauvagerie qui est la Némésis de la cruauté, sans avoir rien fait que ruiner ces corps de noblesse, héritage des races civilisées.

Le dernier domaine de la pensée sur lequel

je désire attirer votre attention est celui de la pensée politique. La Théosophie ne se mêle point à la politique de parti. Elle pose le grand principe de la Fraternité humaine et conseille à ses adeptes de se répandre dans le monde et de le mettre en pratique, d'employer toute leur intelligence, leur puissance de pensée à juger la valeur de chaque méthode proposée. Notre critique générale de la politique contemporaine serait qu'elle propose des remèdes au lieu de prévenir le mal, et laisse intacte la racine d'où procèdent tous les maux. Lorsque parfois je regarde votre politique, il me semble voir des enfants cueillir des fleurs, puis les piquer dans le sable et dire : « Voyez quel beau jardin. » Au réveil le lendemain, les fleurs sont mortes, car elles étaient sans racines. Je n'ignore pas qu'il est nécessaire de trouver des remèdes, mais il ne faut pas s'en contenter. Les médecins et infirmières de la Croix-Rouge qui ramassent les corps mutilés dont votre science de la guerre a fait ses victimes, ont une tâche très noble, et méritent notre amour et notre gratitude, car il faut que les blessés soient soignés; mais l'homme qui travaille pour l'établissement de la paix a plus fait pour le bien de l'humanité que les médecins et les

infirmières de la Croix-Rouge. Il en va de même dans le monde politique. La vie « au jour le jour » n'offre pas plus de sécurité en politique que dans aucun autre département de la vie humaine. Mais combien sont-ils, dans vos partis politiques, qui se soucient des causes et non pas seulement des effets ? Ce serait là notre critique. Nous voyons partout la Démocratie s'étendre ; mais la Démocratie est dans sa période de probation, et à moins qu'elle n'élabore une méthode qui confère le gouvernement aux sages et non plus seulement au poids des masses ignorantes, elle creusera sa propre tombe. Aussi longtemps que le peuple est laissé dans l'ignorance, il est incapable de gouverner. Les écoles doivent précéder le vote, et l'instruction la puissance. Vous êtes fiers de votre liberté ; vous exaltez votre suffrage quasi-universel, dont naturellement vous excluez la moitié de l'humanité ! mais avec votre suffrage masculin tel qu'il existe, combien des votants allant aux urnes électorales connaissent les principes de l'histoire politique, de l'économie politique, possèdent toute cette science qui est nécessaire lorsqu'il faut guider le vaisseau de l'État sur des eaux troublées ? On ne choisit pas les capitaines des navires parmi

ceux qui ignorent tout de la navigation; mais vous choisissez les électeurs de vos gouvernements parmi ceux qui n'ont ni les études ni les connaissances nécessaires. Cela n'est pas sage. Je ne nie pas que ce soit un stage nécessaire de l'évolution de l'homme. Je sais que l'Esprit agit sagement et guide les nations sur des voies où les leçons s'apprennent; et mon espoir est que des fautes, des erreurs et des imperfections de la politique contemporaines sortira quelque méthode plus saine, grâce à laquelle les plus sages de la nation auront la charge du peuple et la direction des affaires, et où la Sagesse, non le nombre, aura voix décisive.

Or, il est une critique de la politique que nous entendons répéter fréquemment autour de nous. On nous dit que derrière la politique il y a l'économie politique. C'est vrai. Vous pourrez vous livrer à jamais aux jeux de la politique : si votre système économique est pourri, il n'est point de remèdes politiques qui puissent former une nation heureuse et prospère. Mais si l'on reconnaît que derrière la politique il y a l'économie politique, il faut admettre que derrière l'économie politique aussi se trouve une chose dont on entend bien peu parler. Derrière le système économi-

que il y a le caractère des individus et sans ce caractère il est impossible d'assurer la liberté et le bonheur de la nation. Nation détentrice d'une puissance énorme, comment savez-vous de quelle façon s'exerce cette puissance dans les pays lointains ? Que savez-vous de votre immense empire de l'Inde ? Combien d'électeurs nantis de leur bulletin pourraient répondre avec intelligence à l'une quelconque des questions affectant ces trois cent millions d'êtres humains que vous tenez dans votre main et traitez à votre fantaisie ? Il est des responsabilités d'Empire aussi bien qu'un orgueil d'Empire, et l'orgueil pourrait bien sombrer où les responsabilités sont ignorées. C'est pourquoi le théosophe met sa satisfaction à chercher le fond des choses, et s'efforcera de former les citoyens dont sera constitué l'État futur. Vous criez aujourd'hui : Éducation, éducation intégrale, éducation laïque. On a essayé l'éducation laïque en France, on a aboli l'éducation religieuse ; on a voulu donner la moralité indépendamment de la religion. Mais les leçons morales n'ont pas eu d'effet ; elles étaient froides, ternes et mortes. N'est-il pas honteux que dans un pays comme celui-ci, où la grande majorité du peuple est religieuse, vous don-

niez tant d'âpreté aux bagatelles qui vous séparent, que la seule paix possible soit de priver entièrement de la religion les écoles, et d'enseigner aux enfants la seule morale, tandis qu'une minorité insignifiante peut seule agir à sa guise. Nous faisons, nous, théosophes, mieux que cela, dans l'Inde ; les théosophes hindous ont fondé là-bas un Collège où en dépit de toutes leurs sectes et de toutes leurs querelles religieuses, ils se sont mis d'accord sur un commun minimum dogmatique grâce auquel leurs enfants peuvent être instruits à la fois dans la religion et la morale. Ce fut, je l'accorde, une inspiration Théosophique qui donna naissance au mouvement ; mais la masse entière des Hindous a suivi cette inspiration et accepte ses livres comme base de l'éducation. Le Gouvernement les a adoptés aussi, et a commencé à les introduire dans ses propres écoles, à l'usage des Hindous. C'est ainsi que nous, théosophes, agissons en politique. Nous allons à la racine du caractère pour l'édifier, car nous savons que de nobles caractères feront une noble nation, et aussi une nation prospère. Mais vous ne pourrez pas plus faire une nation d'hommes libres avec des enfants ignorants du devoir et de la justice, que vous ne

pouvez élever une maison qui dure avec des briques mal cuites et des poutres pourries. Notre note fondamentale est : Fraternité. Traduisez-la en vie vécue et vous aurez la nation dont vous avez besoin.

Que signifie doncla Fraternité ? Elle signifie que chacun de nous, vous et moi, tout homme et toute femme dans ce pays, regarde tous les autres comme il regarde ses propres frères ou sœurs, et agit d'après les principes en action dans la famille. Vous excluez la religion de la politique ? Vous ne le pouvez, sans péril pour l'État ; car si vous n'enseignez pas à votre peuple que la Fraternité existe, qu'on veuille ou non la reconnaître, vous construisez sur le sable et non pas sur le roc. La Fraternité signifie que l'homme qui a acquis la connaissance l'emploie pour l'instruction des ignorants, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'ignorants. Elle signifie que l'homme qui est pur va porter sa pureté à ceux qui sont impurs, jusqu'à ce que tous aient été purifiés. Elle signifie que l'homme riche utilise sa richesse pour venir en aide aux pauvres, jusqu'à ce que tous soient affranchis du besoin. Elle signifie que vous partagez tout ce que vous avez acquis, que tout ce que vous avez réalisé, vous en distribuez

à tous le fruit. Telle est la loi de la Fraternité, et c'est la loi de la vie nationale aussi bien que de la vie individuelle. Vous ne pouvez vous élever isolément. Vous êtes trop étroitement liés les uns aux autres. Si vous employez votre force à vous élever en foulant aux pieds vos frères, vous échouerez inévitablement par la faiblesse même que vous avez opprimée.

Savez-vous qui sont les plus grands ennemis d'un État ? Les faibles, objets de l'injustice des forts. Car au-dessus de tous les États, trône une Éternelle Justice ; et les larmes des femmes dans la misère, et les malédictions des hommes affamés et furieux, sapent les fondations de l'État qui renie la Fraternité, et retentissent aux oreilles de cette Justice Éternelle par laquelle seulement les États demeurent, et les Nations subsistent. Il est écrit dans un ancien livre sacré qu'un Maître du Devoir dit à un roi : « Prends garde aux larmes des faibles, car elles minent les trônes des Rois. » La force peut être une menace ouverte ; la faiblesse mine sourdement. La force se dresse pour combattre ; la faiblesse mine le sol qui supporte les combattants. Le message que la Théosophie apporte au monde politique moderne est celui-ci : Pensez moins à vos lois

extérieures et davantage à la vie du peuple que régissent vos lois. Souvenez-vous qu'un gouvernement n'est durable qu'autant que le peuple est heureux ; que les États ne sont florissants que s'il est satisfait aux besoins des masses de la population ; que tout ce qui rend la vie agréable est le droit des plus bas et des plus pauvres ; qu'ils peuvent se passer du bonheur extérieur beaucoup moins que vous-mêmes qui avez tant de motifs de satisfactions et de jouissances intérieures, grâce à la culture que vous possédez et qu'ils n'ont pas. Si l'argent manque pour tout faire, dépensez le vôtre pour rendre plus heureuse, plus saine, plus pure, plus instruite, la vie des pauvres ; alors une nation heureuse sera une nation puissante, un empire véritable, car la Fraternité est la plus grande force qui soit sur terre.

QUATRIÈME PARTIE

Le Champ de Travail de la Société Théosophique.

Discours présidentiel adressé à la Convention de la Section Anglaise de la Société Théosophique, réunie à l'Essex Hall, à Londres, le 7 juillet 1907.

LE CHAMP DE TRAVAIL DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

J'ai maintenant le devoir de clore les travaux de cette Convention, de vous renvoyer, avec mes vœux, vers vos différents milieux où vous remplirez, j'en ai l'espoir, avec un courage nouveau et une science plus profonde, les tâches diverses qui vous incombent. Et laissez-moi, avant d'aborder le sujet désigné : « Le Champ de Travail de la Société Théosophique », adresser un mot de gratitude à celle sans qui la Société Théosophique n'aurait point de champ à travailler, aucune semence à y planter, à H.P. B., notre Instructeur et notre Guide, vers qui monte la gratitude de mon cœur. Sans elle, nous ne serions point ici rassemblés, sans elle nous n'aurions point reçu la doctrine Théosophique. Il se peut que beaucoup d'entre nous aient beaucoup appris depuis qu'elle a cessé de nous instruire, mais c'est elle qui fut le premier Instructeur; c'est elle qui nous apporta la

Lumière. Il se peut que plusieurs, depuis leur rencontre avec elle, aient connu leur Maître face à face, mais c'est elle qui les a conduits en Sa présence, elle à qui est due cette occasion qui s'est offerte à eux d'aller à Lui dans cette vie. Il est possible que si elle n'était point venue, quelque autre eût pu venir accomplir la même œuvre, cela ne nous importe point ; c'est elle qui a droit à notre hommage, et nous qui vivons dans la lumière par elle apportée, pouvons à bon droit lui offrir le tribut de notre gratitude.

Quel est le champ de travail de la Société Théosophique ? Il est tracé dans nos trois Buts et ceux d'entre vous qui les ont étudiés avec soin, dans les diverses versions qu'on en a données, ont pu remarquer que chacun d'eux correspond à un aspect de la conscience humaine. Dans le premier, qui proclame cette vérité : la Fraternité Universelle, nous avons le champ de travail de l'aspect Activité, le principe actif de la conscience ou Esprit, qui cherche son expression dans le service de la Race. Le second, l'étude des religions et des philosophies du monde, nous fournit le champ de travail de l'aspect Connaissance, ce principe de la conscience qui recueille le fruit de l'étude ; le Moi

connaissant qui recueille la nourriture qui servira au développement de ses forces. Le troisième nous offre le champ de travail de la Volonté, l'aspect Energie de la conscience, la racine fondamentale de notre être, par quoi les mondes existent, maintenus qu'ils sont par la Sagesse, comme ils sont créés par l'Activité. Quand donc nous considérons ainsi les buts de la Société et comprenons les rapports qu'ils ont avec notre moi conscient, nous voyons que le champ de travail de la Société Théosophique est aussi étendu que le monde, et ne connaît point de limites partout où peuvent s'exercer la Volonté, la Connaissance et l'Activité. Il demeure vrai que tout ce qui concourt au bien de l'homme est œuvre théosophique, et que ne peut être exclu de notre zone d'effort rien qui puisse inclure un aspect quelconque de la conscience. Adoptons donc cette division toute naturelle et scientifique de notre travail et voyons ce que nous pouvons faire dans chacun des domaines qui s'offre à celle de nos facultés qui lui correspond.

Le premier s'ouvre naturellement à toute activité consacrée à l'humanité, à tout service qu'un homme rend à un autre ; et il sera excellent si, dans les jours qui vont suivre, nous

nous rendons compte qu'il n'est point d'effort en vue de l'aide et du relèvement de l'homme qui soit en dehors du champ de travail de ce Premier objet de notre Société. Chaque Branche de la Société devrait mettre au nombre de ses activités le service de l'humanité dans l'endroit où elle existe; son rôle devrait être de répandre la connaissance qu'elle recueille. La Théosophie devrait être votre pierre de touche de la valeur de chaque effort et la tendance de chaque proposition. Parmi les innombrables tentatives de notre époque d'activité, les unes travaillent pour le présent; d'autres, agissant suivant des principes plus sains, préparent le monde pour un avenir meilleur et plus heureux. Vos connaissances théosophiques doivent vous permettre d'apprécier la valeur de ces tentatives, et vous pousser dans celles seulement qui posent les fondements d'une civilisation plus grande que la nôtre. Parmi les nombreux essais et les diverses méthodes, il en est dans lesquels tout homme inspiré par l'Esprit de Fraternité peut trouver une activité qui satisfasse sa raison et reçoive l'approbation de sa conscience. Il n'est aucune méthode particulière qui s'impose à la Société en tant que Société. Elle affirme le principe de Fra-

ternité comme un esprit agissant dans la vie de chacun de ses membres, et le laisse ensuite libre d'employer son jugement et sa conscience pour déterminer laquelle des nombreuses méthodes en présence se recommande le mieux à lui, en tant qu'individu. En sorte qu'en parlant de ce champ de travail, ce n'est pas à moi de dire : « Tel plan, telle méthode, tel moyen d'action doit être le vôtre », mais seulement que vous ne répondez pas au Premier Objet de la Société, si vous n'engagez votre activité dans quelque tâche où votre intelligence et votre conscience reconnaissent une œuvre utile à vos frères. C'est un point que je présente à l'attention de vos Branches; car lorsque je vois qu'on discute la question de rendre une vie nouvelle aux Branches, je sais bien que la seule cause qui rend une telle discussion nécessaire est que l'on a laissé la vie stagner dans la Branche au lieu de la déverser en un fleuve vivant pour féconder le lieu où la Branche se réunit. Il n'y aurait pas cette indigence de vitalité si vous ne la conserviez point en flacon pour ainsi dire, pour votre usage exclusif. La source de vie est inépuisable, et elle ne cesse de couler que là où est la stagnation, parce qu'elle ne peut s'élancer vers ceux qui en ont besoin,

mais est restreinte aux limites étroites d'une Branche. Si vous agissiez aussi bien que vous discourez, si vous travailliez autant que vous discutez, si vous serviez aussi bien que vous louez le service, il n'y aurait ni temps ni nécessité de discuter sur les moyens de rendre la vitalité aux Branches de la Société Théosophique.

Votre Branche devrait être votre lieu d'inspiration, où vous apprenez à servir, le lieu où vous trouvez le pain de vie. Mais le pain de vie est destiné à nourrir les affamés, et non à former le superflu de ceux qui sont déjà rassasiés ; à apporter la nourriture aux foules qui meurent de faim autour de vous faute de connaissance, afin que la vie leur soit rendue intelligible et tolérable ; c'est à vous de paître le troupeau du Grand Berger, et de venir en aide à ceux qui, n'ayant pas cette Sagesse, sont impuissants. Ils en ont tous besoin ; non les pauvres seulement ; non les seuls riches, mais tout fils de l'homme. Car l'unique fardeau de tous, l'amertume de la vie, c'est le sentiment de l'injustice, l'absence d'intelligibilité de la vie ; c'est là l'aiguillon qui perce tous les cœurs, des pauvres et des riches indifféremment. Dès que vous comprenez la vie, la vie devient supportable, et jusqu'à ce que vous

l'ayez comprise, elle ne cessera point d'être un fardeau difficile à endurer ; mais tout change dès que vous avez compris. Dès que vous vous êtes rendu compte de sa signification, de sa valeur, vous pouvez affronter ses difficultés. Notre devoir vis-à-vis de ceux qui nous entourent est de leur apporter cette connaissance, et grâce à elle, de les élever en un lieu de paix. C'est l'œuvre qui attend vos efforts et que vos Branches ont le devoir d'accomplir. Il ne devrait point se trouver un effort en vue d'aider l'humanité, dans le ressort d'une Branche de la Société Théosophique, auquel les membres de cette Branche ne soient ardemment désireux d'apporter leur labeur pour le plus grand bien de leurs concitoyens. A quoi sert de bavarder au sujet de la Fraternité Universelle, si vous ne la vivez ? Parfois, dans les discussions sur ce sujet, on en parle comme si la Fraternité signifiait douces paroles et phrases bien tournées, sentimentalité et non réalité. Elle signifie labeur, un labeur constant, persévérant, inlassable pour ceux qui ont besoin de notre service ; non pas de douces paroles entre nous, mais du travail pour le monde, c'est là le sens vrai de la Fraternité.

Nous pouvons passer maintenant à notre se-

cond champ de travail tracé dans notre Second Objet. Sans lui vous ne sauriez travailler légitimement pour la Fraternité, car vous ne comprendriez point la connaissance déjà réunie. Il faut apprendre pour enseigner, il faut étudier pour comprendre, et cet Objet de la Société n'est pas recherché dans nos Branches aussi sérieusement qu'il devrait l'être ; car il se traduit en général par l'étude d'un seul qui déverse ensuite le fruit de son étude dans des bouches ouvertes autour de lui. C'est une excellente méthode au début, quand le jeune oiseau sort de l'œuf. Il faut que le père et la mère portent la nourriture dans le bec grand ouvert ; mais il en est parmi vous qui ont dépassé cette période, depuis trente-deux années que la Société est en existence ; et vous devriez être prêts à aider et non plus seulement à être aidés. La vie de la Société ne sera point une vie saine tant qu'elle contiendra si peu de vrais étudiants, c'est-à-dire que si peu seront capables d'enseigner. Chaque Branche devrait avoir ses classes d'étude répondant à cet objet. Il est aussi d'autres façons de s'instruire que l'instruction reçue de frères en Théosophie. Les Branches de Paris viennent d'adopter un plan excellent pour l'hiver qui vient. Au lieu que

les théosophes étudient les livres des instructeurs pour redire ensuite ce qu'ils ont appris, la Section Française invite les personnages représentatifs des diverses écoles de pensée, celles surtout qui offrent pour nous le plus d'intérêt afin d'en recevoir l'exposé de leurs connaissances à leur propre point de vue, et que le théosophe le reçoive directement. C'est, me semble-t-il, une admirable méthode, et je ne vois pas pourquoi quelques-unes des Branches de Londres n'essaieraient pas d'emprunter une page au livre de nos voisins, ni pourquoi une Branche au moins ne tenterait pas, seulement pendant six mois, de convier un homme représentatif dans le monde de la pensée à lui dire ce qu'il croit et expliquer sa méthode de travail. Si vous pouviez persuader les spécialistes des nombreuses branches d'études religieuses ou philosophiques, de vous apporter le fruit de leurs travaux, votre étude serait plus rapide, vous comprendriez d'une manière plus satisfaisante l'esprit d'une école que par l'étude et la répétition du contenu des livres. Vous appréciez, et fort justement, la science que M. Mead vous apporte dans son domaine particulier; pourquoi n'obtiendriez-vous pas le même avantage d'autres penseurs dans d'autres domaines, qui

vous apporteraient directement la science qu'ils ont eux-mêmes acquise ? Elle contient une vie que ne possède jamais la connaissance acquise de seconde main, une vigueur et une puissance que ne comporte pas la connaissance transmise par *d'autres que son spécialiste*. Les hommes qui se livrent à de profondes études sont heureux de trouver des auditoires désireux de connaître les résultats de leurs travaux, ardents à les écouter lorsque, sortis de leur cabinet d'étude, ils consentent à dire au monde ce que leur labeur leur a révélé. Aussi je vous suggère de considérer si vous ne rendriez pas vos Branches plus utiles si au lieu de tourner sans cesse dans le même cercle de quelques conférenciers locaux, vous essayiez d'assurer de temps en temps à chaque localité le concours d'un homme vraiment savant et bien au fait des méthodes scientifiques, et si, avec votre Branche comme noyau, vous réunissiez un auditoire, trop heureux de l'occasion que votre Branche lui offrirait. Vous avez des Branches dans les faubourgs, dans les villes voisines de Londres, qui vous seraient reconnaissantes si vous vouliez être le canal qui leur apporte cette Science. Il y a là une activité très utile qu'il serait bon d'entreprendre ; les Branches de

Province pourraient parfois faire venir de Londres un penseur ou un savant qui leur apporterait le fruit de son travail; et si l'on vous connaissait, par toute l'Angleterre, comme ceux par qui cette science est dispensée, ceux qui la mettent à la portée de vos concitoyens, la Société Théosophique tirerait profit de votre effort aussi bien que ceux qui en seraient les bénéficiaires directs. Chaque fois que vous abordez l'étude d'une religion, apprenez-la des lèvres d'un croyant plutôt que d'un incroyant; c'est le seul moyen de percevoir l'esprit de la religion. Si vous voulez étudier le Catholicisme Romain, conviez un étudiant ou un prêtre catholique à vous dire ce que son Eglise fait vibrer en lui; ou si vous voulez étudier l'Anglicanisme, obtenez d'un prêtre anglican qu'il vous dise ce que sa religion signifie pour lui; pour le Bouddhisme demandez à un Bouddhiste comment sa religion lui apparaît; de même pour l'Hindouisme et toutes les autres religions. Nul ne peut dire en vérité ce qu'une religion est pour ses fidèles, s'il n'en est pas lui-même un croyant, et nul ne peut vous communiquer son esprit s'il n'en a par lui-même éprouvé l'action. Ainsi votre Théosophie devrait vous conduire à sympathiser avec toutes

les formes de la pensée religieuse, telles qu'elles sont interprétées par les lèvres de ceux qui y croient, et non avec cette sorte d'enthousiasme à froid dont un incroyant s'efforce de les réchauffer pour les théosophes ses collègues. Tel, à mon avis, est votre champ de travail tracé par le Second Objet; de cette étude sortirait une littérature illuminatrice de ces religions et philosophies diverses, et dans vos classes se formeraient des instructeurs, qui porteraient aux diverses communautés les fruits de leurs études particulières, faisant ainsi concourir le Second Objet à l'accomplissement du Premier.

J'ai reçu il y a peu de temps une lettre d'une excellente Membre de la Société Théosophique où l'auteur me disait que, Chrétienne, elle se sentait attirée surtout vers l'activité de forme chrétienne, et qu'elle pensait devoir quitter la Société Théosophique pour pouvoir aider les chrétiens sous cette forme. Quelle sorte de Théosophie est-ce là ? Vous qui êtes chrétiens ou croyants d'une autre foi, vous devriez devenir théosophes pour aider vos religions particulières, et leur apporter la vie, non pas en quittant la Société, mais en apprenant, dans la Société, à les mieux servir ; c'est le devoir de

tout croyant de toute religion. Vous devriez être pour vos différentes religions des messagers qui leur apportent une compréhension plus profonde qu'elles n'en ont aujourd'hui pour la plupart; et si vous compreniez que c'est là une partie de votre devoir, d'aider vos religions, d'éclairer ceux qui ne veulent point se joindre aux Branches théosophiques, mais cependant prêteront volontiers l'oreille au coreligionnaire qui leur apporte la connaissance acquise dans la Branche, alors la diffusion de nos doctrines, si rapide qu'elle soit à présent, serait plus rapide infiniment, et d'une façon plus saine. Car nous ne sommes pas formés en Société pour étudier seulement, mais pour répandre la lumière et chaque religion devrait être plus riche et plus forte dans la proportion du nombre de théosophes qu'elle compte dans son sein.

Passons au Troisième Objet. Là aussi le travail nous attend ; nous ne saurions travailler efficacement pour l'établissement de la Fraternité si nous ne comprenions la nature de l'homme. J'ai le sentiment qu'une ou deux des personnes qui critiquèrent la Société à ce point de vue cet après-midi, avaient le droit de formuler cette critique. Car au lieu qu'aux

premiers temps ce Troisième Objet était si bien mis en action dans la Société qu'elle ouvrait la voie dans ce domaine de recherches, elle est certainement passée aujourd'hui à l'arrière-garde, où elle glane dans les champs ce que d'autres ont moissonné, et cela n'est pas juste. La connaissance théorique que vous possédez de la constitution de l'homme et de la nature devrait vous servir de guide pour des recherches nouvelles, et non pas rester à l'état de simple connaissance théorique. Ce qu'on a dit cet après-midi de la Société des Recherches Psychiques est vrai. Elle examine tout phénomène anormal, l'esprit d'avance prévenu, plutôt que dans le sentiment qu'il offre quelque chose à apprendre, mais d'autre part, on est dans l'obligation de reconnaître que cette Société a fait plus depuis dix ou douze ans pour familiariser le public avec ces faits produits par les facultés cachées de l'homme, que la nôtre n'a fait en pratique, bien que nous ayons beaucoup plus fait en théorie. Or je ne crois pas beaucoup à l'efficacité de cette méthode qui place de nombreuses expériences avant l'étude théorique ; je crois que nous avons besoin de la théorie pour expérimenter sagement. Mais je suis également d'avis que possé-

dant une théorie vraie, nous nous en servions pour guider nos investigations, et ainsi ajouter aux connaissances du monde. Une partie de notre travail, à laquelle, me semble-t-il, l'avenir nous appelle, est d'aider le monde à marcher sagement dans les voies de ces recherches où il est maintenant engagé. Vous ne pouvez l'empêcher d'y progresser, la connaissance est déjà trop répandue ; mais ce que vous pouvez faire est d'aider les hommes à avancer avec sagesse, et à éviter bien des abîmes où ils courraient autrement le danger de tomber. Il y a dans ces domaines bien des choses à accomplir, des entreprises à réaliser, des méthodes de recherches à préparer et à contrôler ; et j'espère avant longtemps voir se former dans la Société des groupes qui prendront parmi leurs activités ce travail spécial suivant cette méthode, et, dirigés par un homme ayant quelque expérience pratique de ces études, aideront les jeunes étudiants à étudier avec Sagesse et à expérimenter avec soin. Il est bon, dans ces questions, d'amener autant que possible les membres de la Société les plus instruits en matière de science, au contact de cette œuvre spéciale ; car l'une des raisons pour lesquelles le Spiritisme connut pour un temps le discré-

dit fut que les savants et les penseurs lui refusaient leur attention et l'abandonnaient aux mains des crédules et des ignorants. Les chefs du monde scientifique qui eussent dû collaborer à l'œuvre entreprise par Sir William Crookes, Alfred Wallace et d'autres, au lieu de les suivre et de renforcer leur action, se détournèrent, en laissant l'exécution à de bien moins instruits, non accoutumés à l'observation exacte et à la notation scrupuleuse des phénomènes. Aujourd'hui les principaux hommes de science commencent à s'y adonner; sur toutes les voies de la recherche psychique, il y a du travail pour nous, si nous ne voulons pas diminuer notre Société de son Troisième Objet.

Un grand champ de travail s'ouvre donc devant nous: si large, si vaste, qu'il serait vain de demander du travail si seulement vous vouliez commencer à agir dans ces diverses voies. Voyez encore cet autre domaine dont vous entretenait Mme Cooper Oakley, l'étude historique du Mysticisme. N'avez-vous jamais été frappés de l'ignorance où l'on est de l'œuvre de nos prédécesseurs, parce que leur œuvre n'a pas trouvé de chercheurs sympathiques? Combien de pionniers des siècles passés sont demeurés couverts d'un voile de calomnie,

parce que nul n'a essayé de comprendre, d'expliquer la nature de leur œuvre? Des hommes tels que Paracelse, Cagliostro et bien d'autres dont je pourrais citer les noms, appellent, pour ainsi dire, la recherche, la pensée et le labeur sur cette voie mystique et occulte. J'ai bon espoir, qu'à ce point de vue encore, un travail vraiment sérieux sera accompli; car, à mon sens, l'une des raisons que notre Présidence a d'exister est d'agir comme un centre autour duquel tous les pays peuvent se grouper et communiquer les uns avec les autres, et former des groupements répandus par le monde en vue de l'aide mutuelle. La force de notre Société est dans cette unité de pensée, qui ne peut trouver sa réalisation que si chaque portion de la Société comprend que les autres portions lui demeurent unies, ainsi qu'il se doit, par une commune Présidence. La Présidence serait une parade vaine si elle n'était un foyer d'inspiration et d'effort. La grande tâche accomplie par le feu Président est, ainsi que je l'ai dit ailleurs, pratiquement complète : il a donné à la Société Théosophique une organisation au moyen de laquelle elle peut agir et vivre ; à nous d'utiliser l'organisation qu'il a fondée ; à nous de faire servir ce merveilleux instru-

ment confié à nos mains pour un labeur universel et le service de tous les hommes. Telle est l'œuvre à laquelle je voudrais vous convier d'apporter votre concours. Ne nous isolons point les uns des autres pour travailler dispersés. En plus du travail personnel il nous faut le travail combiné ; plusieurs peuvent souvent réussir où un seul est voué à l'échec. Voyez par exemple les grandes bibliothèques d'Europe séparées par une longue distance. Il deviendra très pénible à une seule personne de parcourir toute l'Europe et de travailler seule dans toutes ces bibliothèques ; mais si nous avions des étudiants à l'œuvre dans chaque grande bibliothèque, ils seraient pour nous des pourvoyeurs qui enverraient à un centre commun le résultat de leur travail, pour le répandre ensuite de là dans le monde entier.

En agissant ainsi, la Société gagnera le respect lorsqu'elle sera connue pour son travail probe et utile dans tous les domaines de l'activité humaine. Il est inutile de la glorifier par des paroles, de proclamer son excellence si nous ne justifions nos louanges aux yeux du monde par l'effort effectif que nous apportons au service de tous.

Je vous demande donc d'envisager ainsi notre

vaste champ de travail. Les travailleurs manquent. Il y a du travail plus qu'assez pour tous, et le principe qui doit nous guider dans cette œuvre est, comme nous l'avons si souvent répété, la liberté de pensée, la liberté d'expression. Mais qu'il demeure bien entendu dans la Société, car il y a danger qu'on l'oublie, que cette liberté est accordée à ceux qui affirment comme à ceux qui nient, que tous sont également libres. Ceux qui savent ont le droit de parler, et l'on ne doit point s'élever contre eux ; ceux qui ne croient pas ont le droit de dire leur incroyance, et l'on ne doit point s'élever contre eux parce qu'ils ne croient point. Mais il y a ce danger que ceux qui ne croient point pensent qu'eux seuls ont droit à la parole et que ceux qui savent n'ont pas le droit de dire ce qu'ils savent être vrai. C'est un danger qui entrave partout les pas de la Libre Pensée. Vous en voyez un exemple en France au moment présent, où le Libre Penseur révolté contre l'oppression de l'Église s'efforce de la réduire au silence comme il avait été lui-même réduit au silence dans le passé. C'est une réaction fâcheuse et nous n'en pouvons admettre de semblable dans la Société ; la liberté doit y être égale pour tous. Je n'ai point le désir d'impo-

ser mes croyances à aucun membre de la Société, mais je réclame parmi vous le droit de dire la vérité que je connais, et d'apporter mon témoignage à la réalité de mon Maître que je sers depuis dix-huit ans, sans être l'objet d'attaques véhémentes de la part de ceux qui nient mon expérience. Je sais ce dont je parle. Je ne vous demande point d'accepter, c'est affaire à vous. Mais vous n'avez point le droit d'essayer de me fermer la bouche ni de dire que l'assertion de ma croyance dépasse la liberté permise au sein de la Société Théosophique. Aussi longtemps que durera ma Présidence, je défendrai de tout mon pouvoir le droit de tous à dire leur pensée, croyants et incroyants de tous genres ; mais je ne reconnais à personne le droit d'imposer à la Société un dogme d'incroyance, non plus qu'un dogme de foi. Nous ne pourrons vivre et grandir que par cette liberté absolue ; la Société ne conservera la santé que par la parfaite liberté de chacun à dire son opinion, quelle qu'elle soit. Dans les années qui s'ouvrent devant nous, il y a bien des connaissances à acquérir, bien des faits nouveaux à découvrir, bien des expériences à subir, et il ne faut pas décourager les investigateurs en leur ôtant la facilité de parler devant

nous. Nous avons besoin de tous les faits que les hommes peuvent nous apporter. Le droit nous appartient de critiquer le fait et de l'examiner sincèrement et dire, ou bien : « C'est un fait », ou bien : « Je ne le reconnais pas comme un fait » ; mais nous n'avons pas celui de dire à personne : « Vous n'étudierez ni ne parlerez », car nous sonnerions nous-mêmes le glas de notre liberté, nous minerions le terrain qui nous supporte tous.

Marchons donc vers un avenir que j'espère plus beau qu'en aucun moment du passé. Accueillons toute pensée, tout refus de pensée, toute investigation, toute parole, si différente qu'elle puisse être de notre parole et de notre pensée, dans l'absolu respect de chacun pour chacun, la pleine conscience des différences qui séparent les esprits, et que chaque esprit a sa propre sphère où il peut réaliser un travail utile à tous ; encourageons dans notre Société toute école de pensée, toute forme d'opinion, toute expression de la pensée quelle qu'elle soit. Et de ces conflits d'opinions, de toute cette discussion, la Vérité sortira plus forte, plus riche, plus grande que jamais. Qu'importe si parfois des erreurs sont prononcées, qu'importe si parfois des erreurs sont commi-

ses. Un vieux livre dit : « C'est la Vérité qui triomphe, non l'Erreur » ; car Dieu est Vérité ; rien de ce qui n'est pas animé par Sa Vie ne saurait vivre, rien de ce qui tire de Lui sa vie ne saurait périr. Pénétrés de cette vérité, nous pouvons marcher sans crainte vers l'avenir inconnu, certains que pour le cœur brave et la vie sincère, toute expérience, tout échec, toute erreur, n'est qu'un nouvel échelon grâce auquel nous nous élèverons de l'ignorance à la connaissance, de l'esclavage de la matière à la liberté de l'Esprit.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie.

Deuxième partie.

Troisième partie.

Quatrième partie.

RENSEIGNEMENTS

La Société théosophique se compose d'étudiants appartenant, ou non, à l'une quelconque des religions ayant cours dans le monde. Tous ses membres ont approuvé, en y entrant, les trois buts qui font son objet ; tous sont unis par le même désir de supprimer les haines de religion, de grouper les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, d'étudier les vérités enfouies dans l'obscurité des dogmes, et de faire part du résultat de leurs recherches à tous ceux que ces questions peuvent intéresser. Leur solidarité n'est pas le fruit d'une croyance aveugle mais d'une commune aspiration vers la vérité qu'ils considèrent, non comme un dogme imposé par l'autorité, mais comme la récompense de l'effort, de la pureté de la vie et du dévouement à un haut idéal. Ils pensent que la foi doit naître de l'étude ou de l'intuition, qu'elle doit s'appuyer sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.

Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants, estimant que cette vertu est une chose que l'on doit à chacun et non un privilège que l'on peut accorder au petit nombre. Ils ne veulent point punir l'ignorance, mais la détruire. Ils considèrent les religions diverses comme des expressions incomplètes de la Divine Sagesse et, au lieu de les condamner, ils les étudient.

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions. Elle prouve que nulle de ces vérités ne peut être revendiquée comme propriété exclusive d'une Eglise. Elle offre une philosophie qui rend la vie compréhensible et démontre que la justice et l'amour guident l'évolution du monde. Elle envisage la mort à son véritable point de vue, comme un incident périodique dans une existence sans fin et présente ainsi la vie sous un aspect éminemment grandiose. Elle vient, en réalité, rendre au monde l'antique science perdue, la *science de l'Ame*, et apprend à l'homme que l'âme c'est lui-même, tandis que le mental et le corps physique ne sont que ses instruments et ses serviteurs. Elle éclaire les Ecritures sacrées de toutes les religions, en révèle le sens caché, et les justifie aux yeux de la raison comme à ceux de l'intuition.

Tous les membres de la Société théosophique étudient ces vérités, et ceux d'entre eux qui veulent devenir Théosophes, au sens véritable du mot, s'efforcent de les vivre.

Toute personne désireuse d'acquérir le savoir, de pratiquer la tolérance et d'atteindre à un haut idéal, est accueillie avec joie comme membre de la Société théosophique.



SIEGE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE
DE FRANCE

59, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Buts de la Société.

1° Former un noyau de Fraternité dans l'humanité sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.

2° Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science.

3° Etudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

L'adhésion au premier de ces buts est seule exigée de ceux qui veulent faire partie de la Société.

Pour tous renseignements s'adresser, selon le pays où l'on réside, à l'un ou l'autre des Secrétaires généraux des Sociétés nationales diverses dont voici les adresses :

France : 59, avenue de La Bourdonnais, Paris, 7e.
Grande-Bretagne : 106, New Bond street, Londres, W.
Pays-Bas : 76, Amsteldjik, Amsterdam.
Italie : 1, Corso Dogali, Gênes.
Scandinavie : 7, Engelbrechtsgatan, Stockholm.
Indes : Theosophical Society, Benarès, N. W. P.

Australie : 132, Philipp Street, Sydney, N. S. W.
Nouvelle-Zélande : 351, Queen Street, Auckland.
Allemagne : 17, Motzstrasse, Berlin, W.
États-Unis : 103, State Street, Chicago.
Amérique centrale : Apartado 365, La Havane, Cuba.
Hongrie : Rokk Szilard Ut. 39, Budapest.
Finlande : Pekka Ervast, Agelby.
Russie : Kabinetskaya, 7, Saint-Pétersbourg.
Bohême : Van Bedrnicek-Chlumsky, Prague.
Afrique du Sud : P. O. Box 644, Pretoria, Transvaal.

Agents présidentiels.

Pour l'Espagne : M. J. Xifré, 4, rue Aumont-Thiéville, Paris XVII[e].

Pour l'Amérique du Sud : M. F. Fernandès, 2927, Calle Cordoba, Buénos-Ayres.

ÉTUDE GRADUÉE

de l'enseignement théosophique

EXTRAIT DU CATALOGUE

Ouvrages élémentaires

Annie Besant. — *La Théosophie et son œuvre dans le monde.* 0 20
— *La Nécessité de la Réincarnation* 0 20

C.-W. Leadbeater. — *Une esquisse de la Théosophie* 1 25
Dr Th. Pascal. — *A. B. C. de la Théosophie* . 0 50
— *La Théosophie en quelques chapitres* 0 50
Aimée Blech. — *A ceux qui souffrent* . . . 1 »

Ouvrages d'instruction générale

J.-C. Chatterji. — *La Philosophie ésotérique de l'Inde*. 1 50
Annie Besant. — *La Sagesse antique*. . . . 5 »
A.-P. Sinnett. — *Le Bouddhisme ésotérique* . 3 50
Dr Th. Pascal.— *Essai sur l'Évolution humaine*, 3 50

Ouvrages d'instruction spéciale

Annie Besant. — *La Mort et l'Au-delà* . . . 1 50
— *La Réincarnation* 1 50
— *Karma* . . . . 1 »
— *Le Christianisme ésotérique*. 4 »
— *Le Pouvoir de la Pensée* . . 1 50
— *Des Religions de l'Inde* . . 4 »
C.-W. Leadbeater.— *Le Plan astral*. . . . 1 50
— *Le Plan mental* 1 50
— *Le Credo chrétien* 1 50
L. Revel. — *Vers la Fraternité des Religions*. 3 »
Dr Th. Pascal. — *Les Lois de la Destinée* . . 2 50
P.-H. Blavatsky. — *Doctrine secrète* (5 volumes parus). Chaque volume. 8 »

Ouvrages d'ordre éthique

ANNIE BESANT. — *Vers le Temple*	2 »
— *Le Sentier du Disciple*. . .	2 »
— *Les trois Sentiers*.	1 »
H.-P. BLAVATSKY. — *La Voix du Silence* . .	1 »
Premier pas sur le chemin de l'occultisme . .	1 50
La Doctrine du Cœur, relié	1 50
La Lumière sur le Sentier, relié	1 50
La Bhagavad Gitâ	2 50
Neuf Upanishads	2 »
Sur le Seuil, relié	2 50

Revue Théosophique : Le *Lotus bleu*, le numéro 1 franc. ABONNEMENT : France, 10 fr.; Étranger, 12 fr.

Annales Théosophiques : trimestrielles, le numéro 1 fr. 50. ABONNEMENT : France, 6 fr.; Étranger, 6 fr. 60.

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

10, *rue Saint-Lazare, Paris.*

CONFÉRENCES ET COURS

SALLE DE LECTURE — BIBLIOTHÈQUE — RÉUNIONS

Au siège de la Société : 59, avenue de La Bourdonnais.

Le Siège de la Société est ouvert tous les jours de la semaine de 3 à 6 heures. Prière de s'y adresser pour tous renseignements.

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN

